

U d'of OTTAWA



39003002324720







533-10-134<sup>①</sup>

---

037



BRUNETIÈRE ET BESANÇON

LES ÉTAPES DE SON ÉVOLUTION RELIGIEUSE





S. Branson



R. P. PIERRE FORTIN

---

# Brunetière et Besançon

LES ÉTAPES DE SON ÉVOLUTION RELIGIEUSE

Avec préface de GEORGES GOYAU

ET

LES DISCOURS PRONONCÉS A BESANÇON EN 1911

PAR

MM. Denys COCHIN et Étienne LAMY

de l'Académie française



BESANÇON

JACQUES ET DEMONTROND  
IMPRIMEURS

LIBRAIRIE MARION  
64, Grande-Rue

1912



NIHIL OBSTAT.

Parisiis, die 2 februarii 1912.

A. LE DORÉ.

PQ  
67  
.B8F65  
1912

LA CONFÉRENCE SAINT-THOMAS D'AQUIN

A S. G. MONSEIGNEUR GAUTHEY

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

— SON PRÉSIDENT D'HONNEUR

*HOMMAGE DE RESPECTUEUX DÉVOUEMENT*



# LETTRE DE S. G. MONSEIGNEUR GAUTHEY

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

---

Besançon, le 6 mars 1912.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*Vous m'envoyez les bonnes feuilles de votre livre « Brunetière et Besançon » ; je viens de les relire, comme j'avais lu les premières épreuves, avec une véritable émotion.*

*J'ai revécu cette heure mémorable de la journée du 18 novembre 1898, — j'étais venu d'Autun à Besançon pour entendre Brunetière, — durant laquelle le grand orateur donna, avec une force qui subjuga toute l'assemblée, son discours sur le Besoin de croire. Il le termina par ces mots : « Et pourquoi, si c'est un grand « pas de fait. n'en ferais-je pas un jour un autre et un « plus décisif ? » Nous étions tous frémissants, hale-tants vers la fin du discours. Quand Brunetière se tut, après la déclaration que je viens de rapporter, ce fut une explosion d'enthousiasme que ceux qui y ont pris part n'ont pas oubliée. Mon âme en vibre encore pendant que je trace ces lignes.*

*Brunetière et Besançon, il fallait que ce rapprochement fût fait, qu'il fût raconté et justifié dans le détail.*

*Ce sera le grand titre d'honneur de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin d'avoir attiré Brunetière, conquis Brunetière, provoqué Brunetière à ses confidences longuement mûries, poussé Brunetière à tirer des conclusions que sa raison droite avait arrêtées, mais contre lesquelles son vieil esprit fort se cabrait encore par entraînement.*

*C'est ici qu'il a fait ce noble aveu : « Je me suis, en toute occasion, laissé faire par la vérité. » Oui, mais la vérité eut parfois rudement à faire. Les jeunes de Besançon avaient le don d'échauffer son âme et d'en faire sortir la vérité froide, soudain brûlante par l'effort de sa loyauté.*

*Il ne voulait pas dire plus qu'il ne voyait ou ne croyait sur l'heure ; mais il sentait une si grande avidité des jeunes Bisontins à connaître les progrès de son itinéraire vers Dieu qu'il n'hésitait pas à formuler pour eux les paroles qu'on ne reprend pas, celles par lesquelles on met le feu à ses vaisseaux. Jamais Brunetière n'a fait un retour en arrière sur ses affirmations de Besançon. Et, c'est ici que, le 25 février 1900, il disait : « Messieurs, puisque j'ai l'honneur de me retrouver une fois de plus au milieu de vous, je suis heureux et il m'est doux que d'une évolution commencée à Besançon, voilà tantôt quatre ans, ce soit à Besançon que j'aie trouvé le terme. »*

*Brunetière fut emporté trop vite. Il voulait « recevoir tous ses sacrements. » Il préparait sa confession avec le soin qu'il mettait à tout. La mort survint rapide ; mais nous ne doutons pas que l'absolution du*

*prêtre à l'agonisant et l'Extrême-Onction n'aient purifié son âme. Plus humble, il eût peut-être abrégé le chemin. Dieu avait ses desseins, qui a permis qu'il n'eût pas sur la terre la récompense d'une mort ouvertement et longuement consolée par les secours de la religion qu'il appelait avec une volonté sincère encore qu'un peu lente en ses allures.*

*Vous avez très sagement parlé des derniers moments de Brunetière, mon Révérend Père. Tous ceux qui l'ont admiré et aimé espèrent en la miséricorde de Dieu pour celui qui l'a si obstinément cherché et qui a été, dans notre temps, plus qu'un puissant apologiste de la vérité, j'ose dire une apologie vivante.*

*Agréez, mon Révérend Père, mes félicitations et mes remerciements pour votre beau travail qui demeurera une page très intéressante de l'histoire de Besançon.*

† FRANÇOIS-LÉON,

*Archevêque de Besançon.*

---



## AVANT-PROPOS

---

Comment les divers séjours de Brunetière à Besançon scandèrent les étapes de son évolution religieuse ; comment les itinéraires successifs par lesquels, progressivement, il se rapprochait de Rome comprenaient toujours Besançon : voilà ce qu'en gros le public savait, et ce qu'une multitude de détails attachants, présentés par ce volume, mettront définitivement en pleine lumière. Et puis, à la veille de l'heure suprême, on y verra certaine visite, venue de Besançon, projeter, dans l'âme parfois anxieuse de Brunetière, lumière et paix. Des multiples curiosités, tantôt celle du zèle, tantôt celle du dilettantisme, nous ont bien souvent interrogé sur ses derniers moments : pour la première fois, on trouvera, dans ce petit livre, tout ce qui n'est pas le secret exclusif de Dieu. Il convenait que ce fût de Besançon que nous vinsent certaines précisions sur cette émouvante minute, où celui qui, depuis dix ans, rendait témoignage à la Lumière, comparut devant Elle.

Grâce à l'attrait qu'exerçait Besançon sur Brunetière, grâce à l'attrait qu'inspiraient à Mgr Fulbert Petit les affirmations et les nobles tourments de l'illustre critique, la capitale de la Franche-Comté, au point de croisement des deux siècles, joua réellement un rôle d'élite dans le renouveau religieux de la France ; et lorsque, dans le recul du temps, l'histoire étudiera les dix dernières années du pontificat de Léon XIII, elle devra s'attarder à Besançon et constater, à l'aide des pages qui suivent, comment s'y soulevèrent, d'un lent et grave essor, et comment bientôt y planèrent certaines des idées maîtresses qui furent à l'origine de notre réveil. Tant pour l'honneur de Besançon que pour l'honneur de Brunetière, ce Mémorial devait être écrit.

A dire vrai, nous n'avons rien à y ajouter : les avant-propos qui déflorent les livres sont une impertinence ; et ce serait mal répondre à l'appel des auteurs que d'encourir un tel reproche. Et, cependant, à cet appel si flatteur, il nous faut bien répondre de quelque façon ; et c'est pourquoi, nous adressant aux membres de la Conférence Saint-Thomas, aux professeurs et aux élèves de l'enseignement libre, qui si souvent à Besançon fêtèrent Brunetière, à ces catholiques bisontins qui ont su rendre si prospères et si fécondes les *Associations de chefs*

*de famille*, nous tenterons de leur dédier — ce sera une façon de rendre hommage à notre maître — un rapide aperçu de ce que fit Brunetière pour une cause qui leur est chère, celle de la liberté de l'enseignement. Cette étude se cantonnera, naturellement, dans cette période féconde et décisive de la vie de Brunetière que nous appellerons indifféremment sa période bisontine ou sa période romaine.

## I.

Dès 1900, au moment où le projet de loi sur les associations affectait de n'avoir d'autre but que d' « étendre le champ des libertés indispensables à une démocratie », Ferdinand Brunetière pressentait quel serait le lendemain de ces discussions, et que ce qui sortirait de cette loi sur la liberté de s'associer, ce serait la suppression de la liberté de l'enseignement ; la conférence qu'il donnait à l'hôtel des Sociétés savantes, le 23 février 1900, définissait à l'avance les principes qui régleront, deux ans plus tard, les revendications de la Ligue pour la liberté de l'enseignement, et qui dirigeront son action. Prophète encore était-il, lorsque, le 10 janvier 1903, dans le discours qu'il prononçait à Lille sur le droit de l'enfant, il s'écriait : « Pascal et

« Bossuet, Corneille et Racine, Chateaubriand  
« et Lamartine, est-ce que ce ne sont pas aussi  
« des Français? Est-ce que leurs œuvres ne  
« font plus partie des grandes traditions de  
« notre littérature? Et, après les avoir exclues  
« de notre patrimoine sacré, est-ce qu'on va  
« demain les exclure de l'école qui s'appelle  
« neutre? » Un certain congrès, tenu deux ans  
plus tard, à Liège, devait justifier ce cri d'alarme  
de Brunetière : on y devait proclamer la dis-  
grâce de notre xvii<sup>e</sup> siècle littéraire et instaurer,  
définitivement, la souveraineté du xviii<sup>e</sup> siècle  
pour la formation intellectuelle des petits Fran-  
çais de demain. Brunetière sentait sourdre,  
avant même, parfois, qu'ils n'eussent pris consi-  
cience d'eux-mêmes, les courants qui mena-  
çaient l'intégrité de notre âme et la pureté de  
nos traditions; et ses vertus de beau lutteur  
étaient choquées et comme suffoquées lorsqu'il  
trouvait devant lui des adversaires qui, redou-  
tant la libre discussion, préféraient la facile vic-  
toire procurée par l'appui de l'État, et qui, mé-  
diocrement confiants dans le pouvoir de la  
« vérité » jacobine, appelaient obliquement la  
force publique au secours de cette impérieuse et  
débile « vérité ».

Dans la colère dont alors il se sentait soulevé,  
il entraît je ne sais quelle déception et je ne

sais quel regret : pourquoi « la vérité » jacobine ne descendait-elle pas dans la mêlée des idées ? Pourquoi ne consentait-elle pas à subir le choc des idées adverses ? Pourquoi, sournoisement fabriquée dans les loges, prétendait-elle sournoisement s'implanter dans l'école ? Et pourquoi donc, enfin, exigeait-elle de régner sans partage et sans autres titres que le vouloir d'une majorité parlementaire ?

La « vérité » jacobine n'aimait point être ainsi pressée ; certaine de sa force, elle était, ce semble, peu assurée de son droit. Une thèse antique existait, païenne en son essence, celle du droit absolu de l'État en matière d'éducation : la « vérité » jacobine était comme gênée pour arborer cette thèse, et c'est une consolation d'observer qu'à la suite des campagnes entreprises, au cours du xix<sup>e</sup> siècle, pour la liberté de l'enseignement, la thèse du « droit de l'État » est frappée d'un tel discrédit, que l'État lui-même a dû se mettre en quête d'arguments plus convenables et moins démodés.

Le *droit de l'enfant* : tel fut l'argument nouveau. Brunetière prit acte de cette substitution, et chercha les fondements de ce « droit » récemment inventé :

« Dans l'impuissance ou dans l'incapacité de l'enfant à faire valoir ses droits, conclut-il, nos

jacobins n'ont trouvé qu'une raison de s'emparer de lui. Le droit de l'enfant, en matière d'enseignement, c'est le droit de leur appartenir.... Mais le droit de l'enfant, pour nous, c'est d'être élevé par son père, comme ce l'est d'être nourri par sa mère. Le droit de l'enfant, c'est de ne pas être séparé de ceux qui l'ont mis au monde, qui n'ont d'objet que de lui rendre la vie plus facile qu'à eux-mêmes, et que nous voyons tous les jours succomber à la tâche. Le droit de l'enfant, le vrai droit de l'enfant, c'est de ne pas être détaché de ceux dont il est la chair et le sang, qui ont mis en lui toutes leurs espérances, dont il sera lui-même, en leurs vieux jours, l'orgueil ou la consolation, le refuge ou la protection ! C'est de ne pas m'être arraché, par des mains étrangères, pour être livré aux ennemis de toutes mes croyances et de toutes mes convictions. Et si l'on me dit qu'ici je confonds le droit de l'enfant avec le droit du père de famille, je réponds que je n'ai fait tout ce discours que pour montrer que j'en avais le droit, au rebours et à l'encontre de ceux qui, sous ce même nom de droit de l'enfant, ne tendent, eux, qu'à insinuer, à étendre et à consolider le droit de l'État. »

En face de la thèse individualiste du « droit de l'enfant », Ferdinand Brunetière restaurait

une notion sociale par excellence, la notion de la famille. La thèse du droit de l'enfant, si on la prenait au pied de la lettre, aboutirait, — qu'on le remarque bien, — à ne mettre dans la cervelle enfantine aucune idée quelconque par laquelle la pensée de cet enfant pût être un jour enchaînée, et à maintenir cette cervelle à l'état de table rase sur laquelle l'enfant, devenu homme, graverait plus tard ce qu'il jugerait bon de graver. Si c'est porter atteinte à la liberté de l'enfant que d'imposer à son esprit certains « points de vue », l'hommage suprême que mérite une telle liberté consistera à le laisser ignorant et aveugle ! De crainte de l'emprisonner dans une « tradition », on lui enlèvera le bénéfice de tout l'enrichissement intellectuel et moral du passé ! Absurdes conséquences, que les champions les plus acharnés de ce « droit de l'enfant » se refuseraient à avouer ! Mais, religieusement parlant, nous les verrons un jour aller jusqu'au bout de leur système, et déjà, dans certains organes et dans certains congrès libres penseurs, nous les avons entendus demander si la cérémonie du baptême, par laquelle l'enfant, sans le vouloir ni le savoir, se trouve affilié à une société religieuse, ne porte pas atteinte au droit de cet enfant ! Ferdinand Brunetière, en revendiquant les droits concrets de la famille

contre le droit abstrait de l'enfant, émoussait à l'avance les arguments au nom desquels, parfois, certains orateurs des convents maçonniques ont essayé de disputer aux Églises elles-mêmes le droit de donner au petit enfant une estampille confessionnelle et une instruction catéchétique.

Si l'on se rappelle le livre qui s'intitule : *Sur les chemins de la croyance : l'utilisation du positivisme*, s'étonnera-t-on que Ferdinand Brunetière, dans la campagne même qu'il faisait pour la liberté de l'enseignement, se soit réjoui de l'adhésion de certains groupes positivistes ?

« Ayant la responsabilité de l'éducation des  
« enfants, proclamaient ces groupes, les parents  
« ne peuvent remplir le devoir qui en découle  
« que si on les laisse entièrement libres de  
« choisir les doctrines et les maîtres qui leur  
« semblent les meilleurs. En mettant des en-  
« traves au libre accomplissement de ce devoir,  
« l'État, — qui ne peut jamais se substituer  
« convenablement aux parents, ne fût-ce qu'en  
« raison de l'étendue considérable du groupe-  
« ment social qui relève de lui, — tend à désor-  
« ganiser un élément de toute société : la  
« famille. » Des positivistes comme M. Antoine  
Baumann et comme le docteur Audiffrent, l'un  
des exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte,

signaient cette déclaration : dans la thèse du « droit de l'enfant », ils détestaient une thèse d'anarchie ; une fois de plus, et sur le terrain de l'action pratique, se dessinaient ces convergences, si nettement entrevues par Brunetière, entre la pensée positiviste et le christianisme traditionnel.

Ce n'est point seulement comme défenseur de l'idée chrétienne de famille, c'est comme professeur, c'est comme apôtre, que Brunetière abhorrait toutes restrictions à la liberté d'enseigner. « On n'est vraiment libre de penser, disait-il, que ce qu'on a le droit d'enseigner ; et la liberté de répandre nos idées n'est pas moins essentielle à leur indépendance, ou à leur formation même, que le droit de les exprimer. » Dans ces paroles, j'aime à retrouver son âme tout entière, cette âme généreusement jalouse de distribuer autour d'elle ses connaissances et ses croyances, cette âme qui avait, en quelque sorte, besoin de se communiquer à autrui et d'agir sur autrui. Non, ce n'était pas respecter sa liberté de penseur que de le murer dans son cabinet et de lui refuser l'auditoire d'étudiants auquel il avait droit et qui, d'ailleurs, souhaitait sa parole. Brunetière détestait ce que volontiers nous appellerions une conception *égotiste* de la pensée : il pensait en vue d'autrui ;

il pensait en vue de l'action ; et dans les menaces qui guettaient la liberté de l'enseignement, il voyait un péril pour l'épanouissement même de sa propre activité, non point seulement de professeur, mais encore de penseur.

Se trompait-il lorsqu'il présentait ce péril ? M. Joseph Chaumié lui prouva que non, puisque Brunetière, coupable d'avoir jadis visité le pape Léon XIII, fut exclu de l'École normale supérieure, et puis évincé du Collège de France. Il convenait qu'au moment où s'esquissaient les premiers gestes contre la liberté de l'enseignement, les premiers coups fussent assénés à l'avocat par excellence des droits de la famille et des prérogatives de la culture.

## II.

Alors Brunetière, expulsé de notre enseignement supérieur par la poltronnerie d'un ministre, trouva, dans l'ostracisme même dont il était l'objet, le moyen de rendre à la cause du haut enseignement un service nouveau : en 1905, d'accord avec la *Société des conférences*, il inaugura, par un cours inoubliable sur les origines de l'*Encyclopédie*, ce que volontiers nous appellerions la « Sorbonne des honnêtes gens ».

On sait quel sens exquis et noble le xvii<sup>e</sup> siècle

prêtait à ce mot d' « honnête homme », et comment l'opinion d'antan, qui tenait ce qualificatif en haute estime, ne le discernait qu'à bon escient. N'était pas « honnête homme » le spécialiste qui jugeait nécessaire, pour mieux connaître une question, d'ignorer toutes les autres, et qui volontairement s'imposait des œillères et volontairement rétrécissait son horizon ; n'était pas « honnête homme » non plus, le dilettante qui, craignant d'être dupe de ses propres admirations, affectait la coupable attitude de se montrer capricieux à l'endroit des belles choses, et qui croyait que c'était en jouir plus sûrement que de leur devenir infidèle jusqu'à parfois en sourire. Pour avoir droit au renom d' « honnête homme », il fallait être plus alerte que le spécialiste et plus sérieux que le dilettante, éviter à la fois tout ce qui frisait le pédant, et tout ce qui sentait le jouisseur. L'honnête homme avait une si jolie façon de converser avec les belles choses et de s'en imprégner, qu'il les faisait aimer par là même qu'il se laissait approcher ; d'être instruit, cela le rendait sociable ; sa culture ne l'isolait pas de ses semblables, ne l'érigait même pas au-dessus d'eux ; elle était d'accès courtois, d'abord facile, de pénétration discrète et profonde ; elle s'avouait sans jamais s'étaler ; si elle ne se dépensait pas en productions littéraires,

si les rares essais dans lesquels parfois elle se jouait, demeuraient modestement enclos dans l'écritoire, cette culture, généreuse parce qu'honnête, diffuse parce que française, exerçait un rayonnement, propageait une influence, créait et imposait un certain esprit et un certain ton ; l'« honnête homme » était un modeste, un discret ; mais tous les « honnêtes gens » réunis possédaient, par une sorte de droit de l'élite, la souveraineté du goût et de la pensée.

Ce joli mot a disparu ; mais la catégorie d'esprits auxquels il s'appliquait n'a pas cessé d'exister. Ils émergent, dans nos civilisations niveleuses, comme les gardiens de l'honorabilité des bonnes lettres, de la bienséance du langage, de la dignité de l'esprit, et volontiers dirions-nous, de la chasteté de l'âme française ; et durant les trois quarts du dernier siècle, c'est pour ces « honnêtes gens », pour le grand public, comme l'on disait, que pensaient, parlaient et travaillaient nos professeurs d'enseignement supérieur.

Lisez, pour vous en rendre compte, le joli volume de souvenirs dans lequel M. Alfred Mézières glanait naguère les miettes les plus précieuses de sa vie si bien remplie ; suivez-le dans le Nancy lettré de l'ancien temps, du temps où derrière Nancy la France possédait un bou-

levarde qui s'appelait Metz ; et puis, accompagnez-le, sans lassitude, dans son émigration vers la vieille Sorbonne ; en pénétrant avec lui dans ces salles d'université qui ressemblaient à des salons dans lesquels un homme de science et de talent faisait monologue, il vous semblera que c'est une institution disparue qui s'évoque à vos yeux.

C'est qu'en effet l'enseignement supérieur contemporain s'adresse surtout à des étudiants ; lors même que le grand public reste parfois l'hôte des universités, c'est aux étudiants qu'elles appartiennent ; les maîtres se piquent, avant tout, d'être leurs auxiliaires, d'être les serviteurs de leur juvénile curiosité ; on leur propose des méthodes plutôt même, souvent, qu'on ne leur expose des résultats ; et les facultés sont aujourd'hui des laboratoires où tous s'associent pour la recherche. Sans médire de cette transformation nécessaire, dont bénéficie le progrès des études, on peut reconnaître, tout au moins, qu'elle risquerait à la longue d'offrir certains dangers si des initiatives émules n'y venaient apporter un correctif.

Qu'en résulte-t-il, par exemple, dans l'enseignement de l'histoire littéraire ? Il en résulte qu'à l'attrait d'un contact immédiat avec les belles œuvres et d'une étroite et longue liaison

avec l'âme même de leurs auteurs, elle substitue trop souvent le souci du document secondaire, de la trouvaille érudite, de la petite anecdote qui obstrue plutôt qu'elle ne fait avenue ; il en résulte qu'aux jugements raisonnés et motivés de la critique se sont substituées, trop souvent, les constatations passives de l'érudition, et que l'histoire même de la littérature s'est parfois ravalée à n'être qu'une juxtaposition de monographies, à moins qu'elle ne soit devenue, purement et simplement, une province de ce qu'on appelle la philologie. Exploitée comme une sorte d'annexion par des fouilleurs d'archives ou des fouilleurs de greffes, l'histoire littéraire était menacée dans son autonomie : ce qu'elle gagnait en savant encombrement, elle le perdait en intérêt général et humain. En amenant Brunetière à ouvrir à côté de la Sorbonne, où les « honnêtes gens » sont invités chez les étudiants, des cours d'enseignement supérieur, où c'était le tour aux étudiants de n'être plus que les invités des « honnêtes gens, » la *Société des conférences* rendit un insigne service à notre enseignement littéraire.

Il est bon, pour perpétuer certaines habitudes d'élégance intellectuelle, que des cours s'organisent dans lesquels le professeur, au lieu de travailler sous les regards de son auditoire,

apporte le fruit de son travail ; il n'est pas mauvais qu'on fasse applaudir par le grand public, en dehors de la Sorbonne, des leçons dont chacune est conçue, composée et conduite comme une œuvre d'art ; et rien ne peut mieux contribuer à encourager et à tenir en haleine, en Sorbonne même, les professeurs demeurés fidèles à ces traditions bien françaises du haut enseignement.

L'exemple n'est pas rare en Amérique, de fondations d'enseignement auxquelles subviennent des générosités privées et dans lesquelles s'épanouit l'originalité des méthodes et la liberté des idées : il n'est pas impossible qu'en France ce genre d'essais soit appelé à se multiplier. Brunetière s'en réjouissait. Il lui paraissait bon que de pareilles initiatives, en outre de la portée littéraire qu'elles offraient, permissent à la haute science et aux pensées indépendantes d'échapper aux entraves et aux suspicions puériles de l'autocratie parlementaire.

Reportons-nous à huit ans en arrière. En deux ou trois circonstances, sous la législature passablement inglorieuse qui gouvernait la France entre 1901 et 1905, les pouvoirs publics firent preuve d'une désinvolture choquante à l'endroit de l'autonomie universitaire, et d'une irrévérence déplaisante à l'endroit des compétences

reconnues. C'était une vieille et longue tradition, de tenir compte de l'avis des corps savants pour l'attribution des chaires de l'enseignement supérieur ; les ministres, que les jeux de la politique préposaient à l'intelligence nationale, avaient toujours aimé couvrir leur responsabilité en ratifiant, purement et simplement, les présentations qui leur étaient faites par les compagnies érudites ou littéraires dont c'est proprement la fonction d'émettre un avis en matière d'assyriologie ou en matière de critique. L'Université napoléonienne, si souvent inculpée d'un excès de centralisation, respectait et consacrait, pourtant, la prérogative des hommes de science d'être consultés et écoutés pour le choix d'un de leurs pairs. Mais, dans les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, on vit prévaloir les sommations des publicistes radicaux contre les indications des savants ; pour des raisons politiques se confondant comme toujours avec des raisons antireligieuses, il fut décidé que Ferdinand Brunetière manquerait à la gloire du Collège de France ; M. Bienvenu-Martin découvrit à son tour, dans la personnalité du P. Scheil, un vice rédhibitoire qui le rendait à jamais inapte à professer l'assyriologie ; et les raisons alléguées à la tribune par M. Bienvenu-Martin, contre la nomination du P. Scheil, pouvaient

militar — on ne le remarqua point assez — contre l'installation dans toute chaire scientifique de tout laïque faisant profession de catholicisme.

« Il n'y a rien de plus hideux et de plus impie  
« sous le soleil, disait Lamartine en 1843, qu'un  
« pouvoir politique qui se place entre Dieu et  
« l'âme de ce peuple, qui veut administrer à sa  
« convenance, à sa mesure et à son profit, la  
« pensée, la foi, la vérité, la conscience d'une  
« nation. » La République radicale, oublieuse  
de cette grande voix républicaine, céda contre  
Brunetière à la double suggestion de l'intolérance  
et de la peur; et Brunetière put croire, à la  
fin de sa vie, qu'il était dans sa destinée  
d'être le glorieux chef de file d'un cortège de  
disgraciés; que la liberté du professorat aurait  
un jour besoin d'un asile; et que les hommes  
de science qui n'acceptaient pas qu'on chicanât  
leur foi auraient besoin de chaires. Il voulait  
que les bonnes volontés fussent prêtes, le cas  
échéant, pour faire s'essaimer et fructifier des  
organisations comme celle dont tout le premier,  
par ses admirables leçons sur l'*Encyclopédie*,  
il avait consacré la notoriété et préparé le succès;  
que, ce jour-là, on vît tous les esprits libres  
aller applaudir, dans des universités improvisées,  
toutes les consciences fières; et qu'on

sentit de plus en plus, alors, la vérité profonde de ce mot de Lamartine : « La liberté de l'enseignement, c'est la liberté de la conscience. »

Ainsi parlait, dans la Chambre de 1834, l'auteur des *Méditations*. C'est parce que Brunetière était pénétré de cette conviction, qu'il lutta de toute son éloquence, jusqu'au bout de ses forces, contre les propagandes adverses qui menaçaient la première de ces libertés et visaient en réalité la seconde. L'écho de sa parole dure ; et, toute vibrante de logique, elle fournira, longtemps encore, des armes précieuses contre les adversaires de ces deux libertés.

GEORGES GOYAU.

---

## I.

**Brunetière et la Conférence Saint-Thomas d'Aquin en 1896. — Les Conférences de la Sorbonne sur Bossuet. — Après une visite au Vatican. — La Renaissance de l'Idéalisme.**

Quand, le 2 avril 1911, MM. Denys Cochin et Étienne Lamy glorifièrent, au Kursaal, Ferdinand Brunetière, les « jeunes » de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin n'ont peut-être pas senti tout ce que cette cérémonie comportait de particulièrement émouvant <sup>1</sup>. Mais les Bisontins plus âgés ont dû se recueillir. Il leur a été impossible de ne pas se reporter à cette époque où c'est celui dont on parle qui parlait et qui a marqué là, dans cette même enceinte où jamais foule plus nombreuse ni plus vibrante ne s'est entassée, les principales étapes de son évolution religieuse, suivie pas à pas avec attention, avec passion, par la France entière et tout l'univers catholique.

De sorte qu'en ce jour mémorable, la Conférence ne se livrait pas seulement à l'une de ces manifestations opportunes dont elle est coutumière : elle accomplissait un nécessaire et pieux devoir. Elle restituait

1. Voir, à la fin du volume, le récit de cette séance organisée en faveur d'un monument à élever à Brunetière, et les discours que MM. Denys Cochin et Lamy y prononcèrent.

à Brunetière, sous forme d'hommage public, un peu de la gloire dont Brunetière l'a comblée. Car, de toutes les bonnes fortunes qui ont pu entourer son berceau, la principale est assurément d'avoir été, par une suite de circonstances que nous relaterons plus tard, la confidente aimée du Maître. Non pas de ces confidentes effacées, d'attitude plutôt passive, comme on en trouve dans les tragédies classiques, et qui sont chargées de supporter, sans plus, les aveux, mais une amie vraiment, qui a entouré de sympathie, aidé dans son travail intérieur, soutenu dans la lutte, réconforté dans l'épreuve, l'homme le plus discuté d'alors et le plus houspillé,.... à son tour, car il faut avouer qu'il aimait assez prendre les devants, et que dans sa marche à la vérité, il s'inquiétait fort peu des préjugés qu'il bousculait, des sophismes qu'il dégonflait en passant.

Un homme qui compte beaucoup d'ennemis n'en aime que mieux ses amis. Le public bisontin en sait quelque chose, et surtout la Conférence Saint-Thomas d'Aquin. De ce vers usé à force d'avoir servi :

*L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,*

elle a longuement éprouvé la justesse. Et c'est pourquoi il a paru bon, à propos de la fête du 2 avril qui les clôt magnifiquement, de rechercher quels rapports affectueux ont uni Brunetière et la Conférence, à la grande joie et au grand profit des deux.

Les premiers datent de l'année 1895. La Conférence n'a encore que quatre ans. Autant dire qu'elle se dé-

bat dans ses langes <sup>1</sup>. Elle en est à cette période pénible, où toute société qui veut vivre tâtonne, cherche sa voie, et ne vise à rien plus qu'à « s'asseoir ». Le rayonnement, s'il doit venir, est remis à

1. La Conférence Saint-Thomas d'Aquin fut fondée en 1891. On aurait alors vainement cherché à Besançon une œuvre de jeunesse proprement dite. Les institutions postcolaires y étaient ignorées, et aucun patronage n'existait dans toute la ville, ni pour garçons ni pour filles. Il faudra encore attendre jusqu'en 1898-1899, époque du congrès national de l'Association catholique de la jeunesse française à Besançon, pour voir se dessiner le mouvement d'œuvres qui, grâce au dévouement de quelques prêtres intelligents et zélés et de quelques femmes d'initiative, s'affirme aujourd'hui de façon assez énergique pour permettre d'entrevoir un bel épanouissement d'œuvres catholiques et sociales.

Les jeunes gens élevés dans les collèges chrétiens, si florissants alors, et où on pouvait pourtant compter des maîtres d'élite, ne trouvaient, au sortir du collège, rien qui pût encourager et soutenir le premier usage de leur liberté. La région possédait au moins trois grands collèges chrétiens d'enseignement secondaire, à Besançon et à Dole, et une Université où venait se concentrer la jeunesse. Aucune institution, par ailleurs, qui facilitât, après l'école, le groupement de cette jeunesse jusque-là si entourée, et qui empêchât un éparpillement funeste.

De cette situation se préoccupaient le P. Dagnaud, préfet des études au Collège catholique, et un jeune professeur de philosophie du même Collège, le P. Davarend. Celui-ci, homme d'initiative, aimant la jeunesse et ayant toutes les qualités que la jeunesse aime, n'hésita pas à jeter les fondements d'une institution que les circonstances semblaient commander. En dépit de toutes les impressions pessimistes et plutôt décourageantes qu'ils rencontrèrent chez les amis et les conseillers qu'ils consultèrent à Besançon, amis et conseillers qui d'ailleurs ont été depuis lors les meilleurs appuis de l'œuvre, les PP. Davarend et Dagnaud allèrent de l'avant, bien décidés à ne reculer que devant l'impossible.

La Conférence Saint-Thomas d'Aquin fut donc fondée au milieu de l'année scolaire 1891, à la suite d'une conférence de M. de Valence qui venait à propos pour appuyer l'entreprise. Deux jeunes gens, l'un du cours de Polytechnique et l'autre de Saint-Cyr, aujourd'hui deux très brillants officiers qui font honneur à l'armée

plus tard. Le plus urgent, c'est de se faufiler à travers les mailles des mille difficultés inséparables des débuts : recrutement laborieux des membres, recherche d'un local approprié, élaboration des statuts, dénigrement systématique des uns, appui branlant des autres, manœuvres douteuses des « bons amis », et, pour tout dire, universelle conspiration du passé contre le présent, de la routine contre le progrès. La Conférence a connu l'entière série de ces épreuves, et l'obscur effort de la plante pour soulever la motte de terre qui lui cache le soleil. Bien qu'elle répondit à une nécessité de premier ordre : grouper les jeunes gens au sortir de l'école (sans quoi, de même que les individus se dispersent, leur vertu s'émiette), la rigueur de son premier programme d'études, trop exclusivement religieux, ne lui permettait pas d'extension rapide. Ce programme, il fallut l'assouplir et l'élargir, au point où il en est aujourd'hui, malgré les critiques peu autorisées de ceux qui jugent du dehors <sup>1</sup>. Mais

française et à leur foi chrétienne, en furent les premiers président et vice-président.

Les initiateurs de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin entrevoient avant tout dans leur œuvre une *institution de haut enseignement religieux et d'apologétique*. Quelque six mois suffirent à leur faire comprendre qu'un but de cette sorte, si exclusif, quelque grand qu'il fût, ne pouvait être celui d'une œuvre d'étudiants qu'on voulait étendue et durable. Et la Conférence Saint-Thomas d'Aquin prenait tout de suite position, et, de façon réfléchie, sur le terrain où elle se maintiendra sans défaillance. (Archives de la Conférence et *Figures disparues*, brochure de L. Montenoise, avocat à Besançon.)

1. La Conférence Saint-Thomas d'Aquin est un cercle destiné

j'insiste là-dessus : la Conférence n'avait pas encore donné signe de vie à l'extérieur, au moment où,

aux étudiants catholiques, aux grands jeunes gens des écoles préparatoires, à tous ceux qui se destinent aux carrières libérales et qui entendent développer les principes chrétiens dans lesquels ils ont été élevés. Son programme de conférences hebdomadaires, l'expérience dès le début le fit élargir ; en y réservant une place aussi large que possible aux questions strictement théologiques et apologetiques, on y introduisit les multiples questions d'ordre historique, scientifique et social que l'actualité signalait à l'attention des esprits.

Voici, à titre d'indications qui pourront être utiles à plusieurs de nos lecteurs et rappelleront à d'autres de précieux souvenirs, la série des conférences de diverses années.

*Année 1899-1900*

17 novembre. L'enseignement de l'histoire sous l'ancien régime et ses conséquences, par le docteur Meynier.

24 novembre. La guerre du Transvaal, par M. le chanoine Panier.

1<sup>er</sup> décembre. Deux corsaires bretons : Jehan et Nicolas de Coetanleur, par le colonel de Jacquilot de Boisrouvray.

8 décembre. Les origines de l'Église, par Jean Guiraud, professeur à l'Université.

15 décembre. Gravelotte et le patriotisme, par le colonel de Jacquilot.

22 décembre. Une année en Allemagne, par Georges Mairot, étudiant.

Les mœurs des étudiants allemands, par Régis Bossanne, étudiant.

7 janvier. L'évolution de la terre, par le docteur Girardot.

14 janvier. La littérature et le cosmopolitisme, conférence au Kursaal, par René Doumic, de l'Académie française.

25 février. Ce qu'on apprend à l'école de Bossuet, par F. Brunetière, de l'Académie française.

2 mars. Le duel et l'Église, par le chanoine Moussard.

9 mars. L'honneur, ce qu'il doit être pour des catholiques, par Jean de Jacquilot de Boisrouvray, étudiant.

15 mars. L'histoire du testament, par Maurice Lambert, avocat.

28 avril. La Robe rouge, de Brieux, par Louis Montenoise, avocat.

5 mai. La Robe rouge, de Brieux, 2<sup>e</sup> conf., par L. Montenoise, avocat.

*Année 1907-1908*

20 novembre. L'évolution religieuse de Ferdinand Brunetière

brusquement, elle fut mise en face de Brunetière.

Lui, au contraire, emplissait de son nom les co-

séance d'ouverture, par M. Victor Giraud, professeur à l'Université de Fribourg, rédacteur à la *Revue des Deux Mondes*.

6 décembre. La question du Maroc, par M. le chanoine Panier, président d'honneur de la Conférence.

20 décembre. La littérature de la troisième République dans ses rapports avec les mœurs et la politique, par M. L. Hosotte, rédacteur en chef de *l'Éclair Comtois*.

17 janvier. Une visite à Notre-Dame de Paris, conférence d'art avec projections, par M. J. Guiraud, professeur à l'Université de Besançon.

31 janvier. L'intérieur de Notre-Dame de Paris (deuxième conférence), par M. J. Guiraud, professeur à l'Université de Besançon.

7 février. La crise du mariage, par M. Colinet, avocat à la Cour.

14 février. L'école de la paix sociale et la lutte contre le socialisme, par M. Béchaux, président de la Société de la paix sociale, correspondant de l'Institut.

21 février. Les Catacombes et l'apologétique chrétienne, par M. l'abbé Rémond, aumônier du lycée Victor Hugo.

28 février. Les associations ouvrières à Besançon, par M. l'abbé Simonin, directeur du Patronage central et de l'Association Jeanne d'Arc.

6 mars. La Corse, souvenirs de voyage, avec projections, par le docteur Maxime Druhen, président de la Conférence.

13 mars. Le référendum en Suisse, par M. Colle, licencié ès sciences.

20 mars. La question syndicale, par M. l'abbé Moine, docteur en théologie, directeur de l'A. C. J. F.

27 mars. Le blé qui lève, par M. de Lagarde.

3 avril. Autour du lac de Genève, souvenirs d'excursion et d'art, avec projections, par M. E. Giovanna.

8 mai. Le fait démocratique, par M. G. Mairot, président de l'Association catholique de la jeunesse française.

15 mai. L'hospice de Beaune et la question de l'hospitalité dans l'Église, par M. Amiot.

*Même année. — Conférences religieuses*

17 novembre. Raison, religion, révélation, conférence d'ouverture, par l'abbé Gayraud, député du Finistère.

8 décembre. Les conditions modernes de l'apologétique, par le P. Sertillanges.

lonnes de journaux et forçait l'attention des penseurs. La foule et l'élite le connaissaient. Il possé-

22 décembre. L'essence du dogme et la liberté intellectuelle des croyants, par le P. Sertillanges.

12 janvier. La certitude religieuse : ses caractères, ses conditions, par le P. Sertillanges.

26 janvier. L'obéissance religieuse : ses exigences, ses limites, par le P. Sertillanges.

9 février. Les catholiques et la philosophie, par le P. Sertillanges.

23 février. Les catholiques et les sciences historiques, par le P. Sertillanges.

1<sup>er</sup> mars. Les catholiques et les sciences expérimentales, par le P. Sertillanges.

*Année 1910-1911*

15 novembre. L'état actuel de l'Église de France, par S. Gr. Mgr Touchet, évêque d'Orléans.

18 novembre. Cinq mois au Canada : du Labrador au Mexique, par le R. P. Le Doré.

25 novembre. A la frontière marocaine, par M. Perron.

2 décembre. Le modernisme : ce qu'il est, par le P. Baille.

16 décembre. Le Congrès eucharistique de Montréal, par M. Beleney, de la *Croix de Paris*.

11 janvier. La chanson populaire, son influence morale, par Paul Landormy, agrégé de l'Université.

20 janvier. L'état d'âme des catholiques en face des lois ouvrières, par l'abbé Simonin.

17 février. Les grognards de la Grande Armée, par G. d'Esparbès.

3 mars. La guerre : conséquences modernes, par le lieutenant Henri Saillard.

10 mars. Au Soudan : la race de Bambara, par le lieutenant Flachot.

17 mars. Pourquoi les croyances religieuses sont-elles si peu enracinées dans tant d'âmes, par le R. P. Dagnaud.

24 mars. La Bibliothèque de Besançon : ses richesses, ses curiosités artistiques, par le docteur Maxime Druhen.

2 avril. Brunetière, par MM. Denys Cochin et Étienne Lamy, de l'Académie française.

5 mai. Les retraites ouvrières : que faut-il en penser? par M. G. Colle.

12 mai. Les services rendus à l'exégèse et à la foi par les travaux de l'École biblique de Jérusalem, par le R. P. Lagrange.

dait à la fois la célébrité calme et la notoriété tapageuse. Telle était son intrépidité de jugement et parfois son irrespect des idoles du jour, qu'il était rare que sa voix s'élevât sans être aussitôt suivie d'un concert de clameurs, indignées ou moqueuses. Chose piquante : cet apôtre infatigable des lieux communs (Dieu sait s'il les a défendus contre les fantaisies individuelles et les caprices du dilettantisme) se montra souvent l'adversaire résolu de l'opinion courante. A tel point que ses paradoxes, ou, si l'on veut, ses boutades, passaient aux yeux de certains pour une manière de réclame à rebours. A tort, car, seul, l'amour de la vérité guida toujours cette âme admirablement sincère.

Critique, orateur, professeur, il venait de donner sa mesure, l'année précédente, dans ses fameuses conférences à la Sorbonne, sur Bossuet. Je veux bien que Pascal, génie inquiet, tourmenté, pour avoir posé, de façon pathétique, l'éternel problème de la destinée, ait exercé sur lui une influence plus profonde. C'est, du moins, ce que prétend l'un des « pascalisants » les plus qualifiés d'aujourd'hui, M. Victor Giraud. Mais Bossuet ! comme il était à l'aise pour en parler ! Cette passion d'unité qui l'anima jusqu'à la fin, ce parti pris de se placer au point de

Depuis vingt ans, ce programme que la Conférence s'était tracé, elle l'a exécuté avec une inlassable persévérance, et grâce à sa variété précisément, les directeurs ont su grouper toujours et sans effort un auditoire de jeunes gens de plus en plus nombreux et assidus. Voilà un fait qui semble justifier la méthode adoptée par les fondateurs de l'œuvre.

vue « social » pour juger le christianisme, le prédisposaient à comprendre à fond l'illustre évêque de Meaux <sup>1</sup>. Il n'y a pas jusqu'à leur style qui n'abonde en analogies foncières. Le génie latin les a marqués tous deux de son empreinte. Leurs phrases majestueuses, bâties au ciment romain, et dont les propositions s'emboîtent si exactement l'une dans l'autre, ont ceci de commun qu'elles font bloc, semblent d'abord un peu massives, mais si on les parle c'est un enchantement : la lourdeur apparente disparaît et il ne reste plus qu'une puissance, au contraire, ailée, magnifique.

Le succès du conférencier fut énorme, et vers la fin, bruyant <sup>2</sup>. Et déjà, sa sympathie admirative pour Bossuet le portait assez loin, dans la direc-

1. Jules Lemaitre, dans son allocution sur Bossuet prononcée à Meaux, le 30 octobre dernier, s'exprimait ainsi : « Celui qui aurait dû parler aujourd'hui de Bossuet, ce n'est pas moi, c'est F. Brunetière, qui l'a tant aimé et glorifié, et qui l'a si profondément compris. Leurs deux esprits avaient quelques traits communs : l'amour de l'ordre, la passion de la dialectique, le besoin de croire et d'affirmer. »

2. Ces cours, qui mirent en valeur l'admirable talent oratoire de Brunetière, furent troublés par des incidents, dont voici l'origine :

Dans son discours de réception à l'Académie française, Brunetière, faisant l'éloge de John Lemoine, opposa le journaliste d'autrefois, dont son prédécesseur lui semblait le type achevé, au journaliste d'aujourd'hui, frivole et superficiel.

La corporation des journalistes se fâcha : mettez-vous à sa place ! Un « chahut » fut organisé par quelques journaux parisiens, avec l'aide des partisans de Zola, auquel Brunetière avait décoché quelques cruelles vérités. Les étudiants de la Sorbonne se chargèrent de rétablir l'ordre et de mettre les interrupteurs à la porte. Le cours, d'ailleurs, touchait à sa fin. Brunetière n'a pas réuni ces conférences en volumes. Ceux qui les ont entendues sont unanimes à le regretter.

tion même où marcha ce grand esprit. — D'autre part, une orthodoxie non pas chatouilleuse, mais seulement attentive, relevait, à pleines mains, dans ses cours ou ses conférences, nombre de propositions qui révélaiet un état d'âme encore fort éloigné du catholicisme. Manifestement, cet homme était ébranlé ; il étudiait pour son compte les questions religieuses, mais, dominé par les conclusions encore incomplètement révisées d'études antérieures, il ne pouvait avancer qu'à pas lents vers la vérité chrétienne : « Il était alors, écrit Victor Giraud, sous l'influence d'Eugène Burnouf, dont l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme* devait, a-t-il avoué, retarder d'une quinzaine d'années son adhésion au christianisme. Et, sous l'action combinée de Schopenhauer, de Darwin et de Comte, il croyait fermement alors qu'une morale strictement positiviste pouvait désormais se suffire à elle-même, et même ne remplacerait pas *sans avantage* les religions disparues ou périmées <sup>1</sup>. » Il reste néanmoins vrai qu'à cette date le problème religieux, déjà, se posait, ou plutôt s'imposait à lui : Brunetière n'y échapperait pas, et, au contraire, il allait vivre ces jours pleins d'angoisse et de noble tourment où l'on refait sa vie par la base. Préoccupé avant tout de la question morale et attachant le plus haut prix à la loyauté envers soi-même, on pouvait être sûr qu'il

1. Victor Giraud, *Notes et souvenirs*, librairie Bloud et C<sup>ie</sup>, 1907, p. 26.

irait jusqu'au bout de sa pensée. Dans le monde catholique, plusieurs notabilités aux aguets le surveillaient de loin, pressentant en lui une recrue de valeur. Mais il n'était pas encore « à point » pour entrer en communication directe avec une société franchement catholique, telle que la Conférence Saint-Thomas d'Aquin.

Quand, soudain, éclata comme une bombe la retentissante brochure intitulée : *Après une visite au Vatican* <sup>1</sup>. Un mot à effet la résume qui a déchaîné l'une des plus ardentes polémiques de ces temps derniers, la *banqueroute de la science*. Je ne reviendrai pas, après tant d'autres, sur l'interprétation légitime qu'il convient de donner à cette déclaration sensationnelle, dont on a fait depuis un agaçant abus. Aussi bien la science est morte telle que la concevait son pontife officiel, M. Berthelot. Elle est

1. Dans les derniers mois de 1894, à la fin de l'année qui avait entendu les conférences de la Sorbonne sur Bossuet et dans les dispositions d'âme que nous venons de dire, Ferdinand Brunetière était parti pour l'Italie, et, à Rome, son voyage se termina par une visite au Vatican où Léon XIII le reçut. « L'impression produite, écrit V. Giraud, par la vue et la parole de « ce grand vieillard », fut profonde : ce fut la « chiquenaude » initiale qui détermina l'ébranlement moral décisif, lequel avait été déjà préparé sans doute, comme il arrive toujours en pareil cas, par les mille menus faits de la vie intérieure et subconsciente. » *Notes et souvenirs*, p. 27.

A peine de retour à Paris, il écrivait l'article sensationnel : *Après une visite au Vatican*.

Parue au début de l'année 1895, sous ce titre : *Après une visite au Vatican*, cette brochure fut éditée ensuite par Firmin-Didot avec ce nouveau titre : *Science et religion*. Cet article ne se trouve plus actuellement que dans le volume : *Questions actuelles*, édité par la librairie Perrin.

aujourd'hui rentrée dans son domaine, où elle accomplit des prodiges : elle ne tend plus à déborder ses frontières, à devenir le tout de l'homme, et le dernier mot de l'univers. Il n'y a plus que les primaires pour lui faire encore l'honneur d'un grand S et se prosterner devant elle. Et c'est inouï, la modestie que lui ont inculquée, même pour ce qui est de son ressort, MM. Poincaré, Duhem et autres savants qui ont l'oreille du public.

Toujours est-il que Brunetière, rabattant ses prétentions exagérées, montra excellemment que le bonheur, pour l'homme, est affaire, non de progrès matériel ou de connaissance théorique, mais de discipline intérieure, et par conséquent de morale ; que la morale séparée de la religion (encore qu'il en eût été jadis l'ardent champion) ne lui disait plus rien qui vaille ; que, parmi les religions en cours, le christianisme étant la plus sociale, la plus armée contre l'individualisme, lui paraissait donc la meilleure, et dans le christianisme, le catholicisme, pour ce fait que le Pape est bien, selon lui, le gardien idéal de la tradition et le pouvoir spirituel rêvé — surtout s'il s'appelle Léon XIII. Il n'en disait du reste pas davantage et ce serait aller trop vite en besogne que de chercher dans les déclarations qui précèdent une adhésion déjà explicite au catholicisme. Mais une fois la question posée dans ces termes, comme Brunetière poussait aussi loin que possible la logique de l'esprit et la sincérité du cœur, tout faisait prévoir ce qui heureusement arriva.

Cette brochure, l'un des événements capitaux de la vie de Brunetière, ne marqua pas moins dans les annales de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin. C'est grâce à elle que la Conférence passa pour ainsi dire de la vie cachée à la vie publique. Elle fut ce coup de pouce qui, survenant au moment opportun, oriente définitivement une œuvre dans un certain sens. Voici comment. Le Père Dagnaud, professeur de philosophie au Collège catholique de Besançon et directeur de la Conférence, fut très frappé du ton, de l'accent des paroles de Brunetière. Mais il ne se borna pas à éprouver une émotion passagère, sans lendemain. Homme de réalisations, suivant l'expression chère à M. Briand, il en tira au contraire une résolution qui était d'inviter Brunetière à compléter sa pensée chez nous. Dans quelles conditions il le fit, il va le raconter lui-même. Voici la note même du Père que je relève dans les archives de la Conférence.

« *Après une visite au Vatican!* la lecture de cet article m'avait personnellement profondément ému. J'admirais chez cet homme, qui, il y a peu de mois encore, avait pu laisser tomber de ses lèvres, dans ses conférences sur Bossuet, plus d'un blasphème, cette parole si respectueuse de la religion, de l'Église et du Pape. De ce jour, je résolus de lui témoigner, par quel moyen, je l'ignorais encore ! mon admiration et ma reconnaissance de catholique !

« En mai 1895, les circonstances avaient voulu que

j'assistasse à Paris au Congrès des Unions de la Paix sociale. Le dimanche durant ce Congrès, je fus invité par M. Delaire, le très éminent et très aimable secrétaire général des Unions, à assister, dans ses salons, à une réunion du Comité et où je devais rencontrer entre autres MM. Georges Picot, Anatole Leroy-Beaulieu, Ollé-Laprune, etc... Au cours d'une conversation que j'eus avec M. Ollé-Laprune dans l'embrasure d'une fenêtre du salon de M. Delaire, et lui faisant part des sentiments et des idées qu'avait fait naître chez moi l'attitude prise par Brunetière dans sa brochure *Après une visite au Vatican*, j'entendis de la bouche de ce grand catholique, qu'une estime réciproque et une véritable amitié liaient à M. Brunetière, ces paroles prophétiques : « Brunetière est l'homme le plus droit et le plus sincère que l'on puisse rencontrer, j'ai la certitude qu'un jour il sera catholique. » Au désir que je lui exprimais d'aller voir M. Brunetière pour l'inviter à venir à Besançon, M. Ollé-Laprune me répondit en m'offrant un mot de présentation. Soit timidité, discrétion ou je ne sais quel autre sentiment, je refusai l'aimable proposition de M. Ollé-Laprune ; et je me résignai à me présenter moi-même à M. Brunetière, avec le secret pressentiment qu'inconnu comme je l'étais, je ne parviendrais pas jusqu'à lui.

« Le lendemain, à trois heures, j'étais donc à la *Revue des Deux Mondes* et je demandais à être reçu par M. le directeur. — Qui êtes-vous, Monsieur

l'abbé ? Venez-vous pour de la copie ? Avez-vous votre carte, au moins ? et toutes les questions qu'un huissier vigilant doit poser pour arrêter les visiteurs importuns.

« — Ma carte est inutile, je suis inconnu de M. Brunetière. Annoncez un prêtre tout simplement et demandez à M. le directeur s'il veut bien le recevoir. Et l'huissier docile alla frapper à la porte du directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Une demi-minute ne s'était pas écoulée, j'étais invité à entrer, et du même coup, je me trouvais en face de Brunetière qui s'était avancé au-devant de moi, et dont les yeux inquisiteurs me fixaient. Spontanément, sortirent de mes lèvres ces paroles qui traduisaient d'ailleurs bien les sentiments dont j'étais rempli : « Monsieur, je suis très heureux de vous apporter, en mon nom et au nom des jeunes catholiques au milieu desquels je vis, l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance pour les paroles de respect qui sont tombées de votre cœur à l'adresse du Souverain Pontife et de l'Église catholique, et je viens vous demander de venir au milieu de nous pour que nous vous fêtions. » La réponse fut prompte et nette : « Monsieur l'abbé, je suis tout à vous ! »

« Invité ensuite à m'asseoir, j'expliquai en deux mots à M. Brunetière ce qu'était la Conférence Saint-Thomas d'Aquin et ce que précisément je me permettais de lui demander. « Justement, me répondit M. Brunetière, j'ai une idée dont je suis plein et que je veux émettre. »

« Comme nous avons entre temps causé de la Bretagne, mon pays à moi et presque le sien, M. Brunetière ajouta : « Revenez donc me voir dans un mois en allant en Bretagne, j'aurai précisé mon idée, nous arrêterons le sujet et nous prendrons date. »

« Ainsi fut arrêtée cette conférence sur *La Renaissance de l'idéalisme*, la première d'une campagne féconde qui restera l'un des plus beaux titres de Brunetière à la reconnaissance des catholiques <sup>1</sup>. »

« J'ai une idée dont je suis plein et que je veux émettre. » Il faut retenir cet aveu, car il est très caractéristique de la méthode du maître. Il ne parlait jamais que de questions qui lui tenaient très à cœur et qu'il avait longuement méditées. De sorte que ses discours étaient autant de confidences. Mais ne vous méprenez pas sur le sens de ce mot. Ce n'est pas des particularités de sa vie sentimentale ni de ses impressions personnelles qu'il entretenait ses auditeurs. Il a, du reste, assez protesté contre l'étalage complaisant du moi, selon le rite romantique ! Mais les idées qui lui semblaient intéressantes et qui commençaient à se grouper dans son esprit, il avait la passion de les exprimer en public, y trouvant par-dessus tout cet avantage de se mieux comprendre lui-même. Il était de l'avis de Montesquieu : nous ne savons bien ce que nous voulons dire que lorsque nous l'avons dit en effet.

1. Archives de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin.

En sorte que cet homme se parlait en parlant aux autres : l'auditeur était admis à contempler de très près un cerveau en travail. On s'attendait, comme dit Pascal, de trouver un auteur, et l'on trouvait un homme. Il va sans dire que ce spectacle d'un penseur aux prises avec la vérité, et qui découvre ses batteries, était de nature à impressionner vivement les jeunes gens de la Conférence qui avaient, eux aussi, un choix à faire, une détermination pour la vie à prendre.

Cette idée dont il était plein, il l'épancha dans le célèbre discours : la *Renaissance de l'idéalisme*, qui, outre sa valeur propre, mérite encore de retenir l'attention à titre de date, car il est le premier de cette vaillante série des discours de combat <sup>1</sup> qui révèlent sur les sujets les plus actuels, les plus brûlants du jour, la pensée toujours forte, agressive au besoin, et *de plus en plus catholique de leur auteur*. Il y traite de l'impuissance du positivisme à satisfaire les âmes contemporaines, et s'applique à démêler, en philosophie, en littérature, en politique, les signes d'un renouveau d'idéalisme. En quoi le catholicisme — et encore le grand mot n'est-il pas lâché, — peut bénéficier de ce mouvement, c'est à peine s'il l'insinue dans une conclusion très prudente, où il est souverainement intéressant de surprendre son esprit sur le fait, en train de s'orienter.

1. Les Discours de combat forment trois volumes publiés par la librairie Perrin : 1<sup>re</sup> série ; nouvelle série ; dernière série.

Tel quel, ce discours très riche, solidement construit, eut un énorme retentissement dans le pays. La séance où il venait d'être prononcé avait été d'ailleurs un triomphe pour l'orateur. Une merveilleuse assemblée de près de trois mille personnes remplissait l'immense Kursaal-cirque de Besançon, l'une des plus belles salles qui soient, du parterre aux dernières galeries, et lui avait fait un succès sans précédent.

Les Franc-Comtois, gens froids et réservés par réputation, devenaient pour Brunetière l'auditoire le plus intelligent et le plus sympathique qui se puisse rencontrer. L'éminent académicien était vraiment conquis.

Un grand banquet, de cent cinquante couverts, clôtura la journée, au cours duquel la jeunesse et Brunetière échangèrent des toasts qui achevèrent de traduire l'impression profonde et salutaire que laissait le passage du maître à Besançon. A cette réception, il était d'ores et déjà certain que nous fêtions un homme qui avait le visage — ce visage pourtant si tourmenté et si creusé de rides, — tourné vers la lumière.

On ne relira pas sans intérêt les discours qui furent prononcés dans cette première rencontre : celui d'un sens si profond et d'un tour si étudié de M. Louis Montenoise, avocat à la cour d'appel de Besançon, et la réponse de Brunetière. Au champagne donc, M. Montenoise parla ainsi :

MONSIEUR,

Je crois qu'on a eu tort de dire du discours et sans réserve qu'il ne survit pas au temps ni à l'occasion. Pour ma part, aujourd'hui plus que jamais, j'incline à penser qu'en cela tout dépend de l'orateur. Les paroles que vous venez de prononcer ne sont pas de celles qu'on oublie. Tombées de vos lèvres parmi nous et pour nous, elles ont toute l'autorité d'un précepte, toute la valeur et la netteté d'un enseignement, bien plus, elles demeurent le plus précieux témoignage de votre haute bienveillance et de votre généreuse sollicitude ; en vieillissant dans notre souvenir, elles ne perdront rien de leur saveur et les idées qu'elles ont semées dans notre esprit ne seront pas un grain stérile.

Ce que vous avez dit, Monsieur, nul mieux que vous ne l'eût exprimé et d'une façon plus profitable. N'êtes-vous pas, en effet, l'adversaire déclaré des périodes sonores et des phrases vides ? Avez-vous jamais, dans votre carrière, mis au jour une page, je ne dirai pas inutile, mais superflue ? Peut-il sortir de votre plume ou de votre bouche un mot qui n'ait sa raison d'être, sa signification, sa portée ? Et lorsqu'on vous lit ou qu'on vous écoute, comme on comprend à merveille votre indignation contre ceux qui ont voulu faire de l'art « un divertissement de man-

darins », de cet art où vous êtes passé maître et où vous avez apporté, vous, tant de conviction, de scrupule et de probité ! — « Il faut que tout le monde vive, mais personne, que je sache, n'est obligé de parler ou d'écrire et quiconque s'y décide est éternellement comptable de sa parole ou de son écriture à l'humanité tout entière. » C'est vous, Monsieur, nous le savons tous, qui avez dit ces choses : vous ne vous êtes pas contenté de les dire, vous avez prêché d'exemple, ce qui est la meilleure et la plus persuasive des éloquences.

Trop heureux serions-nous si chacun, dans sa sphère, comprenait son rôle social comme vous avez compris le vôtre. Hélas ! il n'est pas besoin d'avoir l'expérience de l'âge pour affirmer qu'aujourd'hui les hommes, non pas sans doute, et cela va sans dire, de votre caractère, mais les hommes de caractère, les hommes de volonté sont rares. L'indifférence, la mollesse, le scepticisme, qui sont des formes du dilettantisme, ont tout envahi, et il n'y a pas là de quoi nous surprendre. « Si certains hommes, écrivait la Bruyère, ne sont pas dans le bien où ils pourraient aller, c'est par le vice de leur première instruction. » Mieux que la Bruyère, Monsieur, vous avez compris le mal, puisque vous avez voulu y porter remède, puisque vous vous êtes efforcé de montrer

quelles doivent être les qualités de cette instruction ou plutôt de cette éducation « qui doit former l'homme pour la société ». — Et c'est ainsi que la jeunesse est devenue l'objet de votre constante préoccupation. Les jeunes gens sont le sel de la terre. « Ce sont eux, a-t-on dit, qui, en se mêlant aux masses, empêchent celles-ci de se corrompre. » Et voilà pourquoi vous vous êtes tourné vers eux, voilà pourquoi vous avez essayé de les mettre en garde contre ce dilettantisme dont vous venez, une fois de plus, de nous montrer tous les dangers, voilà pourquoi vous avez essayé de les prémunir contre l'individualisme en leur répétant :

« Nous ne sommes pas nés pour vous, mais pour la société ; avant d'être nos maîtres, nous sommes les serviteurs de la patrie et de l'humanité. » Vous avez stimulé leur amour-propre, réveillé leurs aspirations, exaspéré leur soif d'idéal, vous leur avez rendu les espérances et jusqu'aux illusions qu'on était en train de leur faire perdre. Voilà pourquoi, lorsque nous nous sommes adressés à vous, vous avez répondu avec tant de complaisance à notre appel, voilà pourquoi vous êtes aujourd'hui parmi nous, voilà pourquoi vous avez parlé tout à l'heure comme vous l'avez fait.

Les jeunes gens qui vous ont entendu, et dont

je suis ici l'interprète bien insuffisant et bien malhabile, me prient, Monsieur, de vous exprimer toute leur admiration et toute leur reconnaissance pour les paroles que vous avez bien voulu leur adresser. Votre œuvre est éminemment patriotique, ils le savent. C'est au couronnement définitif de cette œuvre, c'est à la réalisation de vos efforts que j'applaudis avec eux, en vous demandant la permission de lever respectueusement mon verre en votre honneur. Unis dans la même pensée, dans la même opiniâtreté de volonté et de labeur, nourris de vos conseils et de votre exemple, nous secouerons cette torpeur qui tend à nous envahir, nous deviendrons des hommes d'action, avant tout des hommes de « tempérément personnel » et de caractère et notre génération n'oubliera pas les chefs qui, comme vous, l'auront conduite à la plus noble des victoires, celle qu'on remporte sur soi-même. »

Et M. Brunetière répondit :

MESSIEURS,

Je vous remercie avant tout des paroles trop obligeantes que le président de votre Conférence vient de m'adresser en votre nom, et je lui réponds très sincèrement que, si nous parlons de reconnaissance, c'est moi qui vous en dois pour la franche et chaude cordialité de votre accueil.

Je vous ai dit tantôt ce que j'avais à vous dire ; mais, puisque je suis ici l'hôte de la jeunesse de Besançon, c'est à elle que je voudrais porter mon toast, et je vais l'essayer, quoiqu'il n'y ait rien de plus embarrassant.

Il n'y a rien de plus embarrassant que de porter un toast à la jeunesse, car quels vœux ou quels souhaits lui adresserait-on bien ; et n'a-t-elle pas tout pour elle ? Vous avez l'espérance et vous avez la force ! Vous avez l'ardeur et vous avez la générosité ! Vous avez la curiosité.... et si vous avez sans doute quelques défauts, puis-je vous souhaiter de vous en défaire, puisque vous ne vous en déferez qu'avec la jeunesse même, et que peut-être, en attendant, sont-ils la rançon de vos qualités. Mais je puis toujours vous donner un conseil, et tout en louant en vous votre avidité de connaître, je puis vous engager à vous défier du pire des vices qu'elle engendre : c'est le dilettantisme.

Et je vais vous indiquer un moyen de vous en préserver ; car, on a quelquefois l'air de croire que ceux qui ne veulent voir qu'un côté des questions, c'est que les autres leur ont échappé... Non ! ils ne leur ont pas échappé ! Mais dans ces grandes questions, où il y va de la conduite, et de la morale, et de l'humanité, considérant que la vie est courte et la science infinie, ils ont

compris qu'on n'arrivait à rien si l'on ne prenait de bonne heure un parti, et c'est tout justement ce que l'on appelle avoir un idéal... Faites-vous donc de bonne heure un idéal, pour toutes sortes de raisons, mais surtout pour pouvoir agir, et, si vous vous imposez après cela la loi de vous y conformer, vous pourrez en sûreté vous moquer du dilettantisme et de son impuissance.

C'est le souhait que je forme pour vous, et si peut-être vous l'avez senti tantôt dans les paroles que je vous adressais, je ne puis mieux vous témoigner ma reconnaissance qu'en le formulant ce soir plus clairement ; et ainsi, — parlons latin puisque nous sommes entre pédants, — *unde orsa est in eodem terminabitur oratio* : la journée finira comme elle a commencé !

Je bois à la jeunesse de Besançon <sup>1</sup>.

1. Voici, à titre de document, la très humoristique allocution que M. le chanoine Suchet, doyen du Chapitre, prononça à ce même banquet :

« MONSIEUR,

« Permettez-moi de vous remercier, non seulement au nom des membres de la Conférence de Saint-Thomas d'Aquin, mais encore au nom de la Franche-Comté. Je ne crains pas de me faire l'interprète de mes compatriotes en vous disant que cette province s'honore de vous posséder aujourd'hui dans sa capitale.

« On nous reproche, à nous autres Franc-Comtois, d'être froids, têtus et jaloux. — Froids ! sans doute nous n'avons pas l'humeur expansive de certaines autres provinces. Mais nous savons apprécier avec calme, et au moment opportun, les qualités solides et les talents véritables. Vous avez pu voir aujourd'hui, par la foule réunie pour vous entendre, que nous ne sommes pas indifférents

Ceci se passait le 2 février 1896.

au bien dire et que nous savons nous enthousiasmer par une parole éloquente.

« On dit encore que nous sommes têtus. Oui, les Comtois sont fermes dans leurs opinions et leurs croyances, quand ils ont pesé les motifs d'y être fidèles. C'était là le caractère de nos pères, et lorsque notre province était vraiment maîtresse d'elle-même, elle avait ce vieux dicton qui était le symbole de sa fermeté :

« Comtois, rends-toi !

« Nenni, ma foi !

« On dit enfin que nous sommes jaloux, et que nous aimons à déprécier ceux de nos compatriotes qui s'élèvent au-dessus du vulgaire. Cette accusation, on s'est plu à la formuler dernièrement dans les journaux de la capitale et de la province, en nous accusant de renier un grand poète né parmi nous. Il n'y a rien de fondé dans cette accusation. La Franche-Comté n'a jamais renié aucune de ses gloires et n'a reconnu à personne le droit de les contester. Et même je puis dire que, dans aucun autre pays peut-être, on n'a montré autant de zèle à recueillir les détails historiques et biographiques qui peuvent mettre en relief ceux de nos concitoyens qui se sont distingués dans une carrière honorable. Nous sommes fiers de toutes nos illustrations militaires, littéraires, poétiques, scientifiques et religieuses. Leurs noms nous rappellent cet idéal qui doit nous élever, comme vous l'avez si bien dit, au-dessus des doctrines sensualistes, et nous inspirer d'aimer et d'honorer toujours ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est bon et ce qui est vrai. » (*Une explosion de bravos salua ce toast.*)

M. Brunetière de nouveau, aux applaudissements de tous, dut répondre au spirituel chanoine :

« MONSIEUR LE CHANOINE,

« Je vous remercie de vos paroles, et si je ne puis me permettre, étant trop neuf à Besançon, d'avoir l'air de prendre parti dans une controverse locale, je crois cependant pouvoir vous dire que je ferai votre commission.

« Je la ferai d'autant plus volontiers que je ne connaissais pas, je l'avoue, les défauts que vous m'apprenez que l'on reproche aux Franc-Comtois, mais qu'après vous les avoir entendu si spirituellement énumérer, je trouve, en y songeant, que, pour des défauts, ils ont beaucoup de l'air des qualités que j'estime le plus.

« Vous passez pour jaloux, dites-vous, et voilà, sans doute, un bien vilain défaut ; mais quoi ! la jalousie n'est souvent qu'une forme de l'émulation ; et puis, les jaloux sont peut-être eux-mêmes très malheureux, mais je trouve bon qu'il y ait des jaloux, pour

## II.

**Une tournée de Conférences en Amérique. — Le Catholicisme américain au Vatican. — Brunetière et Victor Hugo. — Déclaration de Brunetière : Partout le Catholicisme c'était la France, la France c'était le Catholicisme.**

Un peu plus de deux ans après, la Conférence avait de nouveau recours à Brunetière. Elle s'était si bien trouvée du contact avec l'illustre critique, tant d'honneur en avait rejailli sur elle, par ricochet, qu'elle se sentait du coup *nata ad majora*. Vous aurez beau médire du succès, et le dissocier à grand fracas du mérite, rien ne peut remplacer cet incomparable metteur en branle. Où il passe, les

nous obliger à veiller constamment sur nous-mêmes, et, le cas échéant, à valoir ainsi tout notre prix.

« Vous passez pour têtus, m'avez-vous dit ensuite ! Oh ! ici je n'ai plus de doute, et je fais, pour ma part, le plus grand cas de l'entêtement. Tenir à ses idées, à ses affections, aux opinions que l'on s'est faites, les défendre envers et contre tous, mais c'est la définition même de la fermeté du caractère et l'entêtement n'est que le nom que lui donnent ceux qui ne la possèdent pas, et qui en sentent cependant tout le prix.

« Et que m'avez-vous donc encore dit ? Qu'on vous accusait d'être froids ? de ne pas vous jeter à la tête des gens ? de regarder peut-être à qui vous donnez la main ? de ne vous livrer enfin qu'à bon escient ? Pour le coup, Monsieur le chanoine, dans les temps où nous vivons, et dont l'un des traits distinctifs est une espèce d'universelle banalité, ah ! pour le coup, voilà vraiment une espèce d'héroïsme ! et tant pis pour quiconque en méconnaîtrait le prix.

« Oui, Monsieur le chanoine, je ferai votre commission, et, en attendant, je bois à la conservation des précieux défauts des Comtois. »

ailes poussent. A la Conférence on vivait double, alors, et l'on ruminait de vastes projets. Entre autres, celui-ci auquel allaient d'emblée les sympathies du public. Il s'agissait de célébrer, dans une trilogie renouvelée de l'antique, les trois Franco-Comtois les plus célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle. Quels ils sont, aucun doute à ce sujet. Sur ce palmarès de la gloire, deux noms formidables s'inscrivent : Pasteur et V. Hugo. Après ces deux premiers prix *ex æquo*, Proudhon fait encore bonne figure. Et quelle heureuse diversité ! Le savant, le poète, le pamphlétaire ! Celui qui a révolutionné la science ; celui qui a révolutionné la littérature ; celui qui n'aurait pas demandé mieux que de révolutionner la société (au moins à certains moments de son existence, car on trouve de tout, dans Proudhon, même des idées modérées).

M. Denys Cochin, ancien élève de Pasteur, était tout désigné pour formuler l'éloge de son maître qu'il fit à la manière large, copieuse, singulièrement compréhensive, que nous lui connaissons <sup>1</sup>.

M. Arthur Desjardins, membre de l'Institut, avo-

1. Denys Cochin parla à Besançon de Pasteur le 27 décembre 1896. La veille s'était déroulé à Paris un grand spectacle où toutes les autorités du pays, tous les savants de France et de l'étranger avaient été heureux de paraître pour témoigner à Pasteur leur admiration. La translation des cendres du maître, de Notre-Dame à l'Institut Pasteur, avait été effectuée solennellement.

A Besançon, sa patrie, on ne pouvait pas oublier le grand savant.

La Conférence Saint-Thomas d'Aquin avait donc pris l'initiative d'une manifestation, en même temps qu'elle provoquait l'idée

cat général à la Cour de cassation, auteur d'une vie de Proudhon, en servit la fine fleur aux Biontins<sup>1</sup> et Brunetière parla de V. Hugo.

C'est un Brunetière, « plein d'usage et raison », qui nous arrivait là, après « un beau voyage ». L'année précédente, appelé par l'Université Harvard, il avait poussé une pointe en Amérique, entrepris une campagne de conférences, et mené une rapide enquête au sujet du catholicisme aux États-Unis. On se rappelle que ses conclusions ne plurent pas le moins du monde à l'excellent journaliste canadien, M. Tardivel. Mais nous n'aurons garde d'entrer ici dans le détail du débat. Quoi qu'il en soit, le mois de novembre suivant, à Rome, il communiqua à une assemblée de cardinaux (et on les compte, les orateurs français qui eurent la bonne fortune de s'adresser aux membres du Sacré Col-

d'une souscription pour un monument à élever à Pasteur dans Besançon même.

La conférence du 27 décembre apporta au projet la première souscription.

Denys Cochin prononça à cette occasion l'un de ses plus beaux discours, assurément. Sa parole y coule avec une aisance admirable au milieu des détails scientifiques les plus délicats, y déroule des vues d'ensemble de la plus large envergure, pendant que son admiration émue pour son illustre maître lui arrache des accents de la plus pénétrante éloquence. — Ce superbe discours se trouve presque *in extenso* dans la *Franche-Comté* des 28 et 29 décembre 1896.

1. M. de Mun, le grand orateur catholique, épris de toutes les questions sociales, avait accepté la tâche de parler de Proudhon. Des affaires graves l'obligèrent à remettre entre les mains d'un maître d'ailleurs la délicate mission que les circonstances ne lui permettaient pas de remplir. La belle conférence de M. Desjardins a été publiée en brochure. Imprimerie Jacquin, Besançon, 1898.

lège) ses observations cueillies en cours de route.

Un surcroît de besogne en résulta pour lui, qui faillit l'empêcher de venir à Besançon. Mais on ne vit jamais homme plus dévoué à ses amis, plus disposé, coûte que coûte, à leur rendre service. La lettre suivante en fait foi.

« Mon Révérend Père, vous m'embarrassez fort. Vous savez que je ne demande pas mieux que de répondre à votre invitation, mais le pourrai-je ? Et quand le pourrai-je ? Car depuis mon retour d'Amérique, je n'ai pas pris encore un instant de repos, et j'avais formé le projet d'aller passer précisément le mois de novembre à Rome. On m'y attend, et comme entre autres affaires j'y dois causer longuement du *catholicisme américain*, c'est un projet sur lequel il me serait très difficile de revenir. De votre côté, vous avez sans doute vos raisons de tenir au mois de novembre et je ne voudrais pas défaire vos arrangements. Enfin l'hiver sera pour moi très laborieux l'an prochain, à cause du renouvellement de la Chambre qui me privera pendant deux ou trois mois peut-être de mon chroniqueur politique ; et tout cela, vous le voyez, fait ensemble bien des difficultés. En résumé, je ne pourrai songer à aller à Besançon avant le mois de février. Voyez donc si vous pouvez m'attendre jusqu'à cette époque, et nous chercherons alors ensemble une date précise. Ai-je besoin d'ajouter que de quelque façon que tournent les choses, je ne vous en serai pas moins reconnaissant de toutes vos attentions.

Laissez-moi vous renouveler à ce propos, etc. <sup>1</sup>.... »  
C'est vraiment intervertir les rôles; est-il possible de témoigner plus de généreux dévouement ?

D'une autre lettre au même destinataire sur le même sujet, à l'heure où ce labeur dont il vient d'être parlé devenait plus lourd <sup>2</sup> :

« Je n'arriverai à Besançon que le samedi 12 février au soir et, à mon grand regret, j'en devrai repartir le lundi dans la journée. Si vous vous faites une idée de ce que j'ai en train de besognes urgentes, vous me pardonnerez cette précipitation et vous voudrez bien m'excuser auprès de tous ceux que je me permets d'appeler *mes amis de Besançon*. »

Puis cette phrase que j'extrai de cette même lettre, qui montre bien le tempérament combatif de l'écrivain et qu'il ne lui déplaisait pas de frapper l'opinion au point sensible :

« La conférence à laquelle vous avez la bonté de faire allusion, sur *l'art et la morale*, sera prochainement imprimée avec des notes qui en doubleront le volume, et j'espère qu'elle deviendra le principe ou l'occasion d'une certaine agitation des esprits. »

Arrivé à Besançon la veille de sa conférence, le 11 février 1898, il posa au Père Directeur une curieuse question que je relève dans les archives de la Conférence (on peut bien supposer, par exemple, que ce n'était que pour la forme!) : Mon Père, quel discours voulez-vous que je fasse demain ? Me de-

1. Lettre du 22 septembre 1898.

2. Lettre du 30 janvier 1898.

mandez-vous, sur Victor Hugo, une oraison funèbre, un discours académique ou un discours sincère ? — Mais on ne voit pas trop Brunetière déguisant sa pensée pour ménager les susceptibilités des hugolâtres, si, d'ailleurs, il en est de fanatiques à Besançon, et rien n'est moins sûr, car, à n'en pas douter, par tout ce qu'il a d'énorme, d'incohérent et de monstrueux, V. Hugo se différencie nettement de la fine race comtoise, amie de la mesure. Aussi bien n'en fait-il partie que par le hasard de la naissance. Le Père conclut donc naturellement en faveur de la plus grande liberté d'appréciation laissée à l'orateur.

Cela nous valut un discours « sincère » et magistral. Pour Brunetière, la littérature n'est point un passe-temps de mandarin, une jouissance plus noble, plus raffinée que d'autres. Fougueux adversaire de la doctrine de l'art pour l'art, viciée selon lui par le plus subtil et le plus dangereux égoïsme, c'est sous l'inspiration d'une philosophie, d'une morale, qu'il contrôle ses impressions d'artiste et formule son jugement critique. Aussi ne faut-il pas s'étonner que son discours sur V. Hugo ne soit bel et bien une thèse, à savoir que notre compatriote se pose comme le plus individualiste des poètes et que, de là, découlent ses qualités et ses défauts. Le poète y fut loué en termes magnifiques pour son imagination grandiose, l'acuité de ses sensations visuelles, le rythme si musical de ses vers, son aisance à se mouvoir dans le symbole, l'agrandisse-

ment féerique qui se faisait spontanément en lui de ses plus humbles et journalières impressions, son don de créer de l'éternel avec de l'actuel, sa prestigieuse faculté de saisir l'insaisissable, d'exprimer l'inexprimable, grâce à laquelle il a reculé plus loin qu'elles ne l'avaient jamais été les frontières de la poésie et les limites mêmes du verbe humain. En revanche, le penseur fut jugé de très haut, dégonflé de main preste, traité ni plus ni moins d'arriéré, vertement blâmé de s'être placé, dans un isolement orgueilleux et voulu, à l'écart de tout le « mouvement littéraire, philosophique, scientifique et social de son siècle. » (J'éprouve le besoin de souligner, n'osant prendre à mon compte de telles propositions.) Et ne serait-ce pas ici le lieu de rappeler ces fortes paroles de M. Lanson : « J'ai peut-être exagéré autrefois l'importance de « l'intelligence » (entendez la capacité d'analyse et d'élaboration des idées abstraites) dans la littérature, et j'ai peut-être été trop dur à certains artistes dont l'esprit, inhabile à l'abstraction, n'opérait jamais que sur des images et des symboles sensibles. Je puis rendre aujourd'hui plus de justice à cette forme de pensée, impropre aux démonstrations, mais fortement suggestive? » — Que vous en semble? Si nous laissons les penseurs penser, et les chanteurs chanter? Si nous faisons plus décidément nôtres ces vers, pleins de bon sens, du vieux Boileau :

La nature, fertile en esprits excellents,  
Sait entre les auteurs partager les talents.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop regretter que cette conférence n'ait pas été publiée par le maître lui-même. N'eut-il pas le temps d'y mettre la dernière main ? Avait-il l'intention de s'en servir encore ? En tout cas, nous en sommes réduits, pour la juger, au compte rendu, d'ailleurs très consciencieux, des journaux de l'époque <sup>1</sup>.

Mais cette admirable page de littérature ne projetait pas de lumière directe sur « l'état d'âme » de Brunetière. Or, l'indiscrétion — largement consentie par l'intéressé, et donc légitime — était de règle, ici. On voulait, à tout prix, savoir où en était ce noble esprit, de son évolution religieuse. Cette question primait toutes les autres. Elle fut résolue le soir même, en petit comité, au siège de la Conférence. L'habitude en avait été prise, pour ainsi dire, dès le premier coup. Il était comme entendu d'avance qu'une fois, là, dans l'intimité, Brunetière rendrait ses comptes, ferait son examen de conscience, et nous renseignerait exactement sur sa position vis-à-vis du catholicisme.

Aussi, quel empressement à venir l'écouter ! On n'a pas tous les jours l'occasion d'entendre des paroles retentissantes que la presse, dès le lendemain, jettera aux quatre vents du ciel. D'être admis à les saisir au vol, sitôt prononcées, ne semble-t-il pas qu'on les a mieux comprises que les autres, si même ne s'y joint quelque peu l'illusion de les avoir inspirées !

1. La *Franche-Comté*, numéros des 15, 16 et 17 février 1898.

Donc, ce soir-là, une assistance d'élite se pressait dans les salons de la Conférence. Mgr l'archevêque y était, entouré de ses vicaires généraux ; il venait pour féliciter l'orateur de l'éloquent discours qui avait marqué la journée et entendre encore ses aveux, qui furent très consolants. Car, loin de revenir en arrière ou de biaiser, ou d'atténuer ses déclarations d'antan, Brunetière proclama que, selon lui, la renaissance de l'idéalisme s'accroissait de plus en plus au profit de l'idée chrétienne, et que le temps était passé du renanisme, du voltairianisme, et même des « saints laïques », s'il est vrai que les vertus qu'ils pratiquent poussent en eux sur un fond de christianisme que leur transmet l'hérédité et qu'ils ignorent. Au reste, voici le texte intégral de cette remarquable allocution. M. Montenoise, avocat à la cour d'appel et président de la Conférence, avait d'abord salué et remercié l'orateur au nom de la population tout entière.

MONSIEUR,

En vous souhaitant ce soir la bienvenue, je suis heureux de vous exprimer, au nom de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, nos remerciements pour le dévouement avec lequel vous avez bien voulu répondre à notre appel.

Pour répondre au vœu de tous, j'ai encore pour mission de vous exprimer par quelques paroles notre commune admiration. Mais ici je suis embarrassé, car je trouve dans votre carac-

tère et dans vos œuvres tant d'occasions d'admirer que je ne sais comment m'y prendre pour orienter mon hommage.

Puisque j'ai l'honneur de parler au nom de jeunes gens, et de jeunes gens catholiques, je veux saluer en vous uniquement celui qui, à une époque où il paraît de bon ton de penser que la philosophie doit se dégager de toute religion, celui qui a pensé le contraire, celui qui a su apprécier la grandeur de la doctrine chrétienne, celui qui a constaté à Rome et aux États-Unis la prépondérance de cette idée et de cette doctrine, celui qui a su rendre hommage comme il convient à l'homme qui est ici-bas le centre de l'idée chrétienne, le représentant et le chef de cette doctrine. Et je dis que parmi tant de particularités précieuses du talent de M. Brunetière, c'est celle-là la plus captivante, celle qui nous frappe le plus et c'est devant celle-là que je m'incline.

Et je bois à l'écrivain sincère et surtout au penseur indépendant et impartial!

C'est alors que Brunetière, au milieu d'un silence profond, fit entendre cette déclaration, fréquemment coupée par les applaudissements.

MESSIEURS,

Il y a deux ans, presque jour pour jour, qu'ici

même, à Besançon, sous les auspices de la même Conférence Saint-Thomas d'Aquin, je vous parlais de la Renaissance de l'idéalisme, et, puisque vous voulez bien le constater vous-mêmes, je suis heureux de constater avec vous que, depuis deux ans, les symptômes de cette renaissance n'ont fait que se développer. Oui, partout où l'on pense, non seulement en France, mais en Europe et dans le monde entier, comme on pourrait aisément le montrer, il y a vraiment une renaissance de l'idéalisme, et j'entends, vous entendez avec moi par là, une réaction de jour en jour plus évidente contre les doctrines qui ont essayé trop longtemps de borner l'activité de l'homme à la poursuite, à la satisfaction et au culte des intérêts matériels.

As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin? demandait jadis, non pas un politicien, ni un économiste, mais un poète, et il semblait croire, en vérité, que ce dût être là notre unique préoccupation. N'est-il pas vrai, Messieurs, que nous en avons aujourd'hui de plus hautes? et que si la fortune a toujours ses adorateurs, et le succès toujours ses courtisans, la religion de l'idée n'en a pas moins reconquis presque tous ceux qui pensent? « La religion de l'idée, c'est la préoccupation de tout ce qui dépasse la vie présente, c'est le sentiment de la faiblesse ou de l'impuis-

sance de la raison de l'homme, c'est enfin le sens du mystère. »

Aussi, que ce mouvement se soit accompli au profit de l'idée chrétienne, il n'y a là rien que de naturel, et c'est le contraire qui devrait nous étonner ! Car dans un monde où tout est relatif, c'est-à-dire mobile et changeant, l'idée chrétienne, c'est l'absolu, et ne faut-il pas bien que tôt ou tard, à moins de tourner dans une espèce de cercle ou de devenir la contradiction d'elles-mêmes, toute esthétique, toute morale, toute science même, s'appuient sur l'absolu ? Or, on l'a dit, et avec autant de profondeur que d'esprit, on ne s'appuie que sur ce qui résiste, et n'avouerons-nous pas loyalement qu'aujourd'hui, dans le désarroi de toutes les métaphysiques, ce point de résistance, la religion seule est capable de nous l'offrir....

Est-ce bien, Messieurs, le lieu et le moment d'insister ? Il vous faudrait, pour m'écouter encore, à vous trop de patience, et à moi, pour vous faire une seconde conférence, plus de souffle que je n'en ai, plus de confiance en moi, plus d'indiscrétion aussi. Mais je puis pourtant vous indiquer rapidement, pour m'en féliciter avec vous, deux ou trois symptômes de ce réveil de l'idée religieuse.

C'en est un premier, je crois, et d'une grande

importance, que l'on ait eu de voir autre chose qu'une figure de pure rhétorique, une antithèse purement verbale dans l'opposition que l'on a essayé d'établir, depuis Voltaire jusqu'à Victor Hugo, et jusqu'à Ernest Renan, entre les « religions » et la « religion ». Nous avons aussi des gens qui prétendent séparer, distinguer l'armée d'avec les chefs qui la commandent et les principes qui la constituent, et qui n'en protestent pas moins, en attaquant ces principes et en outrageant ces chefs, de leur respect ou même de leur « tendresse » pour elle ! Mais on ne traite pas non plus la religion par la « méthode des résidus » ! On ne l'épure pas en la vidant de son contenu ! On ne la respecte pas quand on essaie de la réduire tout entière aux enseignements de cette plate philosophie qui s'est appelée du nom de « Religion naturelle ». Et de quelque religion que ce soit, je ne sais ce qu'il en reste quand on l'a dépouillée de son surnaturel, de son dogme et de sa discipline, mais je crains bien que ce ne soit le contraire même de toute religion. N'est-ce pas, messieurs, ce que l'on commence autour de nous à comprendre, que si la religion n'était qu'une morale et une métaphysique, ce serait donc une morale et une métaphysique et non pas une religion ? Nous avons gagné ce premier point ou nous le gagnerons bientôt, je l'es-

père, et certes nous aurons quelque droit de nous en féliciter.

En voici un second ! Nous n'admettons plus aujourd'hui, comme on le faisait il y a vingt-cinq ans seulement, et même moins, que l'incroyance ou l'incrédulité soient une preuve de liberté, de largeur, d'étendue d'esprit. La négation du surnaturel passait en ce temps-là pour la condition même de l'esprit scientifique. Enivré d'en savoir un peu plus que nos pères, on se vantait d'avoir anéanti, supprimé, ridiculisé le mystère ! Le « voltairianisme » vivait toujours, il se développait, et c'était une élégance que de le professer ! Ce que cette élégance est devenue, si vous voulez le savoir, je vous renvoie, Messieurs, au livre de M. Balfour sur les *Fondements de la croyance* ; je vous renvoie aux déclarations — si simples, mais si nettes — que Pasteur a si souvent renouvelées, et, puisque je parle dans son pays, pourquoi pas, Messieurs, aux *notes* qu'on a récemment publiées de Proudhon sur la *Vie de Jésus*, de Renan ? Enveloppés que nous sommes d'obscurités qui semblent s'épaissir à mesure que nous nous efforçons de les percer, et condamnés d'ailleurs par la constitution de notre esprit à voir, comme on l'a dit, le surnaturel reparaître à la circonférence de notre savoir, on a reconnu que la foi la plus sincère, comme aussi la plus

humble et la plus haute, la science la plus étendue, et, pour tout dire, la plus « moderne », pouvait coexister dans le même cerveau.

Oui, si quelques vieux hommes sont encore tout gonflés d'orgueil rationaliste, ils sont aujourd'hui parmi nous les représentants d'un autre âge ! Mais ce n'est pas eux qui arrêteront le mouvement commencé, c'est un second point de gagné, et nous avons encore le droit de nous en féliciter.

Et en voici maintenant un troisième ! Si d'honnêtes incrédules, qui n'ont rien des libertins d'autrefois, et il y en a, j'en ai connu, j'en connais, peuvent donner et donnent tous les jours quelques exemples de vertu, nous commençons à voir que c'est que le christianisme habite en eux sans qu'ils le sachent, et continue d'y produire ses effets. On ne se débarrasse pas, heureusement ! en quelques années, de ce que dix-huit cents ans de christianisme nous ont transmis de haute moralité. Cet absolu que notre bouche nie, nous en trouvons le sentiment dans nos cœurs au moment de l'action. Pour les prétendues « variations » de la morale, qui ne sont pas des variations et encore moins des contradictions, mais une évolution — et qui de nous croirait, s'il ne le savait, que le chêne sort du gland ? — on s'accorde à reconnaître qu'il y a quelque chose de

résistant, ou de subsistant, et ce quelque chose, Messieurs, qu'on l'impute à l'éducation ou à l'hérédité, c'est le christianisme....

Mais, Messieurs, je le répète, je ne voudrais pas vous faire une seconde conférence.... et, cependant, puisque M. Montenoise a bien voulu me provoquer à vous dire deux mots de ce que j'ai pu voir tout récemment en Italie ou en Amérique, je ne voudrais pas finir non plus sans ajouter à toutes ces raisons d'espérer, qui sont des raisons philosophiques ou morales, une raison presque politique. *C'est que partout où j'ai passé, j'ai pu constater que le catholicisme c'était la France, et la France c'était le catholicisme.* Je l'avais souvent entendu dire, et j'étais assez disposé à le croire. Je l'ai vu, j'en suis convaincu maintenant, et sans doute, je n'aurais pas beaucoup de peine à vous en convaincre vous-mêmes, mais je voudrais, en dehors de tout esprit de parti et dans le seul intérêt de la grandeur du nom français, que tout Français en fût convaincu comme nous. Je dis bien, Messieurs, dans le seul intérêt de la grandeur du nom français et de la puissance de la patrie. Tel est aujourd'hui l'état du monde civilisé qu'un Français ne saurait rien faire contre le catholicisme qu'il ne le fasse au détriment de la grandeur de la France, pour le plus grand avantage de quelque puissance enne-

mie, et réciproquement, dans le monde entier, que ce soit en Chine ou au Canada, tout ce que l'on fait dans l'intérêt du catholicisme, on le fait, ou du moins on l'a fait jusqu'ici dans l'intérêt de la France elle-même. Pour moi, cette seule raison suffirait à m'encourager dans la résolution que j'ai prise et dans laquelle je persévérerai. Ajouterai-je, Messieurs, qu'après cela, ce serait assez pour m'y confirmer des injures qu'elles m'a values ? Je le dirais si je ne craignais qu'on ne vît dans cette fin de discours une espèce de provocation moins courageuse qu'orgueilleuse, et puis, surtout, si je n'aimais mieux, dans une réunion comme celle-ci, vous remercier des sympathies qu'encore aujourd'hui même vous m'avez témoignées, et qui compenseraient plus d'injures que je n'en ai essuyé. »

La presse entière commenta cette déclaration <sup>1</sup>, et

1. De l'*Univers* :

Félicité par M. Montenoise, président de l'Association, M. Brunetière a prononcé un discours qui a vivement ému l'auditoire et qui, en effet, mérite beaucoup d'être loué.

Cette allocution est courte. Elle contient cependant un ensemble de pensées qui impressionneront le public intelligent. Nous pouvons même dire qu'elle est de nature à réjouir les chrétiens qui luttent pour la foi. Il ne s'agit pas ici d'une foi plus ou moins vague, plus ou moins sentimentale, dépourvue de doctrine et de principe, en un mot ce qu'on a appelé le *néo-christianisme*, souvent confondu avec l'incrédulité et déjà très en baisse.

M. Brunetière a dit nettement qu'il n'y a pas de philosophie solide et complète sans religion ni de surnaturel sans dogme ; que la France c'est le catholicisme.

comme l'affaire Dreyfus battait alors son plein, les journaux catholiques ne manquèrent pas de la servir toute chaude aux juifs, intellectuels et autres démolisseurs d'occasion ou de profession, qui exerçaient leur triste métier au détriment de l'âme fran-

Faites par un homme qui a tant de prestige et dont on connaît l'esprit puissant, ces déclarations produiront certainement beaucoup d'effet. Nous les notons avec une joie véritable. Outre leur valeur propre, elles ont l'avantage de s'opposer naturellement à tout ce que l'ordurier Zola et ses amis, ses complices ou ses dupes, ont fait contre l'esprit humain, contre la religion et contre la France.

Au contraire, les catholiques, en France comme en Chine et au Canada, selon l'expression de M. Brunetière, défendent hautement la dignité française et l'intérêt français.

Du *Temps* :

L'évolution de l'éminent directeur de la *Revue des Deux Mondes* vers le catholicisme s'accroît chaque jour. Il est allé ces jours-ci faire à Besançon une conférence sur Victor Hugo, que près de trois mille auditeurs ont applaudie. Le soir, un punch d'honneur lui a été offert dans une grande salle de la maison des Carmes, sous la présidence de l'archevêque de Besançon. Là, M. Brunetière a fait une sorte de déclaration passablement solennelle, dont nous donnons quelques passages. Ce serait peut-être trop dire qu'elle est l'annonce de sa conversion définitive; du moins est-elle le sceau d'une alliance intime entre la pensée de l'illustre critique et la discipline dogmatique du catholicisme.

Il y a deux ans, M. Brunetière célébrait dans la même ville la renaissance de l'idéalisme. Il a constaté l'autre jour que cette renaissance tournait aujourd'hui, par l'effet d'une logique naturelle, au réveil de la foi catholique et au profit de l'Église.

« Que ce mouvement, a-t-il dit, se soit accompli au profit de l'idée chrétienne, il n'y a là rien que de naturel, et c'est le contraire qui devrait nous étonner!.... »

Ce n'est pas seulement l'absolu qui se relève dans l'esprit, c'est encore la foi au surnaturel.

Enfin, et c'est ici le dernier et pratique motif de ce qu'on peut bien décidément appeler la conversion de M. Brunetière, il s'est convaincu que le catholicisme et la France c'est tout un, et que la grandeur de la France est absolument liée à la fidélité de son attachement à l'Église.

çaise. Même dénuée de cette actualité qui lui donna tant de piquant, elle est importante en ce qu'elle manifeste que depuis la visite au Vatican, en passant par la *renaissance de l'idéalisme*, la pensée de Brunetière va bravement son chemin, tout droit, et si elle ne brûle pas l'étape, elle n'en est que plus sûre d'arriver au but, à pas comptés, justifiant ainsi le proverbe italien : *chi va piano va sano*.

Entre temps — et c'est encore un épisode de sa lutte contre l'individualisme — Brunetière avait prononcé à Marseille, le 28 octobre 1896, un discours *sur l'idée de Patrie*, dont la conclusion condamne une forme étriquée de rationalisme que Pascal avait déjà mise à mal, qui n'en traversa pas moins en triomphatrice le XVIII<sup>e</sup> siècle et une partie du XIX<sup>e</sup>, et qui aujourd'hui se meurt sous les coups de la « philosophie nouvelle ». « Voilà tantôt cent ans, déclare-t-il, ou même davantage, que l'on se pique de ne rien admettre qui ne soit, comme on dit, « conforme à la raison » et, je le veux bien aussi, dans le domaine de la raison. Mais précisément, *il y a des parties entières de notre activité qui échappent à la raison*, et c'est pourquoi nous aurions grand tort de nous confier entièrement à elle. » Il reviendra souvent — pour ne pas dire tout le temps — sur cette idée, très juste en soi, que par malheur le pragmatisme, en l'exagérant, a singulièrement déformée.

Ne constitue-t-elle pas tout le fond du « Besoin de croire » ? Mais ce discours a une histoire qu'il me faut brièvement esquisser.

### III.

**Brunetière et la Jeunesse catholique. — Les Congrès des Œuvres de Jeunesse : Paris, Marseille, Lille. — Le Congrès de Besançon en 1898. — Le besoin de croire. — « Je me suis toujours laissé faire par la vérité. »**

En ce temps-là, deux courants différents se dessinaient parmi la jeunesse catholique de France. L'un, que nous connaissons tous, sous le nom d'Association catholique de la Jeunesse française. L'autre était formé surtout d'universitaires, d'intellectuels au bon sens du mot, qui rêvaient d'une action plus large, s'exerçant dans des sphères où l'Association catholique n'avait pas toujours toute facilité pour pénétrer. Des hommes de grand talent le dirigeaient. Qu'il me suffise de citer au hasard MM. Bonjean, Imbart de la Tour, Fonsegrive, A. Boissard, le P. Laberthonnière, etc.... Des congrès, dits « d'œuvres de jeunesse, » avaient obtenu un peu partout, à Bordeaux, à Paris, à Marseille, et récemment, au mois de mars 1898, à Lille, le plus brillant succès. Cette scission en deux de la jeunesse catholique française n'était pas sans produire, çà et là, d'étranges malaises. De la coupure jaillissaient de regrettables équivoques. Beaucoup de jeunes gens hésitaient entre les diverses méthodes d'action catholique qui se proposaient à eux, et l'on s'inquié-

tait, en haut lieu, de cette déchirure, entre mille autres, dans la trame de nos œuvres.

C'est alors que la Conférence Saint-Thomas d'Aquin joua le rôle, quelquefois glorieux, toujours utile, d'arbitre de la paix. La notoriété que lui avait acquise l'intimité de ses rapports avec Brunetière l'avait mise en vedette. L'Association catholique de la Jeunesse française eut le désir d'en bénéficier pour son compte personnel, et demanda au Père directeur de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin qu'il prit l'initiative d'un congrès à elle, qui se tiendrait à Besançon. La chose méritait réflexion. Fallait-il engager la Conférence dans une querelle de famille et se prononcer pour ceux-ci contre ceux-là? Le Père directeur, homme de transaction (ce qui n'empêche pas d'être homme de principes, mais à la manière ouatée qui convient), ne le pensa pas. Il vit, au contraire, dans cette offre, l'occasion unique de tenter la réconciliation nécessaire. Il s'y employa de son mieux et prit toutes ses mesures en conséquence. Il déclara expressément qu'il n'acceptait l'initiative proposée qu'à la condition qu'elle aboutirait à la fusion fraternelle. Et ce n'est qu'après s'être assuré que la bonne volonté régnait de part et d'autre, qu'il prit décidément l'affaire en main, et réussit à organiser ce magnifique congrès de « concentration catholique ». L'expression est de M. Georges Goyau.

Pour opérer cette concentration, il n'avait besoin de rien tant que d'une personnalité très en relief,

qui ralliât tous les suffrages et autour de laquelle, de droite comme de gauche, on se groupât sans rechigner. Or, nul n'était mieux qualifié que Brunetière pour tracer le trait d'union rêvé. Pouvait-on imaginer un « cas » plus représentatif que le sien ? N'était-il pas assuré de recevoir partout le meilleur accueil ? Si ces jeunes gens recherchaient précisément le moyen de faire pénétrer la vérité dans les masses, par son intelligente et généreuse ardeur à l'installer en lui, n'avait-il pas conquis leur sympathie à tous et provoqué leur ardente curiosité ?

Mais, de son côté, était-il prêt à faire voile avec eux ? N'était-ce pas trop lui demander qu'une participation active et retentissante aux travaux d'un congrès catholique ? On retrouve la trace de cette préoccupation dans la lettre que le P. Dagnaud lui adresse le 30 juin 1898.

Le Père, après avoir informé M. Brunetière du projet formé de tenir à Besançon un congrès général de la Jeunesse catholique française et lui en avoir esquissé les grandes lignes, sollicite son concours au nom des organisateurs et ajoute : « Mon Dieu, cher Monsieur, j'estime que la situation vous est connue par ce que je viens de vous exposer, et que le terrain sur lequel je vous invite à vous mettre est nettement déterminé. Peut-être ne croirez-vous pas pouvoir, dans l'état d'âme où vous êtes, accepter d'entrer, si je puis m'exprimer ainsi, dans l'organisation même d'un congrès d'apostolat catho-

lique.... Si toutefois vous jugez que votre situation ne vous empêche en rien de vous inscrire parmi nos orateurs du congrès, nous applaudirons tous à votre décision. Vous vous êtes d'ailleurs suffisamment compromis jusqu'à ce jour pour que vous ne vous laissiez pas troubler par une crainte de cette nature.... » A quoi, trois jours après, Brunetière de répliquer : « Mon cher Père, avant de répondre à votre invitation, j'aurais besoin de quelques explications encore, qu'évidemment vous ne pourriez bien me donner que de vive voix, Mais en principe, je ne vois pas de difficulté, et j'accepte <sup>1</sup>. »

Il se préoccupe dès lors de cette affaire, met plusieurs semaines à choisir définitivement son sujet et, lorsqu'il semble fixé, il se hâte d'en donner la bonne nouvelle à ses amis, à qui il sait devoir faire plaisir : « Mon très cher Père, c'est entendu ; je ferai au Congrès la conférence que vous me demandez, et le sujet en sera celui que vous désirez. Je vous serai seulement obligé de ne pas trop le préciser encore, et de vouloir bien attendre que j'y aie moi-même suffisamment réfléchi. Il y a plusieurs manières de parler des rapports de la science et de la religion, et si j'en entrevois, dès à présent, trois ou quatre, je voudrais me réserver la facilité du choix jusqu'au dernier moment <sup>2</sup>. »

Le 25 octobre, tiré enfin d'embarras, il prononce, avec une certaine allégresse, l'*alea jacta est*. — « Il

1. Lettre du 2 juillet 1898.

2. Lettre du 25 juillet 1898.

ne me restera, écrit-il encore, qu'à ne pas tromper trop cruellement l'attente des congressistes. Vous savez que j'y ferai mon possible, et ce qui vaut mieux, *vous savez combien le sujet me tient au cœur* <sup>1</sup>. » C'est du discours sur le *Besoin de croire* qu'il s'agit. Et, de fait, à la plénitude de son qu'il rend, à la façon hardie, guerrière, victorieuse, de camper les preuves à l'appui de la thèse, au rayonnement intense de la pensée, à cette espèce de cliquetis joyeux des arguments employés, on sent bien qu'il a été écrit *con amore*. Comme il confirme à merveille l'anathème de Bossuet ! « Malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer. » Et Brunetière de redire à son tour : « On parle quelquefois, même en public, pour parler, pour le plaisir ou pour l'honneur, mais l'on parle aussi pour agir, pour essayer d'agir, pour grouper les bonnes volontés autour de quelque idée qu'on croit juste. » Cette idée juste, voici comment un auditeur distingué, le P. Gaudeau, en rend compte, dans une brochure fort intéressante <sup>2</sup>, où, sans sacrifier au besoin de croire le besoin de savoir, et sauf d'ailleurs quelques réserves, il approuve — en théologien, averti comme on sait, et sévère et chaud partisan de l'intellectualisme scolastique — la marche adoptée par Brunetière qu'il montre, pour le point capital du dis-

1. Lettre du 25 octobre 1898.

2. *Le besoin de croire et le besoin de savoir*, par le P. Gaudeau, professeur de dogmatique à l'Institut catholique de Paris, brochure de 67 pages, librairie V. Retaux.

cours, foncièrement d'accord avec saint Thomas.

« Le besoin de croire est inné à l'humanité : il est impliqué dans la nature et dans la définition même de l'homme. La première preuve, c'est ce fait universel et indéniable que tous ceux qui rejettent avec le plus d'éclat leurs croyances religieuses deviennent, non pas des incroyants, mais des anticroyants ; ils ne peuvent détruire en eux le besoin de croire : ils se contentent de le déplacer et ils essaient de le déplacer chez les autres. Et avec cette verve d'ironiste qui est une de ses meilleures facultés, M. Brunetière déloge les fétiches contemporains les plus respectés : il bouscule d'un geste rude la religion de la Révolution, la religion du progrès, la religion de la science, la religion de la démocratie, la religion de la souffrance humaine, la religion de la solidarité (la dernière en date). « Oui, après bien des efforts, un certain nombre de nos hommes d'État ont fini par découvrir que nous ne formions tous qu'une même famille. Et, c'est depuis ce temps-là d'ailleurs, depuis qu'ils ont découvert que nous ne formions tous qu'une même famille, que nous avons échangé plus d'injures et de coups que jamais. » Deux puissantes analyses mettent en pleine lumière l'allure religieuse, la forme de croyance que revêtent notamment, chez leurs adeptes, le culte de la Révolution et celui du socialisme. La Révolution, dans laquelle M. Brunetière ose bien reconnaître avec Joseph de Maistre, et dans le même sens, un fait dont les proportions dépassent l'humain ; le socialisme, qui,

trop habile pour préciser ses idées, pour proposer une solution déterminée, vise bien plus haut et cherche à créer un état de croyance, à faire entrer dans les esprits d'autres mobiles d'action que ceux qu'ils ont eus jusqu'ici, et est assuré qu'il aura remporté la victoire quand il aura fait passer son idée à l'état de croyance.

« Croire est un besoin. La seconde preuve, c'est ce fait que la croyance est le fondement indispensable des trois choses les plus nécessaires à l'humanité : l'action, la science, la morale. C'était aisé à montrer pour l'action. Montaigne a beau dire que le doute est un mol oreiller pour les têtes bien faites : l'exemple du maire de Bordeaux que fut Montaigne prouve au moins que le doute n'enseigne pas à agir virilement. Aisé aussi pour la morale. Si l'absolu s'impose quelque part ici-bas, c'est dans le fait du devoir : impossible donc de fonder une morale sans croire à l'absolu. Quant à la science, il n'est plus question ici de sa faillite, que M. Brunetière dénonçait il y a quatre ans avec tant d'éclat ; mais l'orateur, dans une des plus intéressantes parties de son discours, s'adresse successivement aux plus grands maîtres de la pensée moderne, pour leur arracher un aveu unanime, exprimé par lui sous cette forme un peu subtile : « ce n'est pas la raison qui est la raison de la croyance, mais c'est la croyance qui est la raison de la raison. » Il arrache cet aveu à l'idéalisme de Descartes, qui, en dernière analyse, est obligé de s'en rapporter à la véracité et

aux perfections de Dieu pour croire à sa propre pensée ; au criticisme de Kant qui, dans le domaine des faits qui forment la base de la science, substitue au savoir la croyance ; au positivisme de Herbert Spencer, qui écrit : « Le relatif est inconcevable s'il n'est pas en relation avec un absolu réel.... En examinant l'opération de la pensée dans ses conditions et dans ses lois, nous voyons également comment il nous est impossible de nous défaire de la conscience d'une réalité cachée derrière les apparences, et comment de cette impossibilité résulte notre indestructible croyance à cette réalité.... On dit que nous ne pouvons connaître l'absolu ; mais dire que nous ne pouvons le connaître, c'est affirmer implicitement qu'il y en a un. »

« Ceux qui liront le discours de M. Brunetière se feront peut-être difficilement une idée de la manière dont, au cours de cette analyse, l'attention des auditeurs croissait d'étape en étape, presque jusqu'à l'angoisse, à mesure que l'orateur approchait du terme. « Il faut croire qu'il faut croire ; » cette conclusion, qui paraît banale, élimine pourtant, et le dilettantisme dissolvant de Renan, que M. Brunetière exécute au passage avec une implacable finesse, et le scepticisme, et le rationalisme, qui ne veut admettre que ce dont l'analyse rationnelle proprement dite peut totalement lui rendre compte. S'arrêtant alors devant la figure étrangement attachante d'Auguste Comte, et constatant que cet énergique penseur, supérieur à ses disciples, eut, au milieu de

ses erreurs et de ses folies, de singulières intuitions qui le rapprochèrent par moments de la vérité chrétienne, il se demande ce qui l'empêcha de faire le pas décisif. Et mettant, avec la sûreté d'un praticien, le doigt sur la plaie de l'esprit moderne, il ose répondre : « Ce fut l'orgueil. Toute grande hérésie, a-t-on dit, est née d'un des péchés capitaux : envie, luxure, colère ou autre. Le péché capital d'où est née la grande hérésie moderne, le rationalisme, c'est l'orgueil de l'esprit. De notre lecture de la Bible, nous n'avons retenu que ce mot du serpent à la première page de la Genèse : *Eritis sicut dii* : Vous serez comme des dieux. Ce mot, Auguste Comte n'a pas eu la force de le répudier ; d'autres, peut-être, auront ce courage. »

« Pendant qu'une explosion de bravos saluait ces paroles, j'évoquais dans mon esprit les générations « anticroyantes » d'il y a cent ans, d'il y a cinquante ans, parmi lesquelles dominait le type disparu du voltairien : je me figurais quelle serait leur stupéfaction en entendant applaudir de la sorte, dans une grande ville de province et par un auditoire bourgeois, cette étrange confession de l'esprit moderne. Je me rappelais le mot de Joseph de Maistre, ce précurseur de pensée, dont l'esprit semblait, pendant toute cette conférence, planer sur celui de M. Brunetière : « Entre l'homme et Dieu, il n'y a que l'orgueil. » Et je me disais que, cette digue renversée, tout le grand fleuve clair de lumière et de vérité allait passer. De fait, la conclusion, ce fut que

le besoin de croire nous amène à admettre, non pas une vérité ou un mystère quelconques, mais le mystère proprement dit, mais la vérité chrétienne révélée ; et à l'admettre sous le contrôle d'une tradition authentique, dont une autorité toujours vivante garde le dépôt <sup>1</sup>. »

Mais laissons la parole à Brunetière lui-même <sup>2</sup> :

« Le rôle historique du christianisme est un fait contre lequel ne sauraient prévaloir ni les subtilités d'une exégèse ennemie, ni les raisonnements d'un naturalisme que condamnent tous les vrais philosophes. Humainement parlant, il s'est trouvé dans le christianisme une vertu sociale et civilisatrice qui ne se retrouve dans aucune autre religion. Il n'a pas dans l'histoire de commune mesure. Ce qu'il a fait, aucune autre religion ne l'a fait. Il est unique. Et ne voyez-vous pas la conséquence qui en résulte ? S'il est unique, il est bien près d'être ce qu'on appelle « extraordinaire » ; c'est encore un fait ; et il l'est, non point en vertu d'une idée préconçue, mais vraiment d'une certitude objective et positive ou positiviste.

« Et nous pouvons aller plus loin ! Nous pouvons, comme positivistes, mettre à part, et placer au-dessus de toutes les communions chrétiennes celle qui satisfera le mieux et le plus pleinement notre « besoin de croire ». Si donc le « besoin de croire » implique nécessairement la constitution d'une autorité

1. *Besoin de croire et de savoir*, p. 10.

2. *Discours de combat*, 1<sup>re</sup> série, p. 335 et suiv.

qui fixe la croyance, ou plutôt, et pour mieux dire, qui la maintienne inaltérée d'âge en âge, qui la dégage en toute circonstance de l'arbitraire des opinions individuelles, et qui la ramène, aussi souvent qu'il le faut, à son principe ; — si l'on ne conçoit pas de croyance indépendamment d'une tradition qui en garde le dépôt, qui en rende compte, ou sans une continuité qui en soit comme la garantie ; — si la croyance, héritée des ancêtres et transmissible à ceux qui nous suivront, non seulement se partage aux vivants comme aux morts, mais ne souffre pas de ce partage, et s'il semble au contraire qu'elle en soit fortifiée ; — s'il n'y a pas de lien plus solide que celui des croyances, si ce sont elles qui rapprochent, qui unissent, qui solidarisent les hommes, et littéralement qui les organisent en sociétés, et non les intérêts ou les passions, ou les idées pures, la conséquence n'est-elle pas évidente ? et précisément n'est-ce pas la situation du catholicisme ? » — On ne pouvait rien ajouter, écrit un témoin ; c'est au milieu du plus religieux silence que l'orateur, les traits pâlis par l'émotion cette fois bien visible, terminait ainsi son discours :

« Vous me permettrez de m'arrêter ici. J'ai tâché de vous montrer que le « besoin de croire » n'était pas moins inhérent à la nature et à la constitution de l'esprit humain que les catégories d'Aristote ou de Kant. Il y a des pensées qui ne peuvent naître, se former, se développer que sous ou dans la catégorie de la croyance. Je vous ai fait voir ensuite,

j'ai tâché de vous faire voir, que cette catégorie n'était pas la moins générale de toutes puisque, comme disent les philosophes, elle « conditionnait » l'action, la science et la morale. Et comme tout cela demeurait encore « subjectif », on pouvait encore en être argué, comme on pouvait nous dire que l'universalité du « besoin de croire » ou de « l'acte de foi » n'implique pas l'existence de leur objet, j'ai usé des moyens que m'offrait le positivisme pour franchir le passage du « subjectif » à l'« objectif », et de l'objectif au seuil du transcendantal ou du surnaturel..... Mais, si je voulais aller plus loin, je sortirais de mon sujet, et surtout de mon domaine ; je passerais du terrain de la psychologie et de l'apologétique sur le terrain de la théologie. Je ne m'en sens pas la force et je ne crois pas en avoir le droit. Je ne crois pas non plus avoir le droit, et dans un sujet d'une telle importance, je crois même avoir le devoir de ne pas m'avancer au delà de ce que je pense actuellement. C'est une question de franchise et c'est une question de dignité personnelle. Quel que soit le pouvoir de l'intervention de la volonté des choses, — et il est considérable, — aucun de nous n'est le maître du travail intérieur qui s'accomplit dans les âmes. Mais, si quelques-uns de ceux qui m'écoutent se rappellent peut-être en quels termes, ici même, il y a bientôt trois ans, je terminais une conférence sur la Renaissance de l'idéalisme, ils reconnaîtront que les conclusions que je leur propose aujourd'hui sont plus

précises, plus nettes, plus voisines surtout, de l'idée qui vous a rassemblés en Congrès ; — et pourquoi, si c'est un grand pas de fait, n'en ferais-je pas un jour un autre et un plus décisif ? » (*Longues acclamations.*)

Qu'on s'imagine l'émotion causée par de telles paroles, dans un Congrès catholique, devant des jeunes gens vibrants, subjugués ! leur répercussion dans ce milieu spécial, le plus apte à les comprendre, le plus ardent à en frémir ! Comme le dit encore le

1. Il est intéressant de rappeler les impressions d'un témoin de cette séance inoubliable, du P. Gaudeau, qui, dans la brochure que nous avons citée, a traduit son enthousiasme et caractérise l'éloquence de Brunetière :

« Je sors tout plein de pensées, *nescio quid meditans*, du Kursaal-Cirque de Besançon, où une foule de plus de trois mille personnes, dont cinq évêques, vient de faire à M. Brunetière une ovation grandiose et méritée. On sait déjà qu'avoir lu M. Brunetière sans l'avoir entendu, c'est ne pas le connaître vraiment tel qu'il est : oserai-je ajouter que ne l'avoir pas entendu ce soir, c'est ne pas le connaître tout entier ? Ecrivain, il est de ceux que la fière réserve de l'âme (de plus en plus rare aujourd'hui) semble empêcher quelque peu de se livrer ; l'émotion est rare sous sa plume et ne se traduit guère que par sa forme la plus hautaine, l'ironie. Conférencier, le courant qui s'établit entre lui et l'auditoire l'oblige bien à se trahir davantage, et c'est grand profit pour tous. Ce n'est pas seulement la mobilité expressive des traits, l'acuité du regard, le mordant de la voix, l'allure personnelle du geste, la forme même du style qui, sans rien perdre de sa fermeté savoureuse, devient plus souple, plus dégagé, plus allant ; — c'est l'âme elle-même qui, sous l'impulsion irrésistible de la pensée, s'oublie, s'échappe et passe dans l'auditoire en un frisson de véritable et grande éloquence.

« Pour caractériser cette éloquence, je me servirai d'une comparaison, et je m'assure qu'elle ne déplaira pas à M. Brunetière. Malgré mon admiration réelle pour Bourdaloue, j'avais toujours, à part moi, accusé M<sup>re</sup> de Sévigné d'exagération dans son langage quand elle nous répète à tort et à travers que l'éloquence de

P. Gaudeau, « ce n'était pas une promenade flâneuse d'intellectuels à travers des concepts, mais un pèlerinage anxieux vers le vrai, mais le douloureux itinéraire de l'esprit contemporain jusqu'à Dieu ! » Vraiment, si Brunetière avait formé l'étrange projet d'intéresser l'univers aux oscillations — brusques soubresauts ou mouvements imperceptibles — de sa conscience, s'il avait voulu donner son cœur en spectacle au monde, on ne pourrait s'empêcher d'admirer du point de vue de l'art, — oh ! d'un art inférieur de cabotin — une coquetterie si habile qui se cache en se montrant, un dosage savant de lumière et d'obscurité, une progression minutieusement réglée de confidences ! Mais qui ne sent que le seul énoncé de cette hypothèse est comme un blasphème, et qu'il ne faut voir, dans ses hésitations, ses arrêts, que l'édifiant souci de ne pas dire plus qu'il ne sait, de ne pas devancer, par précipitation, l'heure de Dieu ?

Bourdaloue « ravit » les auditeurs, les « transporte, » les « enlève ». A la lecture, la force de logique et la pénétration d'analyse qui caractérisent Bourdaloue me captivent et me convainquent, mais, je l'avoue humblement, ne m'ont jamais « transporté ». Je me suis expliqué un peu mieux ce soir l'enthousiasme de la marquise en écoutant M. Brunetière ; car c'est par des qualités maîtresses bien voisines de celles de Bourdaloue (servies par l'érudition et la langue que chacun sait) qu'il a véritablement ravi et enlevé l'auditoire, « qui paraissait pendu et suspendu à tout ce qu'il disait, de telle sorte qu'on ne respirait pas, » et que cette admiration éclata à la fin en un véritable transport. L'orateur a tenu à réa-  
liser plus que jamais la définition qu'avait donnée de sa parole, au début de la séance, le président, M. Reverdy, en disant qu'il savait donner un intérêt passionnant « même à la froideur des idées pures ».

1. *Besoin de croire et de savoir*, p. 10.

Aussi était-il environné, aux yeux de tous, d'une auréole qui lui valait le respect, l'admiration et une sympathie mêlée d'une curiosité pieusement attendrie <sup>1</sup>.

1. Il y aurait assurément bien des réserves à faire sur la valeur de la méthode employée par Brunetière et des distinctions à formuler en face de certaines propositions émises dans ce discours sur le besoin de croire. Voici quelques réflexions du P. Gaudeau pleines d'intérêt à ce sujet :

« Tel est ce discours, qui n'est pas seulement une parole, mais un acte.

« Sans doute, un théologien de profession, qui chercherait dans la conférence de M. Brunetière les bases d'un traité psychologique et apologétique de la foi, ne les y trouverait probablement pas du premier coup d'œil. Serait-ce qu'il chercherait mal, ou qu'il aurait tort de les y chercher ? Peut-être l'un et l'autre ; en tout cas, j'imagine que ses critiques seraient d'autant moins fondées qu'elles seraient plus faciles. Il remarquerait d'abord dans tout le discours une confusion, au moins apparente, entre des ordres très différents de croyances. Il dirait que la foi dont M. Brunetière signale le besoin comme un des caractères essentiels à l'humanité nous apparaît ici tantôt comme une croyance vague et indéterminée, comme l'instinct inconscient et invincible par lequel l'homme croit à la véracité de ses facultés et à l'objectivité des choses ; tantôt comme une croyance religieuse très générale en une divinité vraie ou fausse, réelle ou imaginaire : tantôt enfin comme la foi proprement dite, surnaturelle, chrétienne et même catholique ; qu'entre ces éléments si divers la doctrine constate des abîmes, et que paraître ignorer ces abîmes, n'est pas les franchir. Il trouverait une opulente matière à distinctions dans ces deux formules, d'allure paradoxale et quelque peu fidéiste, dans lesquelles le conférencier a condensé sa doctrine : l'une que « ce n'est pas la raison qui est la raison de la croyance, mais c'est la croyance qui est la raison de la raison » : l'autre énoncée en manière de conclusion : « Il faut croire qu'il faut croire ». Il goûterait peu la saveur kantienne de cette idée, que « l'homme en certains cas pense dans la catégorie de croyance, comme en d'autres, dans la catégorie de causalité » ; et surtout de celle-ci, que « ce que nous appelons le monde n'est qu'une projection de nous-même en dehors de nous » ; que « le monde est en représentation devant nous et que sa réalité ne répond pas plus à ce que nous

A peine avait-il terminé, au Kursaal, son magnifique discours, que M. de Magallon, dans une charmante allocution, reprenant à son compte la pensée

en voyons, que la vie réelle d'une tragédienne qui joue Agrippine ou Cléopâtre ne répond (heureusement pour elle) à celle de son personnage ». La timidité du théologien s'effaroucherait qu'on tente, semble-t-il, d'arriver à la foi par des routes non frayées, ou dont quelques-unes ont déjà même été signalées par l'Église comme des impasses; il craindrait que l'acte de foi auquel on aboutit ainsi ne soit pas celui que le concile du Vatican a décrit et dans lequel « la droite raison démontre les bases de la foi : *recta ratio fidei fundamenta demonstrat* ». Enfin, il lui semblerait que dans la pensée de l'éminent académicien, le « besoin de croire » fait trop disparaître ou relègue trop au second plan le besoin de savoir, non moins inné à l'homme, non moins nécessaire à l'action, à la science, à la morale, à la foi chrétienne et catholique elle-même : le besoin de savoir au moins en quoi consiste le besoin de croire et s'il y faut céder, et dans quelles mesures et vis-à-vis de quelles vérités. N'est-il pas évident qu'ainsi compris, le besoin de savoir prime tous les autres, puisqu'il est le fond même de toute pensée, le mobile et l'instrument de tout travail intellectuel, et la cause unique de l'intérêt avec lequel nous avons écouté M. Brunetière et avec lequel on le lira ? N'est-il pas évident, dès lors, que c'est lui qui réglera toujours les conditions et la marche de l'apologétique ?

« Ainsi raisonnerait peut-être le théologien. Aurait-il tout à fait tort ? Pour mon compte, j'incline à croire qu'il aurait encore moins tout à fait raison. La chose vaut qu'on s'y arrête. Par la qualité et les tendances de sa pensée, M. Brunetière est pour beaucoup, à l'heure actuelle, un exemple et un modèle. Montrer, au point de vue catholique, la rectitude de la marche de cet esprit si loyal, si instruit et si critique dans le vrai, me paraît souverainement désirable pour lui-même, pour ceux qui lui ressemblent ou qui le suivent, et aussi pour les catholiques, voire pour un certain nombre de théologiens et d'apologistes superficiels qui, en présence de cette marche inévitablement hésitante, complexe, laborieuse, pourraient prendre pour la direction vraie et définitive des mouvements transitoires de tâtonnement, des pointes poussées à droite ou à gauche, des circuits, des retours de pensée ; bref, qui ne sauraient pas dégager le fil conducteur qui guide vers le but, parfois à son insu, le progrès de cette âme dont on pourrait dire, en rappelant le mot de Tertullien, qu'elle

du maître, en fit une heureuse transposition. Ce fut la réponse de la littérature à la philosophie, l'éloquence du sentiment donnant la réplique à l'éloquence de l'idée <sup>1</sup>.

est « naturellement catholique », mais qu'elle l'est à la manière contemporaine, laquelle est savante et compliquée. » (Brochure citée, p. 16.)

1. Nous ne pouvons résister au plaisir de donner le début de ce joli discours de M. de Magallon :

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Je me résigne donc, si lourd que je le sente, au devoir que l'on m'a fait de prendre à mon tour la parole ce soir. J'ignore, moins que personne, à quel point elle ne peut être que vaine et vide après celle, comme toujours si pleine de pensée, que vous venez d'entendre : tout serait reflet pâle, écho faible à côté de l'éclatante et retentissante éloquence du plus autorisé et du plus vigoureux orateur. Mais, dans ce Congrès, où il a tant été parlé de la foi, il faut reconnaître que ses organisateurs, tout les premiers, ont donné l'exemple de ne douter de rien ; et il fallait bien leur obéir, y joignant comme ils faisaient l'action la plus aimable et la plus persuasive, en même temps que la plus pressante, et puisque rien ne résiste, on vous l'a démontré, à ces forces unies. (*Applaudissements.*)

Sous prétexte que j'ai eu dans cette enceinte le plaisir de répondre à M. Jaurès, on veut que j'y réponde à M. Brunetière. C'est confondre deux tâches bien diverses, dont la seconde est loin d'être la plus aisée. Les sophismes d'un Jaurès ne sont que cire molle où pénétrer est un jeu d'enfant, à côté de la difficulté de rien contredire ou de rien ajouter même aux remparts de granit que chaque discours de M. Brunetière élève à la défense et à la gloire de la vérité. (*Nouveaux applaudissements.*)

Pourtant, est-ce habitude de succéder, sur les tribunes, à des adversaires plus souvent qu'à des amis ou à des maîtres ? je serais tenté de hasarder sur celui-ci, — excusez une si folle audace, — un peu de critique après tant de compliments dont vos applaudissements l'ont couvert. Voilà, direz-vous, un singulier manque de précautions oratoires, et un exorde peu insinuant pour me capter la faveur de mes auditeurs et surtout peut-être de mes auditrices. (*Sourires.*) Mais ne serez-vous pas de mon avis si je dis de ce discours, d'ailleurs admirable, qu'il pourrait être accusé de superflu, à moins qu'on ne le taxât d'incomplet ? Et, en

Le lendemain, on célébrait la clôture solennelle du Congrès à la cathédrale. Tous les orateurs, tous les hommes d'œuvres, tous les jeunes gens qui y avaient pris part, ne pouvaient manquer, sous peine de n'avoir fait qu'ébaucher une besogne stérile, de l'achever par la prière. Au premier rang de l'assistance, on remarquait M. Brunetière dévotement recueilli. Il savait mieux que tout autre — lui qui a si souvent mesuré l'influence de la volonté sur la croyance — que si l'idée influe sur l'acte, réciproquement l'acte influe sur l'idée, et qu'en réalité, la pratique religieuse, même un peu avant l'heure où l'on croit, est un des meilleurs moyens d'acquérir la foi.

effet, qu'aucune âme, en possession d'elle-même, ne puisse échapper à ce besoin de croire qui est tout ensemble le caractère de sa nature et la marque de sa destinée, M. Brunetière vous en a donné de fortes et lumineuses preuves; j'ose pourtant dire, et vous tomberez d'accord avec moi, qu'il a omis une des plus lumineuses à l'heure actuelle et des plus fortes, qui est M. Brunetière lui-même. (*Vifs applaudissements.*)

Je n'y insisterai point, je devais l'indiquer. Que peu de science éloigne de Dieu, qu'une science étendue ramène à Lui, c'est un fait passé axiome; qu'après ces longs, ces fructueux voyages autour du monde des idées que nous avons tous suivis, un excellent esprit entre au port, apportant un témoignage nouveau à la vérité éternelle, il serait malséant de l'en louer outre mesure, s'il est bien permis de s'en réjouir et de s'en féliciter. Je n'aurai pas l'indiscrétion de réduire notre cher et éminent maître à l'état de conquête, ni de trophée.... Il sait bien, par contre, qu'il y a des combattants qui ne peuvent éviter de devenir des drapeaux, et ce n'est la faute que de leur bravoure et de leur éclat. (*Applaudissements prolongés.*)

L'orateur continue de la façon la plus brillante et la plus ingénieuse à mettre en relief pour les jeunes gens la nécessité de croire et d'agir.

(Compte rendu *in extenso* du Congrès de Besançon, 1898, imprimerie Bossanne.)

Au banquet qui suivit, salle Ronchaux, ni les convives — ni les toasts — ne manquèrent. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ceux qui ont trait au Congrès : il y en eut de magnifiques, en particulier celui de M. de Mun. Mais, provoqué par M. Jean Brunhes, professeur à l'Université de Fribourg, et M. X. de Magallon, Brunetière se leva, et, décidément, avec lui nous jouions de bonheur, car, au milieu de sa cordiale improvisation, il lui échappa la phrase célèbre qui le peint le mieux, qui a été le plus souvent citée, et qu'il est question de graver sur le socle de sa statue : *Depuis que je parle et que j'écris, en toute occasion, je me suis toujours laissé faire par la vérité.* En sorte que non seulement Brunetière a prononcé à Besançon quelques-uns de ses discours les plus sensationnels, non seulement il y a marqué d'un aveu décisif les phases principales de sa conversion, mais c'est chez nous encore qu'il a caractérisé le plus justement ce qui fait sa grandeur morale : un absolu désintéressement vis-à-vis du vrai.

Il faut laisser dans leur cadre, dans leur écrin, ces paroles précieuses entre toutes. A voir qu'elles ont été prononcées sans emphase au cours d'un toast sans apprêt — et non soigneusement enchâssées dans l'une de ces apologies que se permettent parfois les hommes discutés — le lecteur n'en sera que plus vivement touché, trouvant, dans leur modestie même, un gage de sincérité de plus.

Répondant à MM. Brunhes et de Magallon <sup>1</sup>,  
l'un qui le connaissait de longue date, ayant été

I. Toast de J. Brunhes à Brunetière :

CHER MAÎTRE,

Un privilège en entraîne un autre. Parmi tous ceux qui sont ici et qui vous ont applaudi si vigoureusement hier, il y en a peu qui aient eu le bonheur de vous entendre, de vous suivre, de s'attacher à vous depuis un aussi long temps que moi. C'est pour cela qu'on m'a prié d'être auprès de vous le porte-parole de tous.

Au lendemain de cette triomphante conférence d'hier soir, vous me permettez de rappeler ces conférences sur Bossuet dans la petite salle de l'École normale, en 1890; ce sont là des souvenirs que j'aime à rappeler, ce sont des souvenirs que vos disciples conservent avec un soin jaloux, comme un bibliophile aime à conserver des épreuves avant la lettre. Mais nous ne sommes pas égoïstes, et notre joie est grande, de sentir que votre parole est aujourd'hui entendue par un plus grand nombre d'auditeurs, par des foules entières. (*Bravos.*)

Mais, cher maître, pour ceux qui vous connaissent depuis moins longtemps, — s'il est vrai que vous évoluez, ainsi que toutes les choses de ce monde évoluent, voire même les genres littéraires (*Rires*), permettez-moi de dire quels sont en vous les caractères permanents, ceux que nous admirons depuis si longtemps, ceux qui ont fait de tout temps votre force. Vous êtes aujourd'hui un modèle de courage et de droiture, mais vous l'étiez déjà hier quand vous étiez notre maître; et nous aimions déjà en vous votre sincérité indomptable et votre bravoure perspicace. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez dénoncé le dilettantisme et le naturalisme comme devant aboutir en réalité à l'anarchie. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez disputé le terrain à ceux qui voudraient monopoliser ces deux grandes choses : la vérité et la justice. Il y a longtemps que vous leur avez fait la guerre dans le domaine intellectuel. C'est pour cela que nous vous aimions.

Cher maître, toutes ces qualités viriles que vous avez eues, et que nous avons essayé d'apprendre à votre exemple, constituent des qualités foncièrement françaises; et, voilà pourquoi votre exemple a une signification très haute pour cette assemblée. Votre vie entière nous donne une plus grande confiance dans notre pays, dans notre race et dans leur destinée. Évidemment, nous ne sommes (il faut le dire avec modestie), ni le plus égoïste, ni le plus utilitaire des peuples, mais nous avons, pour

son élève à l'école normale, l'autre, un de ces amis improvisés sur le champ de bataille et dont la sym-

compenser cette prétendue infériorité, une générosité foncière et le sentiment de la justice nationale et internationale. (*Bravos.*) Nous ne sommes ni les plus barbares ni les plus riches, mais nous avons, pour compenser cette autre infériorité, ce courage que donne le sentiment d'une rénovation normale dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, commerciale, industrielle, morale et enfin religieuse.

Je voudrais développer chacun de ces points, je ne le puis pas. Je me bornerai à dire d'un mot : ceux qui désespèrent de notre pays sont, vous le savez bien, ceux qui ont commencé par désespérer d'eux-mêmes ; ceux qui médisent de notre France sont ceux qui devraient commencer par médire d'eux-mêmes. (*Applaudissements.*) Cher maître, vous n'êtes ni un de ces désespérés, ni un de ces médisants ; c'est pour cela que nous nous sommes attachés à vous et que nous avons confiance en vous. De tous ces sentiments qui sont ici unanimes à votre égard : enthousiasme, admiration et reconnaissance, voulez-vous me permettre de dire quel est le fondement ? « C'est encore un fait », comme vous disiez hier soir, et ce fait est indiscutable : c'est le besoin de croire... en vous. (*Applaudissements prolongés, cris : Vice Brunetière.*)

M. de Magallon, qui la veille avait répondu avec tant d'esprit et tant d'éloquence à M. Brunetière, aiguisé par les paroles de M. Brunhes, veut aussi, et de nouveau, apporter à l'académicien le témoignage de son admiration. Avant que M. Brunetière puisse répondre au toast de M. Brunhes, la voix de M. de Magallon avait retenti claire et vibrante.

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Plaignez un malheureux décidément voué à des tâches ingrates (*Rires*) ; parler après M. Brunetière hier, après M. Brunhes aujourd'hui ! et, difficulté plus grave, obligé de répéter ce qui vient d'être on ne peut mieux dit ! M. Brunhes a porté la santé de M. Brunetière au nom de ses anciens élèves... Permettez que je la porte encore au nom des amis ignorés, des disciples épars au loin et innombrables qui se nourrissent, sans qu'il les connaisse, de son enseignement fort et sain.

Oui, de la vie et de l'œuvre de M. Brunetière, un bel exemple sort. Et j'y vois, éclatants, les deux caractères dont on n'a précisément cessé de dire, au cours de ce Congrès, qu'il fallait, avant tout, que fussent marquées toute œuvre et toute vie.

pathie nouvelle jette feux et flammes, Brunetière parla ainsi, avec un abandon charmant qui ne fai-

Le divin besoin de croire, dont M. Brunetière nous a hier si magnifiquement parlé, ses premières pages en étaient déjà toutes vibrantes. Déjà cette noble préoccupation le dominait de faire effort pour autre que soi-même. A l'heure où plus d'un, qu'il a du reste abattu de son ironie victorieuse, ne voulait que jouir du plaisir de caresser les idées tour à tour, ou, pis encore, ne demandait au commerce de ces amantes sublimes que des profits, M. Brunetière avait un souci, et se refusait à comprendre qu'un critique, un écrivain, un philosophe en eût d'autres, c'était simplement — les mots sont grands, mais justes — le souci de la vérité et de l'humanité. (*Applaudissements.*)

Quel admirable homme d'action qu'un véritable écrivain français! Nul n'en a plus parfaitement réalisé le type que M. Brunetière. J'espère bien que de nouvelles batailles s'engageront autour de son discours d'hier. Reverrons-nous la guerre gastronomique dirigée jadis contre sa thèse sur le rôle respectif de la science et de la religion? Cette fois du moins, en gens avertis, nous aurons pris les devants. (*Sourires.*) M. Brunetière le faisait un jour observer le plus spirituellement du monde, l'histoire ne cite que deux hommes contre qui l'on ait organisé une campagne de banquets : le roi Louis-Philippe, et lui même. (*Rires.*) Si les banquets de la Réforme renversèrent Louis-Philippe du trône, celui de Saint-Mandé, il faut le reconnaître, a laissé M. Brunetière debout, sans lui ôter une parcelle de la principauté intellectuelle que lui reconnaissent tant d'esprits. L'argument était, à vrai dire, moins décisif que nouveau pour démontrer comme quoi la religion pouvait être remplacée par la science; en bonne logique, tout au plus pouvait-il établir qu'elle pouvait l'être, pour les dîneurs au moins de Saint-Mandé, par de l'aspic de foie gras ou par une aile de dinde truffée. (*Hilarité.*) Les truffes, je l'avoue, étaient de nature à le rendre, sinon plus fort, au moins très clair à tous les chercheurs de vérités, et saisissant pour tout le genre humain et même au delà. (*Rires et applaudissements.*) Je ne suis pourtant pas sûr que ce repas fameux ait été aussi inoffensif pour ceux qui le mangèrent que pour celui contre qui on le mangea : à en croire la science, et je l'en crois volontiers sur ce point, qui est de son domaine, rien n'est mauvais pour le pauvre estomac de l'homme comme de se mettre à table avec un esprit chagrin; or, jamais on ne vit convives de plus fâcheuse et méchante humeur que ceux qui s'attablèrent pour manger et pour boire la réfutation scientifique des erreurs philosophiques de M. Brunetière,

sait point présager qu'un des mots qu'il allait dire traverserait les siècles.

MESSEIGNEURS <sup>1</sup>,

MESSIEURS,

Je suis terriblement embarrassé. D'abord, parce que, sous le poids des éloges que viennent de me décerner à l'envi M. Jean Brunhes et M. de Magallon, un homme beaucoup plus robuste

aux côtés de M. Berthelot. (*Hilarité générale, vifs applaudissements.*)

Levons donc notre verre, Messieurs, avec une bonne humeur égale à leur ennui. En buvant à M. Brunetière, c'est à nos convictions les plus sacrées, c'est à nos plus hautes espérances que je bois.

Qui pourrait n'être pas rassuré sur l'avenir de la vérité dans notre pays et dans le monde quand, au déclin d'un siècle acharné à sa ruine, elle remporte de telles victoires ; quand on voit les esprits le mieux au fait de tout ce par quoi on a prétendu l'abattre et la remplacer, d'un geste magnifique lui porter témoignage, et se venir ranger avec résolution parmi ses défenseurs ? (*Applaudissements.*)

Messieurs, toute génération, en entrant dans la vie, y cherche les maîtres de sa pensée qu'elle veut suivre en les acclamant.

Les circonstances sont sérieuses. L'heure des sonneurs de chimères, si belles soient-elles, est passée. Une seule passion résiste aux souffles rudes de notre époque, une seule y convient : la passion virile de la vérité.

Voilà pourquoi nous saluons avec une si chaude sympathie l'un des maîtres les meilleurs qui se puissent choisir, en cet esprit, sévère sans doute, mais vivant, ardent et passionné qui ne pense, ne lutte que pour elle, et que cette ville de Besançon a vu frapper, en faveur de sa foi, ses coups les plus retentissants. (*Applaudissements prolongés et enthousiastes.*)

A M. Ferdinand Brunetière. (*Applaudissements, cris : vive M. Brunetière.*)

1. Mgr l'archevêque de Besançon, Mgr Pagis, évêque de Verdun ; Mgr Belmont, évêque de Clermont ; Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié ; Mgr de Pélacot, évêque de Troyes.

que moi ne laisserait pas de se sentir comme accablé. Et puis, à l'heure des toasts, s'il n'y a que deux manières de parler, l'une qui soit spirituelle et l'autre qui soit éloquente, je ne puis malheureusement prendre ni la première ni la seconde. D'être spirituel, M. de Magallon vient de m'en enlever la possibilité ; mais si je voulais tâcher d'être éloquent, cette salle retentit encore de l'éclat des paroles de M. de Mun avec lequel, certainement, je serais bien imprudent de vouloir rivaliser. (*Sourires.*)

Dans ces conditions, que me reste-t-il à faire ? Je n'ai qu'à vous remercier de votre accueil, très simplement, et s'il m'est permis de retenir quelque chose des compliments de MM. Jean Brunhes et de Magallon, je n'en veux accepter qu'un seul, qui est, depuis que j'écris et que je pense, *de m'être, en toute occasion, laissé faire par la vérité.* (*Bravos, bravos.*)

C'est le seul mérite au monde et le seul honneur que je revendique. (*Applaudissements répétés.*)

Messieurs, je suis entré dans la vie comme vous y entrez vous-mêmes, avec la résolution, ou, si vous l'aimez mieux, le parti pris de n'en pas avoir, de chercher toujours, et de ne jamais me préférer moi-même à la vérité. (*Applaudissements.*)

C'est ce que quelques-uns ont appelé mes évolutions ; et en effet, nous vivons aujourd'hui dans un temps où on nous propose de penser *en bloc* et d'être, vers la cinquantaine, le jeune homme imprudent et intransigeant, surtout, que l'on était à vingt-cinq ans.

Permettez-moi de vous le dire, à vous qui êtes jeunes : telle n'est pas la réalité de la vie. Vous avez le droit de changer ; vous en avez même le devoir. Il faut que chaque jour qui s'écoulera, chaque année qui s'appesantira sur vos épaules vous apporte une science et une conviction nouvelles ; et la seule chose qu'on puisse exiger de vous, c'est que, au milieu de ces changements, votre désintéressement soit toujours hors de doute. (*Chaleureux applaudissements.*)

Si c'est le témoignage que, de deux points si différents de l'horizon, viennent de me rendre tout à l'heure mon ancien et très cher élève, M. Jean Brunhes, et M. de Magallon, que je ne connaissais pas hier et que j'admire déjà aujourd'hui, vous concevrez aisément combien j'en suis fier et heureux. (*Applaudissements.*)

Vous me permettrez après cela, Messieurs, puisque je parle à Besançon et que c'est la troisième fois déjà, depuis trois ans, que j'ai l'honneur de me trouver au milieu de vous, d'en témoigner ma reconnaissance à celui d'entre vous

qui m'a introduit dans cette ville, et qui a été la cheville ouvrière et l'âme du Congrès que nous clôturons aujourd'hui. J'ai nommé le R. P. Dagnaud, dont vos applaudissements effaroucheront la modestie, mais ne récompenseront jamais assez l'absolu dévouement. (*Triple salve d'applaudissements.*)

---

## IV.

**Brunetière et Bossuet. — Conférences à Rome sur la modernité de Bossuet. — Ce qu'on apprend à l'école de Bossuet. — Brunetière se déclare nettement catholique. — Extraits de sa correspondance.**

Deux ans plus tard, le 25 février 1900, nous retrouvons Brunetière à Besançon, et doublement chez lui, puisque, d'abord, il était chez nous et qu'il avait à parler de Bossuet. Un comité, en effet, s'étant formé, sur l'initiative de Mgr de Briey et sous la présidence du cardinal Perraud, pour élever à l'*Aigle de Meaux*, dans sa cathédrale, un monument funéraire, Brunetière en fit naturellement partie. Et il ne tarda pas à en devenir, sinon le membre le plus influent, du moins le porte-parole le plus actif et le plus éloquent. Il paya largement de sa personne les frais de la campagne de conférences organisée à cette occasion. Rien ne lui coûte pour que refleurisse à nouveau la gloire de Bossuet, qu'il a tant aimé, tant pratiqué, et dont, en retour, le commerce assidu lui fut de tous points si profitable. Il était, d'ailleurs, de ceux qui savent aussi bien se donner, qu'ils savent mal se prêter. Que ce fût à une œuvre ou à un homme, d'instinct il allait jusqu'au bout du dévouement.

A vrai dire, le dévouement, dans ce cas-là, ne

devait pas lui coûter beaucoup. Refaire pour son compte et le profit de tous le tour de Bossuet, afin de l'envisager sous ses différents aspects ; s'amuser à confondre, par la voix de son grand homme, certaines doctrines que tous les deux jugeaient funestes ; se retremper, et nous avec lui, dans l'amour de l'autorité, de la tradition ; et aussi parler, non seulement d'abondance, mais avec cette maîtrise que, seule, assure la parfaite possession d'un sujet médité depuis toujours.... pour ces motifs et cent autres encore, il se prit d'un beau zèle pour la gloire de Bossuet. Il la plaida d'abord à Rome, sachant bien que les oscillations parties de là ne pouvaient manquer d'aboutir aux plus lointains rivages <sup>1</sup>. Sur le but qu'il poursuivait, il s'expliqua, dans sa conférence du palais de la chancellerie pontificale, avec un telle netteté, que nous n'avons plus qu'à lui laisser la parole :

« Il nous arrive trop souvent, à nous autres Français, d'ensevelir nos morts fameux dans le linceul de leur propre gloire. Nous ne les oublions certes pas, mais nous ne les fréquentons plus. Contents de savoir qu'ils ont vécu, nous vivons à notre tour, et ils ne nous deviennent pas précisément indifférents, mais nous ne vivons pas avec eux dans cette intimité quotidienne, étroite et familière, qu'à

1. Brunetière, invité à parler d'abord à Rome, fit le 30 janvier 1900, au Palais de la Chancellerie pontificale, devant les cardinaux et l'élite de la société romaine, sa conférence sur la *Modernité de Bossuet*.

défaut même de la religion, l'amour de la patrie devrait suffire cependant à entretenir.

« Le croiriez-vous, Messieurs, vous dont les églises sont toutes pleines des tombeaux de ceux qui ont honoré l'Italie; le croiriez-vous, que ni à Dijon, où il est né, ni à Meaux, dans cette cathédrale qu'il a à jamais illustrée <sup>1</sup>, ni à Paris, Bossuet

1. Lacune aujourd'hui comblée. Un imposant monument, dû au ciseau du sculpteur Ernest Dubois, se dresse désormais dans la cathédrale de Meaux. C'est tout récemment, le 29 octobre 1911, qu'il fut inauguré, aux applaudissements d'une foule enthousiaste qui comprenait qu'à notre époque de « statuomanie » à outrance, c'était bien le moins que Bossuet eût à son tour ses traits fixés dans le marbre ! L'inauguration donna lieu à des solennités magnifiques. Le clergé, l'Institut et le peuple y prirent une part également active. Deux cardinaux présidaient : S. Ém. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, et S. Ém. le cardinal Mercier, archevêque de Malines. « Plus du quart de l'épiscopat français, dit Mgr Marbeau, évêque de Meaux, et plus du quart des membres de l'Académie » assistaient à cette cérémonie religieuse et patriotique. Outre le distingué évêque de Meaux qui recevait ses hôtes illustres, on eut le plaisir d'entendre tour à tour M. Alfred Mézières, au nom du Comité d'érection pour le monument de Bossuet, M. Jules Lemaître, au nom de l'Académie française, S. Ém. le cardinal Mercier, au nom de l'Église de Belgique et de son Université, Mgr Touchet, enfin, au nom du clergé de France.

Hélas ! comme il arrive souvent en ce bas monde, beaucoup de ceux qui avaient été à la peine n'étaient pas à l'honneur. M. Alfred Mézières, président du Comité d'érection pour le monument de Bossuet, eut un souvenir ému pour ses collaborateurs de la première heure, trop tôt disparus. Ils sont nombreux déjà ! Le cardinal Perraud, le duc de Broglie, Gréard, Boissier, Larroumet, le marquis Costa de Beauregard, et ceux qu'il faut nommer avec le plus de ferveur : Mgr de Briey, à qui revient le mérite de la première initiative, et enfin Ferdinand Brunetière, qui avait fait sienne la cause de Bossuet. Aussi bien, ne fut-il pas oublié en ce jour mémorable. Tous les orateurs inscrits au programme tinrent à honneur de lui rendre un hommage mérité. Retenons du moins le plus significatif, celui de M. Jules Lemaître, qui s'exprime en ces termes : « Celui qui aurait dû parler aujourd'hui de Bossuet, ce

n'a encore de tombeau ? Mais nous, voulant lui en dresser un, nous n'en avons pas imaginé de plus sûr moyen que de commencer, et avant tout, par réveiller le souvenir de son œuvre dans les mémoires. Si quelques-uns de nos contemporains ne connaissent de lui que son grand nom, nous voudrions essayer de leur dire ce qu'ils trouveraient d'actualité, de profit, d'instruction dans son œuvre. Et vous concevez aisément les raisons que nous avons eues de le dire à Rome, afin de placer ce que nous en dirons sous l'invocation du Saint-Siège.

« Qu'il me soit donc permis d'en exprimer ma profonde reconnaissance à Sa Sainteté le pape Léon XIII. Aussitôt qu'elle a eu connu notre projet, Sa Sainteté a voulu l'encourager par une lettre adressée au cardinal Perraud et, depuis, Messieurs, vous n'avez pas oublié en quels termes, dans une de ses dernières encycliques, elle a parlé de Bossuet. Elle a daigné faire davantage, en approuvant l'idée de cette conférence et en nous permettant de la tenir en territoire pontifical. Honneur insigne. mais honneur périlleux ! dont je serais, Messieurs, presque moins fier qu'accablé, si je ne me sentais soutenu par la bienveillance de l'il-

n'est pas moi, c'est Ferdinand Brunetière, qui l'a tant aimé et glorifié et qui l'a si profondément compris. Leurs deux esprits avaient quelques traits communs : l'amour de l'ordre, la passion de la dialectique, le besoin de croire et d'affirmer. J'en conclus que je remplacerai fort mal le très regretté Brunetière. » Sans avoir l'impardonnable naïveté de prendre à la lettre l'éminent académicien, on ne peut songer en effet sans tristesse que Brunetière aurait versé, dans ce discours, « tout son esprit et tout son cœur. »

lustre Pontife ; et si mon unique ambition n'était pas d'y répondre en faisant passer, en essayant de faire passer, dans ce discours, un écho bien lointain et bien affaibli de sa propre pensée et de sa sympathie pour la France <sup>1</sup>. »

Et de Rome, où va-t-il ? A Besançon ! Pour lancer vigoureusement l'affaire, il n'était pas indifférent que la première impulsion fût donnée par un auditoire conquis d'avance <sup>2</sup>. Chez nous, il ne crut pas pouvoir mieux faire, pour témoigner sa reconnaissance à Bossuet, que de proclamer bien haut ce qu'il lui devait. *Ce qu'on apprend à l'école de Bossuet*, c'est ce qu'il y a appris le premier. Si cette conférence est une confidence déguisée, nul ne s'en plaindra, et si, d'autre part, Brunetière tire de Bossuet précisément les idées qui lui sont le plus chères, depuis longtemps, encore une fois, qu'en conclure, sinon que l'on trouve dans un auteur surtout ce que l'on y cherche, et que ce n'est pas une machine qui mène l'enquête, mais un homme. Du temps où Brunetière et J. Lemaitre guerroyaient, l'un pour l'impressionnisme en littérature,

1. Début de la conférence sur la Modernité de Bossuet. *Discours de combat*, dernière série.

2. Brunetière était à Besançon le 25 février 1900 ; il y fit au Kursaal-Cirque, devant son magnifique auditoire habituel, sa conférence sur Bossuet : « Ce qu'on apprend à l'école de Bossuet », en présence de Mgr Petit, archevêque de Besançon ; Mgr Ardin, archevêque de Sens ; Mgr Theuret, évêque de Monaco, et Mgr Dubillard, évêque de Quimper. — Cette conférence n'a été publiée nulle part *in extenso*. Elle se retrouve assez exactement reproduite dans la brochure : *Brunetière et Bossuet*, éditée chez Bossanne, Besançon, 1900.

l'autre pour le dogmatisme, comme il était piquant, parfois, de les surprendre tous deux sur la frontière, se portant des coups indécis, et leurs doctrines se mêlant, quoique parties de points diamétralement opposés ! Mais je vous prie de ne pas voir, dans cette constatation faite en passant, une profession de scepticisme qui eût enchanté Renan, mais irrité Brunetière. Tout au long, du reste, et magistralement, l'opposition entre l'objectif et le subjectif, le moi et le non moi, l'âme et les choses, est marquée dans la conférence que nous reproduisons ci-après de M. Denys Cochin, et d'abondants éléments sont fournis pour la solution qui fuit toujours.

A l'école de Bossuet, Brunetière va chercher trois leçons principales. D'abord, le dédain du style, en tant que tel, s'il devient une parure ajoutée à la pensée, au lieu d'en être le mouvement même, et à ce propos, il ne manque pas d'exécuter une fois de plus le dilettantisme, dont nul plus que lui n'a dénoncé l'égoïste vanité. Puis, l'art d'aller au point vif des questions, sans accorder plus d'attention qu'elles ne méritent aux minuties, aux subtilités où parfois se complaisent à l'excès nos contemporains. Non pas que la vérité soit rectiligne, ni que les problèmes n'aient qu'une face. Mais si vif que vous supposiez votre sentiment de la complexité des choses, encore faut-il choisir, pour les juger, le point de vue le plus vrai, le plus compréhensif, écarter le détail encombrant pour plonger le regard jusqu'en l'essentiel, et braquer toutes les forces de

son esprit vers les conclusions d'ordre pratique qui permettent d'agir, Enfin, troisième leçon, si importante, que les deux autres, à côté d'elle, paraissent quasi négligeables : les vérités ne se ressemblent pas.

« Il y a les vérités qui se définissent et se jugent par conformité avec leur objet, les vérités mathématiques, par exemple ; il y a d'autres vérités qui se définissent et se jugent par l'accord qu'elles soutiennent entre elles, par leur cohésion, par le système qu'elles forment, telles sont les hypothèses de l'ordre astronomique et de l'ordre zoologique ; il y a les vérités qui se définissent et se jugent par leurs conséquences, ce sont les vérités de l'ordre politique et de l'ordre social ; enfin, il y a les vérités comme celles que Bossuet nous enseigne, qui se définissent et se jugent par l'autorité de celui qui nous les a révélées <sup>1</sup>. »

Aux rationalistes impénitents qui rejettent ces dernières, sous le fallacieux prétexte qu'elles ne relèvent pas directement de la raison, il rappelle que ce pauvre compas est bien étroit pour mesurer l'univers, et que ce qui se tient hors de ses branches aussi écartées que l'on voudra, ce sont précisément les réalités les plus augustes, les plus profondes et les plus utiles à savoir.

Certes, il n'est pas arrivé à cette conclusion de plain-pied. Quand il s'est mis à étudier Bossuet,

<sup>1</sup>. *Ce qu'on apprend à l'école de Bossuet*, brochure citée, Bossuet et Brunetière, p. 30.

c'était avec un esprit imbu des progrès du siècle. Longtemps, il a résisté. Le génie, l'autorité, le bon sens de Bossuet ont fini par l'emporter.

Victoire complète, aujourd'hui ! Victoire sur toute la ligne.

On le vit bien à sa déclaration faite au cours de la réception solennelle offerte le soir à l'orateur. Il faut la relire avec soin, car c'est une confession générale du plus haut intérêt. Elle explique Brunetière tout entier. Elle indique avec précision d'où il est parti, par où il a passé, où il a abouti. Elle énumère, en un raccourci puissant, les motifs de son adhésion au catholicisme. Et Dieu sait s'il s'entendait à démêler les affinités secrètes de notre religion avec les âmes ! Témoin cette page si pleine et d'un si beau mouvement oratoire : « Ce serait, Messieurs, tout un livre qu'il faudrait écrire, et un gros livre, si je voulais montrer la diversité des motifs sur lesquels un Pascal, un Bossuet, un Chateaubriand, un J. de Maistre, ont fondé leur apologétique. Celui-ci donc, l'auteur des *Pensées*, âme énergique, et « démesurée », presque violente, moins soucieuse d'ailleurs de soi — je veux dire de l'individu — que de la misère de notre commune condition, ce qu'il a vu dans le christianisme, c'est l'explication de notre destinée, c'est l'énigme de notre nature éclaircie, et c'est l'humanité réintégrée, par le mystère de la Rédemption, dans son union primitive avec Dieu. Mais celui-là, l'éloquent auteur des *Oraisons funèbres* et du *Discours sur l'histoire universelle*, poète

peut-être autant qu'orateur, mais en qui l'impétuosité de l'imagination s'équilibrait par la fermeté du bon sens, maître de sa pensée comme de sa parole, génie ami de l'ordre et de l'autorité, n'a rien senti plus profondément, ni rien exprimé plus majestueusement que ce qu'il appelait « les maximes d'état de la politique du ciel », l'action de la Providence, l'intervention d'une « force majeure » dans les affaires des hommes, et le gouvernement de Dieu sur le monde. Un troisième survient à son tour qui s'avise que, si la beauté des choses est une présomption de leur vérité, jamais doctrine assurément n'exerça plus de prise que la chrétienne, ou ne donna plus de satisfactions plus complètes et plus intimes, à ce qu'il y a de plus noble en nous, et sous cette impression qui l'a rendu lui-même à la religion de ses pères, il écrit, au lendemain de la Révolution, le *Génie du christianisme*. Et voici qu'éclairé par cette même Révolution, ce qu'un autre s'efforce d'établir, c'est que les sociétés des hommes ne vivent que de la quantité de divin qui s'y mêle, à proportion de ce divin, et dans la mesure où elles savent sacrifier aux nécessités quotidiennes de leur existence l'orgueil insensé de prétendre lutter contre lui. Vous semble-t-il, Messieurs, que s'ils aboutissent aux mêmes conclusions, ils y arrivent par les mêmes chemins <sup>1</sup> ? »

Quant à lui, le chemin qu'il a suivi est tracé de

1. *Discours de combat*, nouvelle série, p. 281.

main de maître, et dès le début, par M. Victor Giraud, dans les *Maîtres de l'heure*. Après ces mots révélateurs, « un homme chez lequel la préoccupation morale et la préoccupation sociale sont prédominantes, chacune des deux aidant et renforçant l'autre, n'est-ce pas ainsi que si nous avions dû le faire d'un mot, nous aurions à peu près défini Brunetière », il ajoute :

« Voilà un homme qui, comme tant d'autres de ses contemporains, a cru pouvoir fonder une morale, — une morale non pas seulement individuelle, mais sociale, — sur des idées philosophiques ou des constatations positives, et qui, un jour, s'aperçoit que ce fondement croule. Saisi de stupeur et d'inquiétude, incapable de diletantisme ou de scepticisme moral, passionnément épris d'action, il cherche alors autre chose. Il sent vaguement qu'en dehors de l'idée religieuse il n'y a pas de fondement solide à la morale; et même, qu'en dehors du christianisme, il n'y a point, pour une âme moderne, de religion véritable. Convaincu d'ailleurs que, selon le mot de Renan, le catholicisme est « la plus caractérisée et la plus religieuse de toutes les religions », c'est alors qu'il se retourne vers Rome. Son entretien avec Léon XIII confirme ses pressentiments. De sa visite au Vatican, il a emporté comme la vivante vision de cette autorité morale qu'il cherche, de ce pouvoir spirituel qu'il désire, de cette révélation mystique dont il a besoin. Et, sans doute, il prend alors l'engagement avec lui-même de

faire tout ce qui sera en son pouvoir pour faire tomber les derniers obstacles ou les dernières objections intimes qui l'écartent encore de cette croyance qu'il veut conquérir....

« Il a bien tenu sa promesse <sup>1</sup>. »

Mais rien ne valant l'étude directe des documents, venons-en à la déclaration elle-même, puisqu'aussi bien elle est le schéma, très au point, d'une conversion intellectuelle.

J'insiste sur le mot. Car n'a-t-on pas prétendu que les hésitations de Brunetière, ses tergiversations, ce que les malveillants prenaient pour un agaçant piétinement sur place, provenaient d'autre chose que du désir qu'il avait d'un supplément d'informations, et qu'en dernière analyse le cœur se mettait en travers de l'esprit? Mais telle était la droiture de cette âme d'élite, que, pour qui l'a connu, la question ne se discute même pas.

Une assemblée d'élite était réunie dans cette même salle qui avait déjà entendu les précédentes déclarations de l'illustre conférencier ; M. Georges Pernot, président de la Conférence et avocat à la Cour d'appel, le salua, lui rappelant ses titres à l'admiration et à la reconnaissance des catholiques français.

MONSIEUR,

Il y a quatre ans, lorsque pour la première fois nous avons l'honneur de vous voir au

1. *Les maîtres de l'heure*, par V. Giraud, p. 104.

milieu de nous, voulant d'un mot tracer une ligne de conduite à la jeunesse bisontine, accourue pour vous entendre, vous nous disiez : « Défiez-vous du dilettantisme. »

Cet enseignement, nous l'avons précieusement recueilli. Et, en le méditant, il nous semblait chaque jour davantage qu'il n'était pas seulement une parole profonde tombée de vos lèvres de philosophe, mais qu'il était en quelque manière le résumé complet de votre doctrine, l'esprit général et conducteur de votre vie tout entière. Partout, en effet, où vous avez rencontré le dilettantisme, sous quelque forme qu'il se déguise et de quelque nom qu'il se pare, toujours vous l'avez combattu.

Dans cette seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle, l'art tendait de plus en plus à devenir individuel, personnel, peut-être même égoïste, et volontiers les littérateurs et les artistes se laissaient aller à penser qu'ils étaient déchargés de toute responsabilité morale et sociale. Vous avez compris tout le danger d'une semblable doctrine, et, flétrissant les principes funestes de ces dilettantes, imbus de la théorie de l'art pour l'art, vous avez proclamé bien haut que toute pensée humaine devait se ramener à la morale comme à sa fin essentielle et nécessaire. Aussi, sera-ce certainement l'une de vos gloi-

res, et non la moindre peut-être, d'avoir vaillamment et brillamment joué le rôle de critique moraliste dans les batailles littéraires de notre société moderne.

Bientôt, ce fléau, que vous veniez de combattre en littérature, envahissait le domaine de la politique. Au nom de l'individualisme, on menaçait l'idée de patrie. Une nouvelle lutte devenait nécessaire ; aussitôt nous vous voyons l'entreprendre. Vous vous jetez avec ardeur dans la mêlée ; vous rappelez à tous la grandeur de nos traditions nationales et à tous vous enseignez que c'est un impérieux devoir que d'aimer profondément sa patrie et de l'aimer non seulement en elle-même, mais dans son moyen de défense, c'est-à-dire dans son armée, cette « grande niveleuse » qui doit nous être d'autant plus chère qu'elle est plus lâchement attaquée.

Mais là ne devaient pas se borner vos efforts, car telles n'étaient pas les seules conséquences de ce dilettantisme, de cet individualisme, dont vous vous étiez proclamé l'adversaire acharné. Au point de vue moral, au point de vue social même, ce manque absolu d'idéal faisait des ravages plus considérables encore, et c'est à vous qu'il appartenait de chercher à les enrayer. A ceux qui prétendaient qu'en dehors des faits

et des groupements qu'on peut en faire, il n'y a rien que d'hypothétique, d'incertain et d'illusoire, vous êtes venu répondre ici même qu' « au delà de la scène où se joue le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache, qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties » Aux adversaires de toute métaphysique et de toute religion, vous avez répondu avec éloquence que le besoin de croire s'imposait à l'homme comme une impérieuse nécessité. En un mot, vous avez consacré les trésors de votre intelligence à contribuer à cette renaissance de l'idéalisme, dont vous nous annonciez naguère les premiers symptômes. Et lorsque, par une gracieuse bienveillance dont nous apprécions tout le prix, vous venez aujourd'hui nous parler de l'immortel Bossuet, c'est bien encore la même cause que vous défendez. Glorifier Bossuet, c'est glorifier la doctrine catholique, dont il fut un des plus illustres apôtres ; c'est glorifier l'Église, dont il est une des plus grandes figures ; c'est, en un mot, faire revivre dans les âmes cet idéal chrétien, cette morale chrétienne, qui sont seuls capables de diriger les sociétés humaines.

Cette tâche sublime, nous savons, Monsieur, sous quels illustres auspices vous l'avez com-

mencée et nous savons aussi quelle haute distinction elle vous a déjà valu. Il y a quelques jours, à Rome même, au centre du monde catholique, vous étiez l'objet d'acclamations enthousiastes. A ces acclamations, nous voudrions, ce soir, joindre les nôtres. Quelque faibles qu'elles puissent paraître, daignez, je vous prie, les agréer comme un témoignage de l'admiration de la jeunesse catholique de Besançon pour celui qui se consacre tout entier au triomphe des idées morales, patriotiques et religieuses.

Quand les applaudissements eurent cessé, M. Brunetière fit cette déclaration mémorable, qui marque le couronnement de l'évolution accomplie vers le catholicisme par le directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je suis heureux, mais un peu confus, je vous l'avoue, de tout ce que vous venez de me dire de trop flatteur, et c'est peut-être qu'on ne se voit pas très bien soi-même, mais assurément, je ne m'étais jamais vu sous un jour si favorable. Permettez-moi donc de vous en remercier bien sincèrement, vous et la Conférence Saint-Thomas d'Aqniu, pour m'avoir donné cette sensation, très douce, mais très dangereuse aussi, de mon importance.

Car, entre nous, je n'ai rien fait que de bien simple et de bien naturel, en m'attaquant à tous les ennemis que vous venez d'énumérer, si je n'ai fait que suivre, après tout, les indications de ma conscience, avec, il est vrai, l'inquiétude et la perplexité d'un homme qui, cherchant à se connaître lui-même, essaie pour cela de comprendre d'abord son temps. Dirai-je encore quelque chose de plus? Au début de ma vie littéraire, je n'ai peut-être obéi qu'à un mouvement de mauvaise humeur, en attaquant ces nombreuses écoles, dont les adeptes avaient la rage de se mettre toujours en scène, et de ne parler de rien, de ne s'intéresser à rien qu'à propos d'eux et de leur personne. Mais ma mauvaise humeur, en ce cas, m'avait bien inspiré, j'ai su depuis le reconnaître, et ce n'était pas moi, mais hors de moi, qu'elle avait ses raisons et ses causes. *Dilettantisme, Individualisme, Internationalisme*, j'ai vu depuis que tout cela se tenait, et que les conséquences n'en étaient pas seulement littéraires, et que l'influence dissolvante en menaçait jusqu'aux plus chères et aux plus nécessaires des idées dont la France avait vécu jusqu'alors.

Et j'ai tâché de m'élever plus haut, et c'est encore ici ce que j'ai dû aux leçons de Bossuet.

Pour combattre ces doctrines, j'ai cherché un point d'appui, et après l'avoir inutilement cher-

ché dans les leçons de la science ou de la philosophie, je l'ai trouvé, et je ne l'ai trouvé que dans le catholicisme. Oui, je n'ai trouvé qu'en lui l'aide et le secours dont nous avons besoin contre l'individualisme. C'est à la lumière de ses enseignements que j'ai compris toute la vanité du dilettantisme. Et j'ai compris aussi, à voir, dans le présent et dans le passé, comment le catholicisme et la grandeur de la France étaient inséparables l'un de l'autre, que nous n'avions pas de plus sûre protection, ni d'arme plus efficace contre le progrès de cet internationalisme dont vous parliez tout à l'heure. Indépendamment de toute idée personnelle, ce sont là des faits certains, ce sont des vertus qui s'imposent, et du jour où l'évidence m'en est entièrement apparue, *c'est de ce jour que je me suis déclaré catholique.*

J'ajouterai ce soir que tout ce que j'ai vu depuis lors, toutes les épreuves que nous avons traversées m'ont affermi dans cette conviction. Ni dans les laboratoires, ni dans les systèmes, ni dans la vie de tous les jours, je n'ai rien découvert, on ne m'a rien montré qui l'ébranlât. Si j'y suis venu, j'ai l'espérance que d'autres y viendront. Et, Messieurs, puisque j'ai l'honneur de me retrouver une fois de plus au milieu de vous, je suis heureux et il m'est doux que d'une

évolution commencée à Besançon, voilà tantôt quatre ans, ce soit à Besançon que j'aie trouvé le terme.

Les dernières paroles de cette déclaration consacrent définitivement Brunetière comme un Bisontin de cœur. C'est un honneur pour la Conférence Saint-Thomas d'Aquin qu'elles y aient été prononcées, pour de là faire triomphalement le tour du monde. Et de fait, un homme de ce mérite, qui a tout lu, tout médité, tout approfondi; un homme préoccupé jusqu'à l'angoisse de l'éternel problème de la destinée humaine, qui en est obsédé, et qui ne demande pas autre chose à la science, à la philosophie, à la religion que la clef de cette poignante énigme, — aussi porte-t-il sur le front les rides si creusées de Pascal, et même quand il rit, ce n'est pas pour rire! Voyez comme son ironie est hautaine, cinglante et pas du tout drôle! — un homme, instruit à fond de l'insuffisance des doctrines qui lui ont prêté un abri provisoire, et qui a commencé à entrevoir par les déchirures des systèmes qu'il a traversés que la religion catholique pourrait bien être l'explication dernière de notre nature; un homme qui, du jour où un rayon pâle lui est parvenu, va bravement à la lumière, à pas comptés, sans brûler l'étape, et sans jamais dévier, malgré les clameurs hostiles, les railleries, malgré les préjugés qui lui barrent la route, les illusions chères qui jonchent son chemin: un homme de cette trempe, de ce désintéressement,

de cette sagacité profonde, quand il se tourne enfin vers l'Église, et proclame : « Je crois ! » Certes, il est émouvant ! certes, il est une apologétique vivante, et si la méthode qu'il préconise par la suite prête le flanc à certaines critiques que ne lui a pas ménagées une orthodoxie sévère, si les voies qu'il a suivies sont trop personnelles pour devenir universelles, si son souci d'adapter la religion à la société présente porte trop la marque du temps pour se plier aux exigences de tous les temps, laissons tomber doucement de son apologétique les parties caduques, mais n'oublions pas le haut exemple de sincérité qu'il a donné, la force intellectuelle qu'il a mise à notre service, les arguments nouveaux qu'il a ajoutés à l'arsenal de la tradition.

Désormais, il est bien nôtre, et au contraire de ce qu'ont prétendu certains libres penseurs de marque, loin de faiblir après sa conversion, jamais son talent ne s'est affirmé davantage. Pouvait-il en être autrement ? En pleine possession de tous ses moyens, à l'âge où l'homme est le plus largement épanoui, il a eu cette bonne fortune de s'assimiler une doctrine haute et riche, le catholicisme, dont les principes l'ont merveilleusement aidé à résoudre et même à poser les problèmes qu'il creusait. L'unité s'est faite alors dans ce puissant esprit : la religion l'a aiguillé dans la bonne direction ; elle lui a fourni nombre d'indications utiles pour les solutions cherchées ; il y a trouvé la paix intellectuelle, une force de pénétration nouvelle, le fil d'Ariane conducteur, et ce

sentiment de réconfort, si vif chez un traditionnaliste de son envergure, de sentir, de penser avec les siècles. Il s'est donc trouvé au centre de la circonférence à décrire. Rien ne vaut cette place de choix. Que d'esprits, faute d'avoir pu l'atteindre, ont erré à l'aventure, emportés çà et là par leurs tendances éparpillées, leurs opinions divergentes, leurs doutes dispersés. Et que d'intelligences, au contraire, médiocres par elles-mêmes, pour s'être coulées dans ce moule parfait, ont pour ainsi dire pris la forme de la vérité et en ont paru, du coup, démesurément agrandies !

Par malheur, l'apogée fut de courte durée. Le labeur écrasant auquel il se livrait devait user avant le temps une santé qui resta toujours chétive et ne se soutenait qu'à force d'énergie et d'une incroyable tension des nerfs. Il s'en rendait un compte exact et douloureux. Quelle magnifique résignation de chrétien dans les paroles qui suivent : « Si la santé ne me manque pas encore, mes forces diminuent pourtant, et avec elles naturellement sinon mon zèle, mais mon activité. Dieu l'a sans doute ainsi voulu. Mais en vérité, mon cher Père, ce n'est pas une des moindres misères de cette vie mortelle, que les forces nous défaillent au moment même qu'il nous semble qu'une expérience plus étendue et des convictions mieux assises nous permettraient d'en faire un plus sûr et plus utile emploi <sup>1</sup>. »

1. Lettre du 14 décembre 1902.

La même inquiétude perce à travers tous ses projets d'avenir. Chaque fois qu'il se risque à en bâtir un, c'est sous la réserve expresse que la maladie ne le vienne pas détruire. « Pourrai-je aller quelque jour jusqu'au bout de ma pensée ? J'ai, en effet, dans la tête, deux ou trois conférences encore qui compléteraient ma campagne de cette année, la dernière peut-être ! mais la ferai-je ? Aurai-je la force de la faire <sup>1</sup> ? »

Ne croyez pas pourtant qu'il songe à prendre prétexte de sa fatigue pour se résoudre à un repos bien gagné. Jouer en quelque sorte avec la mort a toujours paru aux âmes héroïques le plus divertissant des sports. N'est-ce pas une gageure que ce programme de travaux pour l'hiver 1903 ?

« Mais quand pourrai-je aller à Besançon ? C'est le problème, et je vous avoue que je ne sais comment le résoudre. Je vais mardi prochain faire à Bruxelles deux conférences qui me retiendront en Belgique jusqu'au 15 février. J'en reviendrai précipitamment pour préparer mon *rapport annuel* de directeur de la *Revue des Deux Mondes* et de président du syndicat de la presse périodique. Je publierai un grand article sur la religion comme sociologie qui est un épisode de ma campagne en faveur de l'utilisation du positivisme ; je retournerai à Louvain ; je reviendrai tenir, le 7 mars, l'assemblée de nos actionnaires ; on me fera sans doute parler, le 13, en faveur et au nom de la *Ligue du repos du*

1. Lettre du 27 février 1901.

*dimanche*; si l'affaire d'Espagne, dont je crois vous avoir parlé, s'arrange, je devrai être à Madrid aux environs du 20 mars; j'en reviendrai pour m'occuper de *Molière*, en homme qui croit utile et même nécessaire, dans l'intérêt d'une plus grande cause, de ne pas perdre son autorité de critique ou de professeur; je ferai sur un autre sujet une conférence aux jeunes gens de l'école Sainte-Geneviève; je prendrai ma part du *Congrès de l'enseignement libre* que nous sommes en train d'organiser, et après cela! mon cher Père, après cela, si le cardinal ne me demande pas de parler pour quelque hôpital, s'il ne meurt, pendant ma « direction de trois mois », aucun de mes confrères de l'Académie, si les affaires de la *Revue* ne me suscitent pas quelque embarras, si je ne meurs pas moi-même d'une bronchite ou d'une pleurésie qu'au moins on ne me reprochera pas d'avoir attrapée en courant après un bénéfice, après cela, je serai tout à votre disposition <sup>1</sup>.... »

On demeure stupéfait qu'un homme rongé par la phtisie se sente encore capable de suffire à une telle tâche. Et que vous semble du ton de la lettre, enjoué, badin (ce qui est plutôt rare chez ce grave auteur), avec une pointe d'exubérance méridionale, et même, Dieu me pardonne, un brin de panache à la Cyrano. Cela rappelle Colbert se frottant les mains de joie quand il voyait sa table de travail surchargée de paperasses, enfouie sous les dossiers, qu'il avait tant de plaisir à dépouiller.

1. Lettre du 4 février 1903.

Notez que cet enthousiasme de Brunetière est d'autant plus méritoire que la nature des sujets qu'il traitait, comme aussi sa tournure d'esprit très réfléchi, lui interdisait, malgré son étonnante facilité d'élocution, les succès à l'emporte-pièce. Lui-même l'avoue modestement : « Il faut d'ailleurs à mes ressources de conférencier le temps de se renouveler. Je n'ai rien de l'improvisateur <sup>1</sup>, et quand j'ai quatre ou cinq sujets en préparation, c'est tout ce que je puis tirer en quatre ou cinq mois de mon fond. »

Néanmoins, dès qu'il s'agit de revenir à Besançon, son cœur est prêt, et il s'arrange pour que le reste le devienne aussi. Les triomphes oratoires qu'il a remportés dans notre ville, les aveux retentissants qu'il y a faits et donc les heures décisives qu'il y a vécues, la vive sympathie que lui témoigne le public, l'amitié dont l'honneur l'archevêque, tout l'appelle d'une voix irrésistible. Et il se laisse faire, comme par la vérité. « Après cela, vous le savez, mon Père, quand il me sera possible de repartir à Besançon, non seulement je n'en éloignerai pas l'occasion, mais, au contraire, je la provoquerai moi-même. C'est le moins que je vous doive, à vous d'abord, à l'archevêque ensuite, et à l'accueil que m'a toujours fait votre public, et je serais trop ingrat de n'en pas conserver un inoubliable souvenir <sup>2</sup>. » Sa correspondance abonde en déclarations

1. Aveu trop modeste que nous consignons plus loin.

2. Lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1902.

de ce genre, qu'il répète avec la plus aimable insistance :

« Non, mon cher Père, je n'oublie pas le public de Besançon, ni son archevêque, ni la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, et je prépare même pour eux, s'ils le veulent, un grand discours dont le sujet, continuant la question *du droit de l'enfant*, sera *la limite du droit de l'État en matière d'enseignement* <sup>1</sup>. »

Du reste, il saisit avec empressement toute occasion de se trouver en rapport avec l'archevêque. Il goûtait fort, dans ce prélat, des qualités que lui même ne possédait pas au même degré : une majesté calme et souriante, une sérénité olympienne, de la distinction, de la finesse, un large esprit de conciliation. Certes, ils ne se ressemblaient guère, l'impérieux écrivain qui aimait à heurter l'opinion d'autrui, et l'évêque prudent, qui préférerait, tous droits de la vérité gardés, les solutions pacifiques. Mais il n'est pas nécessaire, pour s'aimer, de se ressembler. En amitié, comme en électricité, a-t-on dit, les contraires s'attirent. Et puis, tous deux avaient l'âme très haute, et tous deux s'accordaient à traiter les questions religieuses avec une grande modération, qui leur valut, entre autres fortunes, celle de se trouver ensemble dans la lutte et de voir leurs noms mêlés aux mêmes polémiques.

1. Lettre du 4 février 1903.

## V.

**Quelques caractères de sa « conversion. » — Discours sur l' « Action sociale du christianisme. » — Brunetière est nommé président d'honneur de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin. — Brunetière et les protestants. — Discours de Porrentruy sur la réunion des Églises.**

On l'a vu, les rapports entre Brunetière et Besançon devenaient de plus en plus étroits.

Dans ces conditions, la magnifique déclaration du 25 février 1900 ne pouvait pas demeurer le dernier mot de Brunetière parmi nous. Ces *novissima verba* ne l'étaient qu'en un sens et appelaient encore un post-scriptum qui en fût l'éclatante confirmation et nous montrât le converti à l'œuvre. De la sorte, nous aurions le relevé exact de ses positions par rapport au catholicisme. Brunetière nous appartiendrait avant, pendant et après sa conversion, ce qui importe souverainement, car, comme le note avec sa pénétration habituelle M. Faguet : « Il y a des convertis et des convertis. Il y a des convertis qui, à partir du moment où ils ont embrassé une foi, renient, détestent et repoussent tout, absolument tout ce qui a précédé leur conversion, tout ce qu'ils ont été précédemment. Saint Augustin est un peu ainsi, dans les grandes lignes, et Pascal l'est tout à fait.

« Il y en a d'autres qui ne peuvent guère admettre

que tout ce qu'ils ont pensé et tout ce qu'ils ont senti ne soit comme acheminé vers le moment actuel, vers le moment où ils sont parvenus : ils ne peuvent pas entendre qu'ils aient pensé quelque chose qui n'eût au moins une âme, comme le disait Spencer, de la vérité à laquelle ils sont parvenus. Cet esprit-là était essentiellement l'esprit de Brunetière.... Ce sont *des esprits qui gardent leur méthode rationaliste au moment où ils abandonnent leur rationalisme proprement dit*. Ce sont des hommes qui se considèrent, — qui ne peuvent se considérer autrement, — qui se considèrent comme des êtres continuellement en élaboration d'eux-mêmes et arrivant enfin à la réalisation de ce qu'ils devaient être <sup>1</sup>. »

Cette remarque va loin. Si certains théologiens ont considéré d'un œil méfiant ce nouveau venu dont l'accoutrement leur paraissait bizarre, la raison en est là. Sa foi poussait des racines en terrain, sinon prohibé, du moins suspect. Il s'était fabriqué des raisons de croire, à lui, qui n'étaient pas celles de tout le monde. D'autant plus que, comme le dit encore M. Faguet : « Dans cette période de 1894 à 1899, il s'est avisé — et c'est un côté de son esprit infiniment intéressant — de faire rentrer dans son catholicisme tout ce qui avait été l'aliment de son esprit, et du reste, aussi, de son âme, pendant la période précédente, pendant toute la période évolutive. *Il y a fait rentrer son pessi-*

1. Conférence du 19 mai 1911.

*misme, il y a fait rentrer son darwinisme, il y a tout fait rentrer ; il y a fait rentrer non seulement tout ce qui était le fond permanent, l'ancien fond permanent de lui-même, mais tout ce par quoi il avait passé.... Son positivisme surtout, il a cherché à le rattacher à son catholicisme, ou plutôt à l'absorber dans sa nouvelle doctrine catholique, et vous connaissez ce livre si curieux, qui est d'un singulier penseur, d'un penseur puissant, ce livre intitulé : *De l'utilisation du positivisme en faveur du catholicisme.* »*

Maintenant, jusqu'à quel point cet essai de systématisation est-il réussi ? Y a-t-il toujours adaptation parfaite du catholicisme de Brunetière au catholicisme tout court ? En lui, « l'homme nouveau » ne faisait-il pas au « vieil homme » des concessions exagérées ? C'est une ample question à débattre, et qui dépasse de beaucoup le cadre de ce travail, lequel ne veut être qu'un simple rappel de souvenirs <sup>1</sup>.

Que l'entreprise, en tout cas, fût possible, pour son compte personnel il n'en doutait nullement. (Et il se pourrait bien que l'histoire de l'Église lui donnât maintes fois raison.) C'est ainsi, par exemple, que, dans une note ajoutée à son discours de Lille, sur *les raisons actuelles de croire*, il écrit :

« La France depuis Descartes n'a pas eu de pen-

<sup>1</sup>. Mgr Chollet : *Les idées religieuses de M. Brunetière*. Paris, P. Lethielleux, 1 vol. in-16 de 128 p.

seur plus original ou plus profond qu'Auguste Comte, et l'Angleterre, depuis Newton, n'a pas connu de savant plus illustre que Darwin, ni dont la doctrine ait engendré plus de conséquences. J'admire donc Darwin et Auguste Comte. Je les admire si fort qu'après avoir employé trente ans de ma vie à me les convertir « en sang et nourriture », selon le mot d'un vieil auteur, j'ai formé le projet d'en employer le reste à tirer de l'*Origine des espèces* et du cours de *Philosophie positive* les moyens d'une apologétique nouvelle qu'on trouvera, je le sais bien, non moins hasardeuse que nouvelle, mais dans l'avenir de laquelle je ne mets, cependant, pas moins d'espoir que de confiance.... On a souvent loué l'Église catholique de la faculté qu'elle possède, seule au monde et dans l'histoire, d'absorber la plupart de ses propres hérétiques, et on entend, par là, ceux qui, dans une autre Église, telle que l'anglicane ou la russe, n'auraient jamais pu concilier leur opinion personnelle avec l'étroitesse du symbole et la rigueur de la discipline. Le moment approche où une nouvelle apologétique, non seulement n'aura plus rien à craindre de ses plus éminents contradicteurs, mais les absorbera comme l'Église a fait et où, de leurs aveux et même de leurs objections, nous verrons surgir de nouvelles raisons de croire. Aurai-je réussi à le montrer dans ce discours? Je ne sais!.... »

Que d'autres plus autorisés répondent. Quant à moi, sans discuter les chances de réalisation de ce beau

rêve, j'en ai dit assez pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir sur l'intérêt spécial que présenterait à Besançon un discours de Brunetière converti. Celui qu'il prononça le 28 novembre 1903, le dernier, hélas ! de la série bisontine, a pour titre : *L'action sociale du catholicisme*. On n'en saurait imaginer de mieux approprié aux circonstances. Car il nous dévoile la pensée « de derrière la tête » de l'orateur. Nous avons vu, en effet, que Brunetière a été conduit au catholicisme par ses préoccupations sociales. Allait-il les préciser devant l'auditoire le plus habitué à recevoir ses confidences ? Lui qui, « ennemi de tout individualisme, était aussi individualiste que possible, personnellement et par sa façon d'être et par sa façon de penser », allait-il, avec tous les développements que cet aveu comporte, nous expliquer en détail par quoi le catholicisme l'avait séduit, ébranlé, définitivement conquis ? On put le croire au début. Témoin ces paroles prometteuses : « Vous savez avec quelle sincérité, depuis plusieurs années, je vous apporte ici ce que je me permettrai d'appeler le résultat de mes expériences religieuses. Je sais avec quelle indulgence vous voulez bien accueillir *ce qui n'en est que l'expression à peine généralisée* <sup>1</sup>. Pourtant, cette fois, il le prit de plus haut. Son discours n'est pas une confidence, mais un programme d'action. D'ailleurs très à sa place, puisqu'il était

1. *L'action sociale du christianisme*, brochure de 128 p. Bossanne, éditeur, Besançon.



adressé aux membres de l'Association catholique de la jeunesse française réunis en congrès, un congrès qui, pour n'être que l'écho affaibli, la répétition amoindrie de celui de 1898, gardait encore, du fait de la présence de M. de Mun, une importance considérable. Et c'est chose significative déjà que Brunetière se sente autorisé, catholique d'hier, à transmettre aux catholiques d'aujourd'hui le mot d'ordre à exécuter, la ligne de conduite à suivre. Pour se placer ainsi à la tête du mouvement, n'avait-il pas tout le prestige nécessaire, avec, en plus, cette autorité particulière qui donne du poids aux paroles de quelqu'un « qui vient de loin ».

Après avoir signalé l'antagonisme irréductible qui existe entre la religion et la Révolution, et que ce sont bien deux mondes qui s'entre-choquent, sans aucun espoir de réconciliation possible, sans que l'on aperçoive par où se ferait la soudure, il convia ses jeunes auditeurs, s'ils voulaient prendre part à la lutte, à opposer, non pas symbole à symbole, *Credo* à *Credo*, mais l'action sociale chrétienne à l'individualisme révolutionnaire. (On reconnaît là son esprit défiant à l'égard des « palais d'idées » et toujours tourné à l'action.) L'un des bons moyens à mettre en œuvre à cet effet, c'est de « revendiquer sur la Révolution tout ce que la Révolution a prétendu laïciser » ; c'est de montrer que la structure de l'État, soi-disant laïque, est, au fond, chrétienne ; que les idées de solidarité, de liberté, de fraternité,

d'égalité, sur lesquelles il repose, n'ont de sens et de valeur que dans et par le christianisme; qu'il faut donc les retremper à leur source pour les débarrasser des scories accumulées sur elles et les redresser, afin que ne paraissent plus les déviations qu'elles ont subies. Mais, prenons-y garde. D'avoir été débaptisées, ne les a pas rendues d'un coup tout à fait nocives. Ceci nous met à l'aise pour rendre hommage aux « bienfaits de la Révolution », même poussés à leurs conséquences extrêmes, jusques et y compris le socialisme. Quelle injustice ce serait que de le condamner en bloc, sans examen préalable, comme s'il ne contenait aucune revendication légitime! Mieux vaut, reconnaissant en lui « l'expression du malaise universel engendré par les conditions nouvelles du travail », lui prêter main-forte toutes les fois qu'il s'agit de diminuer ce malaise. N'allons pas non plus tomber dans l'excès opposé, jusqu'à identifier le socialisme et le christianisme. Paradoxe à la Renan qui nous a dépeint saint Paul « sous la figure d'un compagnon du tour de France ». Au moins trois raisons principales s'opposent à cette assimilation mensongère. « Humainement parlant, la grande nouveauté du christianisme, et ce qui fera toujours, en tout temps, en tout lieu, sa noblesse, c'est d'avoir mis l'objet de la vie en dehors et au delà de la vie. Le socialisme, lui, ne le voit que dans ce qu'on pourrait appeler la réalisation du royaume de Dieu sur la terre. En second lieu, tandis que le ressort intérieur de la vie

chrétienne est la doctrine de l'effort et du perfectionnement de soi-même, le socialisme, lui, ne propose de but à son action que « l'épanouissement de toutes nos puissances » et la satisfaction de tous nos instincts. Les pires de nos passions, à son sens, nous ont été données pour en jouir. Et, en troisième lieu, Messieurs, si c'est l'honneur du christianisme que d'avoir opposé le droit de la conscience à la tyrannie de l'État ou de la cité, vous savez — et vous le voyez tous les jours plus clairement — que le socialisme laïque, si je puis ainsi dire, n'est que l'abaissement ou l'anéantissement de l'individu devant le droit de l'État. C'est ce que ne consentiront jamais de vrais chrétiens. » On le voit, notre collaboration au socialisme comporte des réserves essentielles qu'il faudrait discuter en détail. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que si les chrétiens appliquaient à leur vie publique les principes de l'Évangile, comme instantanément la question sociale perdrait de son acuité et s'acheminerait, en douceur, vers les solutions pratiques. La face du monde en serait changée. Elle le sera « si nous savons nous entendre ; si nous ne cessons de combattre la doctrine funeste qui, d'une « affaire sociale » a tendu, depuis un siècle, à faire de la religion, même au sein du catholicisme, une « affaire individuelle », et enfin si nous réussissons à différencier et à distinguer, mais surtout à séparer l'action sociale de l'action politique. »

Tel fut le testament de Brunetière à Besançon. Ce

discours, si l'on veut, n'est pas une date. La plupart des considérations qui y sont exposées ont déjà beaucoup servi. Mais sous la plume de ce vigoureux écrivain, elles ne paraissent pas du tout banales. A passer par son creuset, elles acquièrent une solidité, un lustre, un relief incomparables. Et le lieu commun lui-même, au sortir de sa plume, paraît tout flambant neuf.

Primitivement, si j'en crois un passage d'une de ses lettres, Brunetière avait eu l'intention, ou du moins émis la possibilité, d'entamer une discussion en règle avec P. Bourget. « Le développement (de mon discours) aurait pour objet de dégager une fois de plus l'idée religieuse de toute forme politique ou plutôt de toute formule, de répondre directement ou indirectement, selon les hasards de la parole, à l'école de Bourget, avec son monarchisme, et d'affirmer la convenance du christianisme avec la « bonne démocratie <sup>1</sup>. » En réalité, il s'est borné à quelques allusions très habiles, le débat de fond ne pouvant guère être abordé devant un congrès de jeunesse catholique. Pour ma part, je le regrette. Il eût été si piquant de voir ces deux traditionnalistes « s'empoigner », au sujet même de la tradition qu'ils comprennent différemment.

A défaut de ce malin plaisir, la Conférence Saint-Thomas d'Aquin goûta le soir même, au punch solennel qui fut offert à l'orateur, une joie pro-

1. Lettre du 26 septembre 1903.

fonde. Elle pria M. Brunetière, qui voulut bien accepter, de devenir pour l'année en cours son président d'honneur. Huit ans de rapports affectueux, quelques heures glorieuses passées ensemble, méritaient, certes, d'aboutir à cette minute inoubliable. Voulez-vous me dire qui, plus que M. Brunetière, pouvait être, pour la jeunesse des écoles, d'un utile et salubre exemple ? De sa vie, que de leçons à extraire, à l'adresse des jeunes gens : leçons d'énergie, de labeur opiniâtre, de dévouement à l'idée, de probité intellectuelle, et combien d'autres ! Sans compter cette amusante particularité. On parle souvent du « prestige des grades universitaires ! » il est indéniable et mérité. Mais Brunetière ! son prestige, à lui, n'augmentait-il pas, précisément, du fait qu'il n'en avait point, ou si peu ! étant donné les postes qu'il occupa, les fonctions qu'il remplit ! L'esprit frondeur des étudiants trouvait là son compte. La belle revanche contre « les bêtes à concours » ! Les « recalés » aux examens, s'ils n'osaient l'avouer, lui en étaient secrètement reconnaissants ! On lui savait gré d'être, comme dit M. Faguet, « un autodidacte », un fils de ses œuvres, et d'avoir atteint les plus hauts degrés du professorat sans passer par la filière ! On considérait comme un tour de force surprenant qu'il fût devenu, à l'École normale, le maître très écouté des futurs agrégés, sans être agrégé lui-même ! — Et de son côté, Brunetière aimait beaucoup les jeunes gens. Il les avait assez fréquentés pour que, non content de l'ensei-

gnement livresque, donné à distance, il se plût en leur compagnie, et s'ingéniât à influencer sur eux de toutes manières. Et qui donc le jugeant d'après certaines outrances de langage ou de pensée, sur la foi de quelques boutades véhémentes, l'a dépeint comme un Alceste toujours grincheux, hargneux, de commerce impossible? Légende absurde et sans fondement! Il était bon, affable et gai. M. Faguet, qui s'y connaît à placer le mot juste, l'appelle « mon délicieux ami ». Il n'est pas rare, au surplus, qu'un écrivain batailleur se double, dans l'intimité, d'un homme fort aimable. Tous, nous avons connu de ces polémistes redoutés, qui, une fois la plume posée sur le coin de la table, deviennent incontinent les plus doux des êtres, et les plus inoffensifs. Toute leur bile est pour les ennemis du dehors, toute leur grâce pour les amis du dedans. Que ceux qui ont connu Brunetière à la Conférence évoquent leurs souvenirs, et je gage qu'ils le reverront, souriant, très en verve, entouré de jeunes gens que n'intimidait pas le maître, et que séduisait le causeur. On conçoit, dès lors, que la petite cérémonie qui consistait à offrir à Brunetière la présidence d'honneur de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin fut, de part et d'autre, cordiale et touchante à souhait. M. Boysson d'École, au nom de ses camarades, réclama délicatement le patronage de l'illustre écrivain, qui, heureux de la surprise qu'on lui avait ménagée, et prenant tout de suite son rôle au sérieux, s'acquitta aussitôt du principal devoir de sa charge, en

donnant à ses jeunes amis les plus paternels, les plus sages conseils <sup>1</sup>.

1. M. Boysson d'École, secrétaire de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, saluant M. Brunetière, avait prononcé avec une émotion bien légitime l'allocution suivante où il résumait l'œuvre de la Conférence, et faisait valoir ses titres à la faveur qu'elle sollicitait de l'éminent écrivain :

MONSIEUR,

En ces jours illuminés par l'espoir que nous apporte toute une jeunesse enthousiaste et décidée à se montrer au grand jour résolument et nettement catholique, comme le disait ce soir M. Bazire, il apparaît que la Conférence Saint-Thomas d'Aquin doit avoir en toute justice son heure de triomphe.

Combien de fois fut-elle à la peine !

Votre présence aujourd'hui parmi nous, Monsieur, la place à l'honneur.

Et si je considère l'existence éphémère d'un si grand nombre de sociétés que nous vîmes naître et mourir en un très court laps de temps dans cette rude cité bisontine, je suis tout naturellement enclin à rechercher en dehors de nous le bienfaisant magicien de Jouvence qui nous garde de vieillir, puisqu'il nous conserve notre initiative, notre activité, notre ardeur.

Une réunion de jeunes étudiants, en effet, constitue par essence le plus instable des groupements. En une période triennale, nos membres se renouvellent en quasi totalité. Et pourtant nous restons toujours aussi nombreux, toujours animés du même esprit. Je suis certain de n'être contredit par personne si je proclame que cette prospérité est en grande partie votre œuvre : ce bon génie auquel je faisais allusion tout à l'heure, vous l'êtes !

Votre présence souvent répétée, toujours désirée à nos fêtes de la foi et de l'esprit, n'a pas manqué de donner à la Conférence Saint-Thomas d'Aquin une importance et un développement que ses dévoués fondateurs n'osèrent certainement pas envisager.

Depuis sa fondation, notre cercle, destiné à la jeunesse étudiante qui tient à se créer une atmosphère de saine amitié, d'idées sérieuses, et comme une sorte d'école d'entraînement au travail personnel, notre cercle, dis-je, n'a pas manqué de faire honneur à ce que j'oserais appeler sa raison sociale. Ici, chaque semaine, ceux que la parole publique attire peuvent s'y exercer et s'y exercent en effet devant un auditoire sympathique assurément, mais dont la critique n'en est pas moins pénible à affronter. La tribune n'est jamais vide, Monsieur, et l'auditoire est tou-

MESSIEURS,

J'accepte tout de suite, avec infiniment de plaisir, ce titre de *Président d'honneur* que vous

jours fidèle. Ainsi ont été soumises successivement à la Conférence Saint-Thomas d'Aquin et discutées dans le domaine littéraire, scientifique, artistique, religieux ou social, toutes les questions présentant un caractère d'actualité ou ayant une portée plus particulière. Admirable gymnastique intellectuelle qui nous est offerte ! Chacun de nous a ainsi à sa disposition un moyen de se perfectionner et d'étendre facilement le domaine de ses connaissances.

C'est sans doute, Monsieur, pour rendre hommage à l'idéal que la Conférence s'est tracé et pour encourager une tentative aussi intéressante qui a pour but de former des conférenciers, et de lancer peut-être des orateurs, qu'une main généreuse a su plusieurs années successivement verser à notre caisse une somme importante pour y créer des concours de conférences et stimuler l'ardeur de la jeunesse. Ces concours nous ont valu de belles manifestations oratoires et je suis heureux, devant une assistance d'amis comme celle qui m'entoure, d'applaudir aux triomphes des lauréats.

Mais se cantonner en ces questions plutôt spéculatives ne suffisait pas à une jeunesse désireuse de se mêler à tout ce qui est grand et utile. Prenant officiellement position au point de vue catholique et social, la Conférence fit naître à maintes reprises l'occasion de s'affirmer militante sur ce double terrain. En 1898 notamment, elle organisait l'inoubliable Congrès général de l'*Association catholique de la Jeunesse française* que nous avons tous vu revivre aujourd'hui ; et prenant pour elle quelques-uns de ces innombrables vœux que le congrès avait formulés, elle se hâtait de prêcher d'exemple en les réalisant dans la mesure de son action. Il faut savoir le reconnaître, elle n'a point été étrangère à la création de toutes les œuvres sociales de jeunes gens qui ont surgi sur plusieurs points de notre ville à la suite du Congrès, et elle ne s'est point désintéressée de leur développement.

C'est ainsi que sous la bienfaisante et discrète impulsion de son dévoué directeur et des différents bureaux qui se succédèrent, les membres de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin eurent leur place marquée dans les patronages de notre ville, y apportant leur concours intelligent et dévoué ; c'est ainsi que devant vos conseils, si respectueusement écoutés ce soir, Monsieur, ils joignirent promptement l'action publique à l'action sociale et

voulez bien m'offrir, et d'ailleurs auquel je pourrais dire que j'ai vraiment quelques droits.... à l'ancienneté. Car, je sais bien que je suis l'un des plus anciens d'entre vous, et je ne retrouve ce soir, ici, que bien peu des visages que j'avais accoutumé d'y voir. Les générations se poussent

méritèrent par leur dévouement, et leur travail, et leur initiative, d'être *au premier rang* quand ils ne furent pas *les organisateurs* de ces grands groupements régionaux de défense catholique et libérale que la France a vus se former dans les pénibles circonstances que nous traversons.

Donc, vous le voyez, Monsieur, sans nous endormir sur des lauriers dont vous nous avez singulièrement facilité la récolte à maintes reprises, nous avons cherché à nous rendre dignes du grand honneur que vous nous avez fait en vous intéressant à notre action et en choisissant la tribune de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin pour y faire les déclarations successivement sensationnelles qui vous ont donné une des premières places parmi les défenseurs des idées religieuses.

Excusez-moi si je crois pouvoir vous dire, sans modestie, que nous n'avons pas démerité, et si j'ose formuler ici au nom de tous une demande, une prière qui serait peut-être déplacée, ou tout au moins très osée si nous ne connaissions la sympathie dont vous voulez bien nous honorer : vous vous êtes intéressé à nos travaux, à nos luttes, à nos succès et ici même, il y a peu de temps, vous nous demandiez de persister dans notre attitude.

Sommes-nous entrés dans vos vues ? Avons-nous exactement suivi la voie que vous nous avez indiquée ? Avons-nous, en un mot, tenu nos engagements ?

A vous de nous le dire, à vous de nous donner une indiscutable, éclatante et solennelle réponse approbative en ne craignant pas de nous accorder officiellement votre haut patronage.

Chaque année, il est d'usage que nous sollicitons l'appui d'un de nos concitoyens les plus en vue, qui devient notre guide respecté.

Si vous n'êtes pas Bisontin de naissance, vous l'êtes de cœur, Monsieur, vous-même nous l'avez dit.

Voilà pourquoi j'ai l'honneur de vous solliciter très respectueusement, Monsieur, au nom de tous nos amis, de vouloir accepter la présidence d'honneur de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin.

les unes les autres, et dans la vie moderne, ce n'est pas quinze ans, mais trois ans qui sont un long intervalle de temps. On pourrait faire sur ce thème de mélancoliques variations, dont le défaut ne serait que d'être un peu banales.

Mais, anciens ou nouveaux, je vous retrouve du moins animés de la même ardeur, prêts au même combat, plus résolus que jamais, et de tout votre courage, engagés dans la voie que vous indiquaient tantôt M. de Mun, et ce matin votre archevêque. Que pourrai-je ajouter à ce qu'ils vous disaient?

Ceci, peut-être, et votre ardeur n'en sera pas refroidie, que, puisque vous êtes avant tout une conférence d'études, vous devrez vous souvenir qu'avant de s'engager à fond, et pour pouvoir aboutir à d'utiles résultats, l'action sociale a besoin d'être préparée par de longues, de patientes et de consciencieuses études. On n'improvise pas, en matière sociale; et quand on considère la nature des problèmes qui s'y rapportent ou qui en dépendent, on est effrayé de leur gravité. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne doive pas s'y appliquer! Je vous ai moi-même prêché le contraire hier soir. Mais il ne faut pas les traiter légèrement; et précisément l'étude attentive des questions donnera seule du lest, si je puis ainsi dire, et du poids, à une action

sociale dont il ne suffit pas que l'élan soit généreux, mais dont il faut aussi que la conduite soit prudente, pour être énergique, réfléchie, pour être féconde, et patiente, pour être durable.

Prenez donc garde à ne pas la séparer de l'action intellectuelle, ce qui serait une grande faute, et puisque vous voulez faire de l'action sociale chrétienne, n'oubliez pas que si la bienfaisance du christianisme se prouve par son action, c'est par d'autres moyens, d'une autre nature, qu'on en établit la vérité. Sur ce terrain aussi, vous le savez, à l'heure présente, il se livre un grand combat. Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas l'oublier. Il ne faut pas vous en remettre à d'autres pour le combattre en votre place. Étudiez donc votre religion. Ayez toujours l'œil et l'oreille ouverts aux travaux de vos adversaires. Ne les méprisez pas ! Ne croyez pas que la vérité brille de sa propre évidence. Ne croyez pas qu'elle n'ait pas besoin d'être constamment démontrée, défendue, soutenue, rétablie, vengée. Souvenez-vous enfin que c'est la pensée qui guide et qui éclaire l'action, si c'est la générosité du cœur qui l'inspire, et qu'en matière même d'action sociale, il n'est pas inutile d'être au courant des choses de l'exégèse, de l'histoire et de la philosophie.

C'est ce qui me permet de vous dire encore,

puisque nous sommes non seulement une conférence d'études, mais une conférence d'étudiants : Messieurs, ne négligez pas non plus, professeurs, avocats, médecins, de faire tout ce qu'il faut pour remplir un jour toutes les exigences de votre profession. Car là même, dans le temps où nous sommes, là, Messieurs, est la source de la véritable autorité, dans la supériorité professionnelle, dans l'estime que font de vous les gens de votre profession, « les spécialistes », comme on les appelle, ceux qui en savent les difficultés, et ceux, par conséquent, qui sont vos premiers juges. C'est à eux qu'il faut vous imposer d'abord, si vous voulez vous imposer aux autres, et les autres auront confiance en vous parce qu'ils savent, pour en avoir eux-mêmes l'expérience, qu'on ne s'impose aux gens de sa profession que par les moyens légitimes.

Les avocats ne se méprennent pas au mérite d'un avocat, ni les médecins à celui d'un médecin. Visez donc, Messieurs, à cette supériorité professionnelle, d'abord, et tant au point de vue de l'action sociale qu'au point de vue de l'autorité du conseil ou de l'exemple, préparez-vous avant tout à être éminents ou considérables dans votre profession. Car, c'est à vos pairs que les autres hommes demanderont le cas qu'il faut faire de vous, et c'est leur opinion qui fera votre autorité.

Et, avec tout cela, me demanderez-vous peut-être, réussirons-nous à remonter le courant? Messieurs, je n'en sais rien! Je l'espère, mais je n'en sais rien. Je vous ferai seulement observer que si vous ne réussissiez pas, il ne faudrait pas vous décourager!

Non! il ne faudrait pas vous décourager parce que, ce que nous vous convions à essayer de *refaire*, les hommes de la Révolution et de l'Encyclopédie n'ont pas mis, eux, moins de cent cinquante ans à le « défaire ». On n'a pas fait en un jour les ruines que nous voudrions relever : nous ne les relèverons pas, nous non plus, en un jour. Pourquoi serions-nous moins patients que nos adversaires? moins acharnés, moins obstinés qu'eux dans l'effort? Pourquoi serions-nous moins confiants dans la bonté de notre cause? Si cependant nous devons échouer, nous aurions encore la satisfaction d'avoir fait notre devoir, ce qui est quelque chose, quoi qu'on en puisse dire, et peut-être la principale, si nous ne sommes pas les maîtres des événements. « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Et enfin, Messieurs, quand nous ne verrions rien briller à l'horizon de nos efforts, nous nous souviendrions, vous vous souviendriez qu'entre autres nouveautés que le christianisme a introduites dans le monde, celle-ci n'est sans doute pas la

moindre ni la moins généreuse d'avoir appris à l'humanité que le succès n'était la mesure ni de la considération, ni de l'estime, ni de la gloire ni de l'honneur, ni de la vertu.

Puis les langues se délièrent. Guy de Maupassant définit joliment la conversation : *le jeu de raquette des sentiments et des idées*. On joua donc à la raquette avec entrain, voire même avec emportement. Réflexions, reparties et rires s'entrecroisèrent. Qui ne connaît le « crescendo » habituel du bruit, dans ces réunions de jeunes gens ? C'est, au début, un murmure discret ; au milieu, un bourdonnement joyeux ; à la fin, un tapage assourdissant. On eut vite fait, ce jour-là, de grimper les trois étages. Très à l'aise, parmi ce va-et-vient endiablé, Brunetière se prodiguait, allait de groupe en groupe, toujours entouré, mais d'un cercle changeant, d'une couronne qui se renouvelle. Le compte rendu qui fut publié de la réception relève, à ce sujet, un incident typique, qui montre le charmant abandon et la simplicité que Brunetière apportait dans ses relations.

« M. Brunetière cause dans un groupe ; il recommande la fusion, ou tout au moins l'action parallèle, mais non contraire, de tous les jeunes groupements catholiques. Un brave paysan montagnard, qui s'était déjà fait remarquer par la vigueur de ses applaudissements, épie depuis quelque temps le moment de s'approcher ; il croit l'occasion propice,

et sans autre présentation, posant sa large et robuste main sur l'épaule de l'académicien, les yeux flam-bants de joie, sans embarras, sans hésitation, comme on parle à un vieux camarade, il lui dit : « Ah ! c'est vous, M. Brunetière ? — Oui, mon ami. — Eh bien, non, vous savez, mais si vous veniez chez nous, ah ! c'en serait une de fête. » L'invitation était dénuée d'artifice, mais elle jaillissait tellement du cœur, elle respirait tellement la joie, la confiance et l'admiration, que l'éminent académicien ne put s'empêcher de sourire, mais d'un sourire doux et triste tout ensemble : doux, de se savoir si connu, si aimé, si recherché ; triste, de ne pouvoir faire plaisir comme il le voudrait à son nouvel ami, et dans une étreinte chaleureuse de la main, il le remercie de son aimable invitation. »

Et, en effet, de telles paroles dont la sincérité, pour ainsi dire, fait explosion, combien ne valent-elles pas de ces compliments frelatés que « les bonnes manières » imposent et que l'hypocrisie formule !

De Besançon, Brunetière fila en Suisse, dans le canton de Berne. Habitué aux auditoires des grandes villes, il fit une exception en faveur de Porren-truy, qui ne compte guère plus de huit ou neuf mille habitants, mais se réclame d'un long passé, d'un site pittoresque et, aujourd'hui encore, d'une vie intellectuelle intense. Ce qui l'attirait là, outre

1. Lire le récit des fêtes qui eurent lieu à cette occasion dans la brochure citée : *L'action sociale du christianisme*.

l'invitation pressante de M. Daucourt, préfet du district, ce n'était pas l'envie d'excursionner et de s'assurer en passant que le Mont-Terrible a volé son nom ! Mais les habitants de Porrentruy, au point de vue religieux, sont fort divisés. Protestants et catholiques s'y partagent l'influence. Et bien que soit vive la rivalité confessionnelle, les relations d'un camp à l'autre n'en restent pas moins courtoises. Excellent terrain, par conséquent, pour que Brunetière y semât à pleines mains la parole de la réconciliation future. Car, le croirait-on, ç'a été une de ses idées maîtresses, que la réunion des Églises ! Bossuet la lui a « passée ». Léon XIII, de son autorité, de toute l'ardeur de son désir, l'a renforcée. Ce chrétien de fraîche date s'est ouvert tout grand aux plus vastes projets. Il a fait sien le vœu magnifique : *ut sint unum*. Et à chaque instant, dans ses discours, il tend aux protestants une main fraternelle : il les invite à combattre avec nous, dans nos rangs.

Mais contre qui ? contre quoi ? La question vaut d'être éclaircie. Car comment se fait-il que ce traditionnaliste invétéré ne déclare pas une guerre à mort au principe du libre examen ? n'y ayant rien qui semble heurter plus fort ses doctrines. Comment ne le rend-il pas responsable de tous les maux que, sa vie durant, il a déplorés ? Il en a pourtant mesuré comme pas un les conséquences détestables. « Que le protestantisme soit une atténuation au principe d'autorité ; qu'il tende à faire de

l'individu la mesure et le juge de toute vérité ; que par la diminution du dogme, il tende, ou si l'on veut qu'il aboutisse inévitablement à la sécularisation et, comme l'on dit de nos jours, à la « laïcisation » de la morale ; qu'il relâche, par là, le lien que la « religion » formait naguère entre les hommes ; qu'il lui enlève son caractère d'universalité et qu'avec *la catholicité dogmatique, il énerve aussi la vertu sociale du christianisme*, je ne crois pas qu'on puisse le nier <sup>1</sup>. . . » Et encore : « De quelque façon qu'on entende le mot « religion », et de quelque manière qu'on le définisse, on ne saurait pas plus être seul de sa « religion » que par exemple de sa « patrie » ou de sa « famille ». Famille, patrie, religion, autant de mots qui impliquent l'idée de « collectivité ». « Chacun se fait son petit religion à part soi, » dira plus tard une grande princesse, Madame, mère du Régent. Elle se trompera ! Chacun se fait son opinion, ou sa philosophie, mais non pas sa religion ; et la preuve, c'est qu'en matière de croyances, pour Calvin comme pour Bossuet, l'hérétique est celui qui a « une opinion ». L'hérésie, Messieurs, c'est précisément le choix — *airesis* — que l'on fait d'une opinion, pour la professer à soi tout seul, dans l'exaltation de son choix, de l'excellence de son choix, et comme qui dirait à l'encontre de l'opinion commune : *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus* <sup>2</sup>. » Il est

1. Discours de combat. Dernière série, p. 55.

2. Discours de combat. Nouvelle série, p. 147-148.

impossible de mieux dire. L'exemple, souvent répété ces temps derniers, de protestants illustres qui, trouvant la position intenable entre le catholicisme et le rationalisme, ou bien sont venus chez nous, ou bien s'en sont allés à la libre pensée, est là pour confirmer le bien fondé de ses critiques.

Si donc il pardonne au protestantisme son principe fondamental du libre examen, c'est qu'il trouve en lui par ailleurs de formidables « compensations ». En voici peut-être quelques-unes. Il en veut à la Réforme « d'avoir rompu l'unité chrétienne », mais il la remercie de s'être dressée contre le paganisme renaissant. Sachons, dit-il, « distinguer le mouvement de la Renaissance d'avec celui de la Réforme, — en dépit des apparences, ou même de quelques traits communs, — et souvenons-nous que le premier, le mouvement de la Renaissance, *n'ayant abouti finalement qu'à une restauration du naturalisme païen*, c'est précisément le second, le mouvement de la Réforme, qui l'a combattu pour le plus grand bien de la civilisation, interrompu, enrayé, et finalement obligé de compter ou de composer avec le christianisme. »

De plus, la morale austère de Calvin, si peu aimable qu'elle fût, il l'aimait. Qu'on en juge par ces paroles qui sonnent comme une fanfare joyeuse : « Au moins celui-ci (Calvin) n'a pas cru que la volonté nous eût été donnée pour travailler « au développement de toutes nos puissances », mais, au contraire, pour combattre et pour rectifier la plu-

part d'entre elles, et pour édifier la vertu sur *la ruine de nos instincts!* » Tirer, du père de l'individualisme en matière religieuse, des conclusions si opposées à l'une des maximes principales de l'individualisme contemporain, c'était de quoi l'enchanter et comme un bon tour joué à ses adversaires. La ruine de nos instincts! Le mot est dur, mais, sous ce rapport, Brunetière poussait volontiers la sévérité à l'extrême. N'est-ce pas lui qui a essayé de déduire l'immoralité de l'art de ce fait qu'il est obligé, « pour atteindre l'esprit, de recourir à l'intermédiaire, non seulement des sens, notez-le bien, mais du plaisir des sens »? N'est-ce pas lui aussi qui, à propos de livres d'étrennes, prononçait un jour ce jugement significatif: « Au fond de tout mysticisme, même le plus pur, il y a je ne sais quoi de douteux et de malsain »? « L'impératif catégorique » de Kant en est-il cause? il ne voyait pas d'un œil favorable l'essor de l'âme, sitôt que ce n'est pas le devoir brut, si j'ose dire, qui l'inspire.

Et enfin, pessimiste comme il l'était, convaincu de la « perversité foncière » de l'homme, par là encore il avouait des affinités secrètes avec le protestantisme.

Aussi traitait-il les protestants en « frères séparés », insistant bien plus sur le substantif que sur le participe qu'il aurait voulu supprimer. C'est ce qui rend si palpitant d'intérêt son discours de Porrentruy, sur la « Réunion des Églises ». Il faut y voir l'épanouissement d'une idée longuement cul-

tivée dans le secret du cœur, l'expression éloquente d'un vœu très cher. De toutes parts, on vint l'entendre. Berne, Bâle, Fribourg, Belfort, Besançon, Mulhouse, fournirent des auditeurs d'élite, impatients de savoir comment, d'après Brunetière, le christianisme social engloberait un jour, sous la direction d'un Pape unique, indiscuté, protestants et catholiques, oublieux des anciennes querelles.

Nous n'avons pas — et cela est infiniment regrettable, — le texte de ce discours. Mais d'excellents résumés en ont été donnés par le *Pays*, organe catholique et démocratique du Jura, et le *Journal des Débats*. Nous nous contenterons de reproduire ce dernier, qui est plus court, nous bornant à quelques additions entre parenthèses pour compléter au besoin la pensée du maître. Elle est fort claire d'ailleurs. Pourquoi Brunetière travaille à la réunion des Églises — quels obstacles, en voie de diminution, s'y opposent, — comment le christianisme social peut surmonter ces difficultés, — quels avantages immenses pour la civilisation résulteraient de l'union projetée, impossible de souhaiter une division plus nette, plus logique, et il semble bien que ce discours — je ne fais pas ici un mince éloge, — soit l'un des mieux construits de ce savant architecte.

En voici la substance, d'après le *Journal des Débats*.

« M. Brunetière a commencé par rappeler combien cette idée de la réunion était chère à Léon XIII

et à Bossuet (double raison qui le pousse en avant), et il évoque à ce propos le souvenir ému d'un entretien qu'il eut en 1900, sur cette question, avec le Pape défunt, à l'occasion précisément d'un discours qu'il avait prononcé au Vatican, sur la « modernité » du grand évêque français. D'autres témoignages empruntés à Newman, à Pusey, à Doellinger, à Ernest Naville, lui servent alors à prouver combien l'idée a fait de chemin durant ces dernières années, même dans les milieux protestants.

« Ce n'est pas, d'ailleurs, que M. Brunetière se dissimule la gravité des obstacles qui longtemps encore, sans doute, s'opposeront au rapprochement souhaité. Ces obstacles sont, d'après lui, de trois sortes. Ils se rapportent, les uns à la différence d'éducation intellectuelle et morale que la Réforme, depuis plus de trois siècles, a mise entre protestants et catholiques (comprenez par là leur attitude différente vis-à-vis de l'autorité doctrinale ; acceptation franche d'un *Credo* total, ou choix individuel entre ses divers articles passés au crible) ; les autres, à la tendance jalousement nationale, et même « nationaliste », qu'affectent certaines communions chrétiennes (à tel point que les combattre c'est, du même coup, ébranler le pouvoir civil auquel elles servent de support, et risquer, par conséquent, de faire œuvre révolutionnaire) ; les autres, enfin, aux divergences proprement dogmatiques. Mais ces divergences doctrinales, il faut aussi le reconnaître, ont diminué de siècle en siècle et de génération en

génération (600 au xvi<sup>e</sup> siècle, 100 au xvii<sup>e</sup>). A l'heure actuelle, elles ne portent guère que sur deux points : la question de l'Eucharistie, et surtout celle de l'Église. (Il est vrai que si l'on applique la règle : *non numerandi, sed ponderandi*, le reliquat, certes, n'est pas négligeable !)

« Sur quoi, cependant, M. Brunetière fonde-t-il le plus d'espérances pour opérer ou pour hâter la réunion ? Sur ce qu'il appelle le récent avènement du christianisme social. (On voit que son discours de Porrentruy fait suite à celui qu'il avait prononcé la veille à Besançon.) Social, certes, le catholicisme l'a toujours été, mais il l'est devenu plus particulièrement de notre temps, en raison des circonstances où il vit. (C'est ainsi, par exemple, qu'à l'époque de la Renaissance, ce que le christianisme a plus spécialement favorisé, c'est ce qu'il contenait en lui-même de sentiment esthétique. Aujourd'hui, sous l'influence des événements, il développe surtout le côté social de lui-même <sup>1</sup>.) Et quant au protestantisme, qui, lui, ne l'a pas toujours été, il est en train de le devenir, ainsi que le prouvent les déclarations très significatives de MM. Harnack, Wilfrid Monod et Herror. *Or, le christianisme ne peut être ou devenir social sans tendre nécessairement à l'unité, c'est-à-dire au catholicisme. Et ce sont les nécessités de l'action sociale qui feront de mieux en mieux comprendre aux protestants la légitimité des*

1. *Le Pays*, 3 décembre 1903.

*dogmes catholiques qui leur répugnent le plus, celui de l'infaillibilité, par exemple.* » (Car l'unité ne se conçoit pas sans l'autorité qui maintienne intactes la discipline et surtout la croyance.)

« Pour conclure, l'orateur ajoute que le retour à l'unité chrétienne est d'autant plus désirable que, seule, la religion est capable de sauver notre civilisation du naufrage dont la menacent l'invasion noire et l'invasion jaune : ces nouveaux barbares auront le nombre, donc la force ; ils s'assimileront notre science : nous ne leur résisterons qu'en les faisant chrétiens. »

Que vous semble de cette pensée de la fin ? de ce regard prophétique jeté sur l'avenir ? de cet appel à l'Église pour discipliner, une fois de plus, les forces grouillantes de la barbarie qui se lève ? — et pourquoi pas, si l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement ? L'arche n'a pas sombré, le déluge peut venir.

---

## VI.

**Les Discours de combat. — Ce qu'ils nous révèlent du tempérament de leur auteur. — Brunetière orateur. — Conférences sur l'Encyclopédie.**

A partir de ce mois de décembre 1903, Brunetière n'eut plus de rapport direct avec Besançon. Et nous pourrions à la rigueur clore ici brusquement le récit de ses faits et gestes parmi nous. Mais il avait laissé dans notre ville, et à la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, de tels souvenirs, que nous continuions de suivre de loin, avec un intérêt toujours croissant, les diverses manifestations de sa pensée, au moins toutes les fois qu'elle côtoyait les grands problèmes moraux. Car nous avons laissé de côté, à dessein, son activité proprement littéraire, qui fut immense. En avons-nous seulement noté l'essentiel, je veux dire sa théorie de l'évolution des genres, et l'ingénieuse application qu'il fit à la littérature des principes du darwinisme? Pourtant, une grande partie de sa notoriété vient de là. Et si la critique, à ce propos, hésite, si cette conception fort intéressante semble participer, non pas au discrédit — le mot serait trop fort — mais à la diminution de vogue que le transformisme subit aujourd'hui sur tous les terrains, qu'importe pour la gloire de Brunetière? « La grande affaire, le coup de génie, c'est d'intro-

duire dans les sujets sans cesse rebattus un ordre nouveau <sup>1</sup>. » Et quand cet « ordre nouveau » substitue aux divisions chronologiques, artificielles, extérieures d'autrefois, un principe précieux de continuité, de vie qui se développe selon des lois que l'on cherche à fixer, le bénéfice, à notre avis, est grand. Mais nous n'avions pas à y insister. Puisque c'est uniquement l'homme en marche vers la lumière que nous avons tenté de dépeindre, et encore pour cette seule partie du chemin qu'il fit à Besançon, cette réduction voulue du sujet nous fera pardonner nos omissions, et l'on serait mal venu de nous reprocher des lacunes qui dès lors n'en sont pas.

Il paraît difficile toutefois — tant c'est bien le Brunetière de Besançon qui s'y manifeste et s'y prolonge — de ne pas dire un mot des *discours de combat*, des conférences sur l'*Encyclopédie* et enfin de la mort de l'illustre écrivain.

Il avouait un jour, vers la trentaine : « Nous sommes hardiment de l'école de ceux qui, s'ils avaient la main pleine de vérités, hésiteraient à l'ouvrir ou ne le feraient qu'avec d'infinies précautions. » Comme l'on change ! Quelques années plus tard, il n'était plus du tout « de son avis ». Et au contraire quand il crut tenir et posséder en toute propriété, pour les avoir chèrement achetées, quatre ou cinq vérités essentielles, il n'eut de cesse qu'il ne les eût procla-

1. Bellesort, Conf. hebd.

mées partout. Les discours de combat attestent la vigueur de sa propagande. Contre le dilettantisme, l'individualisme, l'internationalisme et le rationalisme (on sait qu'il n'avait pas peur des mots en isme ni de l'accusation de pédantisme qu'ils valent à qui les emploie), il porta des coups redoublés, de plus en plus forts et de plus en plus précis. Mais, notez-le bien, ces ennemis-là n'étaient point pour lui des ennemis-nés. Sa sympathie, s'il l'avait laissé couler selon sa pente, allait à eux. Ses plus récents biographes ont relevé l'antithèse. Lui, le plus mobile et le plus impressionnable des hommes, il s'applique à devenir le plus impartial des critiques. Lui, le plus personnel des écrivains, il se constitue le champion de l'autorité. « Je suis comme M. Giraud, dit M. Bellesort, je ne crois pas qu'au début de sa vie littéraire, il ait uniquement cédé à son esprit de contradiction en défendant la tradition contre les dilettantes, les individualistes et les internationalistes. Mais il est bien certain que cette tradition, il l'a défendue avec des allures de révolutionnaire. » Et encore : « Il était triste comme tout homme qui s'est vaincu et qui ne dort que d'un œil sur sa victoire. Dans la correspondance de Veillot qu'il avait lue de très près, et à qui sur plus d'un point il ressembla, j'ai noté un mot qui nous éclaire un peu son âme. Montalembert avait reproché à Veillot ses violentes attaques contre les écrivains romantiques, et Veillot lui répondait : « Assez de gens les vantent et moi je suis encore trop

enclin à aimer leur sottise pour ne pas en dire du mal. *Je m'adresse à moi-même une grande partie des coups de poing que j'ai l'air de leur donner. Voilà pourquoi je tape si fort.* Je crois qu'il en fut de même de Brunetière. Individualiste par sa nature passionnée et par son goût de la domination, il a combattu toute *sa vie contre lui-même*<sup>1</sup>, *c'est-à-dire contre l'individualisme*. J'ai toujours pensé que né dans un autre siècle, il eût réclamé pour l'écrivain le droit d'exprimer ses sentiments les plus intimes et les plus particuliers, et qu'il eût encore mieux fait ressortir le péril que court une littérature à vivre du général et de l'universel.... Mais au moment où il débutait, il fut effrayé pour l'ordre social de l'anarchie où nous conduisaient les excès de la littérature personnelle. Il se détourna, irrité, des nuages de vanité monstrueuse qu'elle lui présentait et où il pouvait voir la caricature de ses secrètes inclinations. » Ce n'était donc pas le Brunetière primitif qui prononça les discours de combat, mais un Brunetière dompté, redressé, retourné par

1. M. Joseph Bédier ne pense pas différemment. « D'un effort toujours repris, d'une âme inassouvie, il se combattait lui-même, *il n'a jamais polémique que contre lui-même*, contre les idées dont il souhaitait et redoutait tour à tour qu'eiles prissent sur lui de l'empire, opposant sans cesse à ses croyances ses difficultés de croire, et c'est de cet effort qu'il a donné à ses élèves le spectacle émouvant. Mais cette inquiétude, c'est la loi des grands cœurs. Ce besoin intérieur de se critiquer soi-même, de se dépandre de soi, de se renouveler, c'est le principe des grandes initiatives scientifiques, c'est le ressort de tout héroïsme, c'est l'aiguillon de toute sainteté. »

lui-même ! en un mot, et là encore, un converti ! C'est ce qui explique sa fougueuse ardeur de néophyte. Et qui sait si ce n'est pas cette anomalie profonde, clairement analysée par ses critiques, mais déjà confusément sentie par ses auditeurs, qui communiquait à sa parole un tel accent d'autorité, une telle emprise sur les âmes. « On n'aime que ce dont on souffre, » a dit Flaubert. La ferveur de l'adoration croît en raison des sacrifices consentis pour l'être adoré. C'est pourquoi, les vérités qui l'avaient meurtri, il en parlait avec une âpre tendresse ; les erreurs qui, s'il n'avait veillé, l'auraient séduit, il les pourchassait comme de belles corruptrices dont il y a toujours lieu de craindre les retours offensifs.

Ce défenseur de l'ordre avait toutes les allures d'un conquérant parce qu'en effet il venait de conquérir sur lui-même les positions qu'il défendrait contre les autres. De quels vigoureux contreforts n'a-t-il pas étayé les trois colonnes si branlantes de la société moderne : la famille, la patrie, la religion, les deux dernières surtout. Pas un de ses discours de combat qui n'aille à consolider ces vénérables soutiens de l'ordre, et à renforcer, à rétablir, au besoin, à rectifier, dans le domaine religieux comme dans le domaine littéraire, la saine tradition. Chaque fois qu'il avait parlé et qu'il s'asseyait au bruit des applaudissements, on peut affirmer deux choses : d'abord qu'un certain nombre de préjugés, d'illusions, d'équivoques, gisaient pêle-mêle, atteints,

déchirés, déchiquetés par sa parole, ensuite que les auditeurs emporteraient du discours un motif d'action pressant, une raison de vivre mieux comprise, une vue plus nette de l'idéal à poursuivre. D'autant qu'il excellait à saisir, parmi les préoccupations du temps présent, celles qui étaient les plus actuelles et les plus profondes. Jamais il ne « pérorait » pour le vain plaisir d'étaler des considérations qui n'ont pas de répercussion sur les mœurs, de dérouler des théories qui n'influent pas sur la conduite. Il voulait à tout prix agir sur les volontés. Autant de discours, autant d'actes, ou, si l'on veut, car il mena de véritables campagnes, autant de batailles. Ce recueil, qui forme aujourd'hui trois (ou quatre) séries, où l'on a précieusement conservé des ébauches et recueilli des restes, c'était son code à lui de la « raison pratique ». Il faut les lire. Un inventaire en a été dressé par les soins de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, incomplet sans doute, puisqu'il remonte à l'année 1903, mais les lignes principales y sont tracées déjà <sup>1</sup>. Brunetière les a depuis creusées davantage, mais n'en a pas modifié la direction. J'y renvoie le lecteur.

Et mieux encore aux discours eux-mêmes. Ils étaient, au dire de M. de Vogué, la partie de son œuvre qu'il préférait, Et nous aussi. Il les multiplia à la fin de sa vie, jusqu'au moment où, la voix lui manquant, il fut contraint d'y renoncer. Sa consola-

1. Voir l'Introduction à *l'Action sociale du christianisme*. Besançon, imprimerie Bossane.

tion, ce fut de retourner alors aux belles-lettres, après des fugues qu'il ne considérait pas comme des infidélités, mais comme, au contraire, des preuves d'amour plus profond, car il méprisait la littérature qui s'arrête avant la philosophie, qui ne rencontre pas la morale. Là surtout se révèle son tempérament d'apôtre qui double son talent d'orateur.

Orateur, il l'était à un degré merveilleux. De Bonald, en le voyant, n'eût pas regretté sa définition de l'homme : une intelligence servie par des organes. « Petit, mince, dit M. Bellesort, presque chétif, mais nerveux, extrêmement soigné dans sa mise, toujours tiré à quatre épingles, sa figure maigre et fine, restée si longtemps jeune, avait je ne sais quoi d'impérieux et de dédaigneux, sous la moustache courte et drue et dans la commissure des lèvres. Son regard était aigu derrière les verres d'un lorgnon qu'il ne quittait jamais. Il marchait d'un pas ferme et bref. Rien n'était raide en lui, mais tout était ardent et comme prêt au bond. De ce corps frêle qui ne sera, dans les dernières années, que l'enveloppe transparente d'une volonté tendue, sortait une voix admirablement timbrée, grave et claire et même claironnante, capable de remplir une cathédrale. Partout où il entraît, un souffle de vie brûlante pénétrait avec lui. » La verve, cette qualité d'éclat, d'abondance, qui d'ordinaire porte sur le mot, qu'elle rend savoureux et pittoresque, revêtait chez lui une forme spéciale : elle était le mouvement — et combien rapide ! — de la pensée en

marche. Incomparable logicien, il obtenait, par l'agencement heureux des idées, les effets d'émotion que d'autres obtiennent par l'expression passionnée des sentiments. Cette éloquence, pour s'adresser au cerveau, n'était pas moins entraînant que celle qui vise à remuer le cœur. Il était passé maître à circonscrire un sujet. Il comptait ses pas avec affectation. Loin de dissimuler sous des transitions habiles, servant de voiles, les articulations du discours, il tenait — et d'aucuns le lui ont reproché comme une manie — à ce qu'elles fussent aussi en relief que possible. Par ses divisions si nettes, par son insistance à souligner les passages essentiels, par les surcharges voulues de qui, de que, d'incidentes, que pour éviter à la pensée un morcellement nuisible, il imposait à sa phrase, sans l'alourdir, — et c'est miracle! — par son style lumineux, appuyé, qui rayonne et qui grave, il atteignait à une précision absolue. Il était à la fois puissant et subtil, également apte à manier le paradoxe et le lieu commun. Il avait une façon amusante et brusque d'acculer ses contradicteurs sur le point précis où il voulait que la discussion portât! Pas d'échappatoire avec lui! Pas d'issue, pas de fissure par où se faufiler. Il fallait s'en tenir à la question posée, la discuter, tant et plus, mais non la déplacer.

Avec cela, il se donnait tout entier quand il parlait; il mettait en branle toutes ses facultés. « Chacun de ses discours, remarque M. d'Haussonville, était un acte et un effort, et il suffisait de s'entretre-

nir quelques instants avec lui, à l'issue d'une de ses conférences, au moment où on le trouvait encore vibrant mais épuisé, pour mesurer combien l'effort avait été grand. »

Et enfin, puisque discours de combat il y a, comment ne pas faire ressortir qu'il était « combatif » avec emportement, avec allégresse? Comme le dit excellemment M. Bellesort, il « était toujours prêt au bond ». Mais rien ne le faisait bondir comme le coup de fouet de la contradiction. Il avait alors à sa disposition une arme terrible, l'ironie! une ironie pesante, hautaine, mordante, qui ne se contente pas d'égratigner mais emporte le morceau. L'un de ses anciens élèves à l'École normale raconte à ce sujet, dans le *Gaulois* du 6 novembre 1911, le trait suivant : « Un jour nous eûmes un singulier spectacle. Chacun de nous à son tour devait faire une leçon. Tout le monde sait que l'école normale avait été un des principaux foyers du dreyfusisme. Brunetière, qui s'était déclaré « incompetent », avait excité la colère des intellectuels. Un de nos camarades prit sur lui de lui faire sentir le mépris de la « jeunesse consciente ». Je ne sais de quoi il parlait : il fit la conférence la plus impertinente. Pendant trois quarts d'heure, il eut l'air de faire la leçon à Brunetière. Alors on vit paraître le Brunetière des combats. Ce fut vraiment curieux. A la lutte on le voyait se dilater. Ce petit homme chétif paraissait doublé de volume. Il jubilait de froide rage. Quand ce fut son tour de parler, tranquillement, posé-

ment, il se mit à démolir, à déchiqúeter pièce à pièce, à réduire en petits morceaux, en poussière, en charpie, l'imprudent. Ah ! ce ne fut pas long. Au bout de cinq minutes, il n'en restait plus rien. »

Il était servi dans ces cas-là, et toutes les fois d'ailleurs qu'il parlait en public, ou même à un petit groupe d'amis, par une faconde extraordinaire. Cela lui fut avantageux d'être né à Toulon. Il avait habitué sa pensée à épouser la forme du discours, ou plutôt c'est elle qui spontanément jaillissait éloquente. Qu'il écrivit un article, ou un volume (tel son étonnant manuel de l'histoire de la littérature française), ou seulement un bout de billet, un fragment de lettre improvisé, on y reconnaissait la marque de l'orateur. « Sa conversation, dit le rédacteur du *Gaulois* déjà cité, était presque toujours un monologue. A propos de n'importe quoi, il se mettait à improviser. C'est alors qu'il se livrait davantage. Il s'amusait lui-même de sa parole et de sa verve, s'exprimant avec force gestes, à grand renfort de périodes, outrant sa manière, essayant sur le premier venu ses idées et ses raisonnements, et comme s'exerçant à vide pour une occasion possible. Le plus mince public lui était bon pour cette gymnastique. Il se lançait a plaisir dans des phrases inextricables de syntaxe, pour la joie de s'y retrouver et de retomber sur ses pieds. C'étaient ses « gammes », sa manière de se dégourdir ou de s'entretenir les doigts. » Voilà qui n'est, je l'avoue, qu'à moitié rassurant ! Le causeur doué de trop de

« bagout » passe à bon droit pour un fléau public. Je plains les malheureux qui se laissent accaparer par lui, car de lui échapper, nul espoir. Ils n'ont plus qu'à ployer le dos sous l'averse ! Mais ce flux de paroles, s'il s'agit de Brunetière, ce n'est pas « un déluge de mots sur un désert d'idées. » N'y voyez que la nécessité, pour la plénitude, de s'épancher, pour le trop-plein de déborder. Nous qui suons sang et eau, pour que péniblement nos idées suintent une à une à travers notre effort, admirons Moïse qui d'un coup de baguette fait surgir du roc l'impétueux torrent. V. Hugo, lui aussi, quand il se sentait en verve, n'hésitait pas à composer trois ou quatre cents vers par matinée, histoire de se faire la main et de s'entraîner pour les performances futures. Magnifique gaspillage ! et heureux les hommes qui peuvent ainsi dépenser sans compter et produire en se jouant ! Ceci étant toutefois observé que Brunetière n'ignorait pas le mot de Mirabeau : « La facilité est le plus beau don de la nature, à la condition qu'on n'en use jamais. » Et dans ses discours, plus que la richesse du vocabulaire et les complications savantes de la phrase, il faut louer l'ordonnance impeccable, la fermeté de la pensée, l'ampleur de l'information allant de pair avec l'érudition précise — toutes qualités qui ne s'improvisent pas.

Tant de talent aurait dû, semble-t-il, lui ouvrir les portes de la Sorbonne et du Collège de France. Mais ces portes-là ne s'ouvrent guère à qui ne sait pas montrer patte blanche. Et bien que le pro-

gramme démocratique comporte, entre autres articles, l'accès facile aux postes les plus élevés de tous ceux qu'y porte leur mérite, on voit assez qu'en réalité, une certaine démocratie, partout où elle opère, fait office de niveleuse, et accueille bien plus volontiers la médiocrité que le génie. Son geste préféré, c'est celui de Tarquin. L'égalité qu'elle rêve répugne aux sommets. Les « caractères » lui font peur : elle a l'horreur instinctive de toute supériorité.

Bref, repoussé des chaires officielles pour cause d'hétérodoxie, Brunetière ne dut qu'à l'intelligente initiative d'un ami, M. Doumic, cette joie suprême d'avoir encore, avant de mourir, un public ! Mais quel public ! Le Tout-Paris des grands jours ! un brillant rendez-vous des célébrités contemporaines les plus en vue : la salle de géographie devenue comme une annexe de l'Institut, tant on y remarquait de ces « messieurs » des cinq Académies. Ils venaient là, sans doute attirés par le renom du conférencier, et pour protester contre l'injuste ostracisme dont il avait été frappé, mais aussi — hélas ! on le savait bien ! — pour jouir une dernière fois des restes « d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ». Car d'ores et déjà Brunetière était frappé à mort. Sa phrase d'ouverture est restée célèbre : « Le silence, Messieurs, est la plus grande des persécutions. » Le silence, en effet, lui avait été imposé par le gouvernement. Mais celui-là ne compte pas : on le rompt. Au xx<sup>e</sup> siècle, une parole comme celle

de Brunetière n'a pas de peine, ici ou là, à se faire entendre : le plus énorme retentissement lui est assuré toujours, Mais la maladie ! contre elle nous ne sommes pas de force. Une laryngite, d'origine tuberculeuse, devait lui briser la voix, ce merveilleux instrument de ses succès, et l'on peut dire aussi de son bonheur. Quand il se sentit frappé là, à la gorge, la joie de parler lui étant enlevée, du même coup s'enfuit la joie de vivre. « Père, dit-il un jour au P. Dagnaud, quand vous apprendrez que je ne puis plus conférencier, sachez bien que ce sera ma fin. » Deux ans de suite pourtant, à force d'énergie et d'efforts pathétiques, il tint bon. Mais il ne put aller jusqu'au bout de son projet qui était d'achever sur l'encyclopédie un vaste ouvrage dont il amassait les matériaux depuis longtemps et qui promettait d'être un chef-d'œuvre, son chef-d'œuvre sans doute !

Quel beau sujet pour lui ! L'âge philosophique, comme dit M. Hanotaux, en travail de réaction contre l'âge classique, une merveilleuse équipe de demolisseurs avec cet étourdissant chef de chantier, Denis Diderot : les influences les plus diverses, et parfois les plus contradictoires, présidant à la naissance d'un monde nouveau : le déisme et le matérialisme conspirant ensemble contre le christianisme : Voltaire se dressant contre Bossuet ; une singulière effervescence d'idées et, malgré cela, une philosophie à courte vue : un empirisme étroit qui confond l'irrationnel avec le déraisonnable, ce qui

dépasse la raison avec ce qui la contredit : la construction, au jour le jour, à travers mille vicissitudes, de « la plus formidable machine de guerre que l'on ait dressée contre la Tradition ».

Et quel émouvant spectacle ! Il ne faut rien dramatiser, mais qui n'aperçoit la beauté de ce geste suprême ? Qui n'est touché de constater que jusqu'au bout Brunetière, émacié, amaigri, se raidissant déjà contre la mort, a poursuivi sa tâche bienfaisante, — employons un mot plus auguste, sa mission ! — de défenseur de l'idéal français et de l'ordre chrétien, et qu'il a consacré ses forces défaillantes à les revendiquer tous deux, à les maintenir contre l'une des principales altérations qui les aient menacés à travers les âges !

Il n'était pas le premier, du reste, à mettre une sourdine aux admirations trop bruyantes dont l'Encyclopédie, préface de la Révolution, resta longtemps l'objet. Il y a quelque vingt ans, dans un petit livre sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui mit le feu aux poudres, M. Émile Faguet, le plus libre des esprits de ce temps, n'avait pas craint de formuler ce jugement, qu'il semble bien que de plus en plus nous soyons en train de ratifier : « Le XVIII<sup>e</sup> siècle littéraire, qui s'est trouvé si à l'aise dans les grands sujets et qui les a traités si légèrement, n'a été *ni chrétien, ni français*. Ses philosophes sont intéressants et décevants, de peu de largeur, de peu d'ha-leine, de peu de course, et surtout de peu d'essor. Deux siècles passés, ils ne compteront plus pour

rien, je crois, dans l'histoire de la philosophie. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, au regard de la postérité, s'obscurcira donc et s'offusquera et semblera peu à peu s'amin- cir entre les deux grands siècles dont il est précédé et suivi. » Ce n'est pas Brunetière qui se serait ins- crit en faux contre cet « éreintement » et les griefs que M. Faguet formule contre le XVIII<sup>e</sup> siècle en général, il se faisait fort d'en prouver la justesse à propos de l'Encyclopédie en particulier. Et à le comprendre à fond, son travail eût été, selon la re- marque de M. Giraud, « l'illustration par l'histoire d'une véritable psychologie de l'incroyance. » Est-il besoin d'insinuer que le voltairianisme s'y fût trouvé en fort vilaine posture, si tant est que la mode est passée des négations insolentes et puérides, de l'ironie au vitriol, des déclamations grandiloquen- tes sur la toute-puissance de la raison et de tout cet attirail d'irréligion dont l'archaïsme aujourd'hui fait sourire ! Nous avons une autre manière d'étudier le sentiment religieux. Encore qu'il s'en faille de beaucoup qu'elle soit toujours orthodoxe en ses con- clusions, on ne peut pas dénier à la nouvelle mé- thode infiniment plus de pénétration, de doigté, de largeur, et il n'est que justice de préférer ses mul- tiples procédés d'investigation aux brutales fins de non-recevoir qui avaient la prétention de s'imposer autrefois.

---

## VII.

**Derniers moments de Brunetière. — Ses sentiments chrétiens.  
— Récit d'un témoin. — Conclusion.**

Tout ce que nous avons relaté jusqu'ici vaut déjà à Brunetière une place de choix parmi les défenseurs de l'Église. Mais il ne se contenta pas de lui prêter l'appui de son nom, de son autorité, de son talent, il fit mieux, il sut vivre et mourir en chrétien. C'est ce dernier point qu'il me reste à toucher d'un mot. J'ai conscience de répondre par là à beaucoup d'interrogations secrètes, et peut-être méfiantes. Car il se rencontre des personnes à la foi robuste, mais simpliste, qui ne mesurent qu'à la fréquence de ses pratiques religieuses la sincérité d'un converti. Elles ne veulent à aucun prix démordre de cette unique question en laquelle elles estiment que se résume tout le débat, le reste n'étant tenu que pour du verbiage superflu : oui ou non, s'est-il confessé, oui ou non, a-t-il communiqué ? Soit, je vais les satisfaire. Ce que je dirai des dispositions de Brunetière à cet égard est rigoureusement exact, car je le tire de notes pieusement conservées par le P. Dagnaud, et contrôlées, pour plus de sûreté, par M. le curé de Notre-Dame des Champs, pasteur et ami de Brunetière, à Paris. Tous deux ont assisté aux derniers moments de l'illustre écri-

vain. Ce sont des témoins oculaires dont le témoignage est irrécusable. Je me bornerai à quelques détails significatifs ; le lecteur sentira qu'il serait indiscret d'insister outre mesure. Le fameux mur de la vie privée, c'est devant ces affaires de conscience qu'il se dresse le plus haut et le plus inviolable. Mais il sera réconfortant pour tous les croyants de savoir de bonne source que, sur le point de partir pour le grand voyage, Brunetière a gravement songé, comme tous les chrétiens depuis des siècles, à ses préparatifs de départ, et que la brusque intervention d'une mort, imprévue à force d'être soudaine, les a seule empêchés de tout à fait aboutir.

L'accusera-t-on pour cela de négligence, et d'avoir différé trop longtemps ? Dieu ! que je n'aime point ces réquisitoires impitoyables ! Habités dès l'enfance à la confession et à la communion fréquentes, ces gestes qui nous sont devenus familiers et comme naturels, sait-on combien ils inspirent de scrupules, d'appréhension à des hommes qui ne les ont jamais faits, ou qui, à certains moments de leur vie, les ont jugés surannés, dénués de sens, en vaine conformité avec une croyance qu'ils ne partagent pas !

Autre chose est un retour comme celui de Coppée. Quand le cœur seul est en cause, il se peut à la rigueur (bien que souvent le contraire arrive) que sous la cendre de la passion éteinte et le souffle brûlant de la douleur, la foi se retrouve intacte,

conservée dans un état extraordinaire de fraîcheur, et prête à se plier de nouveau avec une vive spontanéité aux anciennes pratiques. Le sentiment opère de ces miracles. Quand il inspire l'action, il a le secret de la rendre aimable. Et le délicieux poète des *Humbles* nous a donné l'attendrissant spectacle d'un vieillard qui, l'orage passé, croit comme l'enfant de chœur que peut-être il fut jadis, simplement, sans arrière-pensée.

Mais le cas de Brunetière est très différent. Cet homme fut, ne l'oublions pas, un matérialiste convaincu <sup>1</sup>. Longtemps, il se crut de taille à résoudre le problème de la destinée humaine en dehors des données de la religion. Ce n'est que peu à peu qu'il se tourna vers la conviction opposée, d'un mouvement très lent, calculé et, à tout prendre, pénible ! Et donc, il est évident que Dieu exige le don de soi total et sans repentance, que l'idéal c'est que la grâce se déploie sans obstacle dans une âme, que la révélation pour tous indistinctement reste la même, que les articles du *Credo* font bloc, ne supportant ni corrections, ni mutilations, et qu'enfin les pratiques religieuses et la réception des sacrements obligent avec la même force tous les chrétiens, qu'ils fassent partie de la masse qui se laisse conduire ou de l'élite intellectuelle qui dirige. Mais en regard des exigences divines, il importe de souligner parfois les difficultés de la correspondance humaine, et pour ce qui est de

1. Voir p. 10.

Brunetière, on ne peut songer sans émotion à quel travail de perpétuelles revisions, de discussions avec soi-même, de reprises incessantes sur ses anciennes doctrines, l'a condamné la conquête laborieuse de la foi, sa raison récalcitrante, armée des méthodes les plus rigoureuses, se mettant en travers tant qu'elle pouvait et ne se rendant qu'à bout de force et à bout d'arguments !

Car Brunetière a toujours été, comme l'on dit vulgairement, tout d'une pièce. La réaction actuelle contre l'intellectualisme, à laquelle il a contribué pour une large part, il ne l'a jamais poussée à des exagérations regrettables. Il n'a pas scindé la vérité en deux, l'une qui rayonne dans le domaine théorique, l'autre que nous façonnons à nos usages pratiques. Qu'on ne taxe pas de puérilité cette remarque ! Le modernisme nous a habitués à des dédoublements si déconcertants ! Combien, à force de séparer la science de la foi, en sont arrivés — nonobstant une contradiction foncière qui dérouté les intellects vulgaires ! — à rejeter comme savants ce qu'ils acceptent comme croyants. C'est à qui de nos jours s'ingéniera à réaliser l'identité des contraires chère à Hegel. Aussi est-ce à peine s'il détient le record de l'étrangeté, ce penseur original, qui s'intitule, au grand ébahissement des philistins, *athée catholique* ! Et l'expression est juste, s'il retient de l'Église son organisation politique, certaines vérités d'ordre social, les multiples influences que depuis longtemps elle a exercées sur l'âme

française, tout en niant son origine et sa mission divines.

Brunetière répugna toujours à ces sortes de subtilités. Il fut l'ennemi-né de l'équivoque et des demi-mesures. On commettrait une grave injustice à ne lui accorder une place que dans le groupe de nos amis du dehors, dont le sectarisme imbécile des politiciens au pouvoir nous incite à goûter davantage la sympathie précieuse, et l'aide effective qu'ils nous prêtent au besoin. Il ne vécut pas seulement en marge du catholicisme, comme, par exemple, cet écrivain charmant et subtil qui s'attendrit sur notre religion et la caresse d'une plume légère, la plus attique assurément que nous connaissions, — si j'en excepte celle de M. A. France, mais qui, elle, se trempe dans une encre plus noire ! — ou encore cet autre, philosophe doublé d'un artiste, qui, à force de creuser le moi, en a découvert les assises chrétiennes, lentement formées par les ancêtres, à tel point que nous espérons tous qu'il sera converti un jour par « nosseigneurs les morts », comme il les appelle en un magnifique et très émouvant langage ; ou enfin, ce réformateur religieux, Pusey, que l'on surnomma le « portier du catholicisme », tant il introduisit d'étrangers dans le sanctuaire, sans se décider lui-même à franchir le seuil de l'Église. Brunetière alla plus loin. Il fut chrétien non seulement en tant que sociologue, mais en tant qu'homme privé. Si la religion lui apparut d'abord sous les traits d'une bienfaitrice de la société, il se

rendit compte que, dépositaire de la vérité intégrale, elle devait aussi discipliner la vie intérieure de l'individu, et lier à la fois à ses dogmes et à sa morale l'esprit et le cœur.

A ce propos, une légende a couru sur son compte, qu'il est bon d'exécuter en passant. Des amis, qui l'approchaient d'assez près, et qui n'aimaient pas, paraît-il, que l'on criât trop tôt, ni trop fort, à la conversion, ont prétendu que d'être passé par le matérialisme, il lui était resté une défiance instinctive à l'égard de la prière, qu'il se refusait à la comprendre et, par conséquent, à en user. Accusation fort grave, il va sans dire, si elle était fondée. Car enfin, tout le christianisme est là, dans cette intimité de l'homme avec Dieu. Et Tertullien n'a pas exagéré le rôle de la prière quand il l'a dénommée la « respiration de l'âme chrétienne ». Aussi est-ce avec joie que nous reproduisons textuellement cet aveu qu'il confia, en 1900, au P. Dagnaud, dans l'intimité. C'était au premier de l'an. Le Père lui offrait ses meilleurs vœux. Et Brunetière qui, à cette époque, n'avait pas encore pleinement adhéré au catholicisme, sentant bien que ce que la nouvelle année pouvait lui apporter de plus heureux, c'était une foi plus sûre d'elle-même, prononça ces paroles significatives : « Mon cher Père, je suis arrivé à cette conclusion que *la foi est une grâce*; rien ne saurait donc m'être plus agréable que le souvenir que vous voudrez bien avoir de moi au saint sacrifice de la messe ». De telles dis-

positions ne pouvaient évidemment que s'accroître au fur et à mesure que son âme s'ouvrait plus large à l'action de la grâce.

D'autant que cette action, il fit tout pour la seconder. Si jamais quelqu'un dut bénéficier de la promesse exprimée par le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera », c'est bien lui ! Qui dira le nombre d'heures qu'il a consacrées à l'étude attentive de la religion ? Et il ne se contentait pas des traités de vulgarisation. Il allait aux ouvrages de première main. La *Somme* de saint Thomas lui était familière ; il vivait dans le commerce assidu des théologiens les plus cotés. Quiconque entrait à l'improviste dans son cabinet de travail avait toutes chances de le trouver aux prises avec un Père de l'Église, un recueil d'actes conciliaires, un essai d'apologétique. Il ne lisait que la plume à la main : il ne sut jamais respecter une marge.

Admirable effort d'une âme toujours en quête de la vérité chrétienne ! Est-il exagéré d'affirmer qu'il en mourut ? Sur la fin de sa vie, alors qu'il était exténué déjà, et que les médecins lui interdisaient sous peine de mort le surmenage intellectuel, il ne put se résigner à travailler moins. A défaut de santé, une volonté de fer le soutenait encore. « Car, dit M. Faguet, c'était un homme qui avait sur lui-même la puissance de volonté la plus extraordinaire que je connaisse, se forçant toujours à faire la chose la plus difficile, dans son métier visant la chose la plus difficile, la chose qui lui coûtait le plus. C'était un des

héros de la volonté, c'était un des hommes qui disent : « Je ne vauX qu'en tant que je veux », et qui, pleins d'amour-propre et d'un bel orgueil, n'abandonnent jamais cette gageure et veulent toujours la gagner ! »

Du reste, eût-il voulu se reposer que lui-même s'en reconnaissait incapable. Même en villégiature, même au bord de la mer, en dépit de la captivante chanson des flots, son cerveau s'affirmait inapte à la distraction bienfaisante. Il était harcelé par l'Idée, comme Oreste par les Furies.

Le P. Dagnaud étant allé le voir, au mois d'août 1899, à Dinard, sa plage préférée, le surprit en train de compulsier les travaux du concile du Vatican, et comme il lui exprimait son étonnement qu'une étude si austère le retint, en pleines vacances, au milieu des mille attractions vantées d'une ville d'eau très courue, Brunetière lui répondit avec une douloureuse inquiétude : « Que voulez-vous, mon Père, je ne sais pas, je ne puis pas me reposer. Où que je sois, jusque sur la plage, l'idée me poursuit sans relâche, et mon travail se continue dans mon esprit, sans qu'il me soit possible de m'en distraire. »

Tel il resta jusqu'au bout, travailleur acharné, « intellectuel » impénitent. On conçoit aisément que sa foi elle-même s'en ressente. Elle fut laborieuse, tendue, volontiers batailleuse. Mais elle n'eut rien de mystique. Toujours sur ses gardes et comme campée dans une attitude combative, l'œil aux

aguets, le sourcil froncé, elle interrogea du regard l'horizon pour y découvrir l'ennemi, mais elle ne connut guère la familiarité confiante avec Dieu, les suaves épanchements de la dévotion, cette douceur, cet abandon de tout l'être qui caractérise, par exemple, la piété d'un saint François de Sales. Cela lui donne un air sévère, ou tout au moins l'air sérieux de quelqu'un qui veille.

Qu'elle ait veillé jusqu'à la dernière heure, j'en prends à témoin cet émouvant récit que fait le P. Dagnaud des suprêmes confidences qu'il reçut de son illustre ami :

« ...Un jour, l'archevêque de Besançon, qui revenait de Paris, et avait pu voir M. Brunetière, me prie de me rendre en hâte auprès du malade désireux de recevoir ma visite. C'était le 6 décembre 1906. Aussitôt je pars, et le vendredi 7 au matin, j'étais introduit près de M. Brunetière et passai auprès de lui trente-cinq minutes. Il était assis dans son fauteuil devant son bureau, comme j'avais coutume de le voir, un livre récent à la main : le *Journal d'une exilée*. Sa figure me parut au premier abord changée, mais pas au point que j'aurais cru : si bien qu'en le quittant j'emportais, en dépit du diagnostic du médecin, l'impression qu'il vivrait encore des mois. Sa voix seule était bien altérée : je m'approchai de lui aussi près que possible et nous causâmes. Voici textuellement les propos essentiels échangés entre nous. Après les paroles d'amitié et l'assurance donnée que je souffrais avec

lui de cet état de souffrance et de cette épreuve douloureuse...., je lui dis : « Causons, si vous le voulez bien, des choses qui intéressent votre âme et votre éternité. Je suis sûr que votre esprit s'élève sans effort jusque-là.... Vous avez à beaucoup d'âmes ouvert le chemin de la vérité ; vous avez tortifié bien des chrétiens et bien des prêtres dans leur foi. Les uns et les autres, nous n'avons qu'une ambition, c'est que vous soyez vous-même tout au Dieu et à la foi que votre apostolat a si bien servis. — Mon Père, c'est là tout mon désir ! *Je veux recevoir tous les sacrements de l'Église*, et m'y préparer sérieusement ; j'ai déjà songé à ma confession. La foi catholique ! Elle a fourni à mon intelligence toutes les jouissances et toutes les satisfactions qu'elle pouvait rêver ; je dois avouer, par contre, qu'elle n'a point donné à mon cœur toutes les douceurs et les consolations qu'il osait espérer. » — Je suivais avec soin toutes les paroles du malade. Ce dernier aveu pouvait avoir plusieurs sens, et il serait aisé de commenter cet état d'âme qui n'est pas spécial à Brunetière parmi les âmes vraiment chrétiennes. Je ne voulus comprendre dans ces mots que l'expression de l'amertume immense que lui avaient causée tant de catholiques qui avaient pris à tâche de dénaturer ses actes et ses intentions et l'avaient, au cours de ces derniers mois, accablé d'injures <sup>1</sup> ; aussi, j'ajoutai :

1. On sait que Brunetière avait signé et peut-être même inspiré la fameuse lettre des « Cardinaux verts » au pape Pie X. Nombre de catholiques, sévères à ce qu'ils considéraient comme une illu-

« Cela ne doit point vous abattre ; c'est un caractère de ressemblance plus parfaite avec le maître qui n'a jamais reçu que l'ingratitude en échange de ses bienfaits : c'est une raison de plus pour vous attacher uniquement à Lui. — Je le veux de tout cœur, me répondit-il, j'ai déjà vu mon curé, je le reverrai lorsque je serai bien préparé. — Je verrai M. le curé dans la journée, voulez-vous me permettre de lui porter de vos nouvelles? — Bien volontiers, mon Père. » — Je l'assurai de mon souvenir constant et de mes prières, et je quittai mon ami avec l'impression, je le répète, qu'il vivrait encore quelque temps.

On sait comment, *de la façon la plus imprévue*, il mourut le dimanche matin 9 décembre, en présence de M. le curé de Notre-Dame des Champs, qui, accouru à son chevet, à la hâte, lui donna, comme à un mourant, les derniers sacrements.

La veille au soir, Brunetière lui avait dit : Venez donc me voir vers trois heures, c'est le moment où je cause le plus aisément, et je vous ferai ma confession. — Et dans la nuit de samedi à dimanche, comme il ne dormait pas, et qu'une personne de son entourage, anxieuse, l'interrogeait, il répondit :

sion dangereuse, lui en tinrent violemment rigueur, et ne lui épargnèrent ni les railleries, ni les leçons hautaines, ni les allusions blessantes, comme si cet homme n'était pas la sincérité même, et comme si son œuvre d'apologiste ne commandait pas à tous, malgré d'importantes réserves, la plus respectueuse reconnaissance. (Lire plus loin la dernière page de la conférence de Denys Cochin.)

« Ne vous inquiétez pas, je prépare ma confession. »

....Ainsi mourut Ferdinand Brunetière, qui fut la droiture même, l'ami désintéressé de la vérité, son défenseur intrépide et le type, à nos yeux le plus accompli, de l'homme « de bonne volonté ».

J'ai fini. Au cours de ces pages, il m'est arrivé parfois d'effleurer des questions graves : je n'ai fait que les effleurer. Je dois m'en excuser maintenant auprès des lecteurs exigeants qu'aurait déçus ce perpétuel parti pris de rester sur le bord. C'est qu'aussi bien — ne forçons point notre talent — l'idée ne m'est jamais venue de juger, au sens plein du mot, l'œuvre de Brunetière. Assez d'autres s'y sont appliqués avant moi, qui étaient qualifiés — ils l'ont bien montré — pour cette noble tâche. Qu'il me suffise de citer MM. Faguet, Giraud, Bellesort, que j'ai si souvent consultés ! Mon rôle fut plus modeste. J'ai voulu seulement lier une gerbe de souvenirs. Je l'offre, non pas aux historiens de Brunetière — encore que çà et là des détails inédits puissent leur servir — mais à ses amis, à ceux en particulier qui ont recueilli à Besançon ses aveux de croyant, et plus spécialement encore aux jeunes gens de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, à qui l'on ne saurait proposer de meilleur modèle que le plus illustre de leurs anciens présidents d'honneur.

---

## VIII.

**Erection d'un monument à Brunetière. — Discours de M. d'Haussonville, de M. Francis Charmes et de M. Joseph Bédier.**

La liste est déjà longue des articles et des études — en attendant les gros volumes — publiés sur Ferdinand Brunetière. Peu de nos contemporains ont à ce point tenté la critique. Comme, dans les pages qui précèdent, nous nous sommes surtout occupés de « l'homme », les trois discours — où il revit tout entier — que nous publions ci-après, forment le prolongement naturel de notre travail. Ils ont été prononcés, le 6 novembre 1911, au cimetière Montparnasse, sur la tombe de l'illustre écrivain. Ce jour-là, on inaugurerait son buste, œuvre du sculpteur Allouard, et qui reproduit avec fidélité « son masque si expressif, le pli d'ironie au coin des lèvres, les yeux perçants derrière le lorgnon ».

S'il n'avait tenu qu'aux membres du Comité pour l'érection de ce monument, il est à croire que l'incomparable professeur eût trouvé sa place au Quartier latin, plutôt qu'au champ des morts. N'importe. Il est assez assuré de demeurer dans le souvenir de ceux qui l'ont connu et de tous ceux qui s'intéressent aux questions qu'il a si fortement marquées de son empreinte, pour pouvoir sans dommage subir l'épreuve de cette espèce d'exil, loin de la circulation

parisienne. Ses amis sauront bien l'y trouver pour lui demander à nouveau ces leçons d'énergie, de désintéressement, d'élévation morale qu'il a durant sa vie dispensées sans compter. Et ils seront reconnaissants à M. le comte d'Haussonville, son confrère à l'Académie, à M. Francis Charmes, son collègue à la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*, à M. Joseph Bedier, de l'Institut, son ancien élève de l'École normale, d'avoir tracé, du maître disparu, des portraits émus et si ressemblants.

---

## **Discours de M. le Comte d'Haussonville**

Membre de l'Académie française

Ferdinand Brunetière ! A ceux qui ont conçu le projet de lui préparer cette tombe, il a semblé qu'il suffisait de graver son nom sur la stèle et que point n'était besoin d'inscrire à la suite des titres dont la mort elle-même démontre la vanité, quand la renommée n'est pas supérieure aux titres. Qu'importe, en effet, qu'il ait été maître de conférences à l'École normale et membre de l'Académie française ; qu'importe même qu'il ait laissé une œuvre considérable où il n'est pas une des questions ayant préoccupé notre temps qui n'ait été traitée par lui, et encore qu'il ait manié la parole à l'égal des plus éloquents, si ceux dont les souscriptions

ont permis d'ériger ce monument ont entendu honorer moins l'écrivain et l'orateur que l'homme lui-même et rendre hommage moins à une œuvre qu'à une vie ?

Ce que fut cette vie, combien à ses débuts difficile et modeste, combien toujours fière et désintéressée, combien jusqu'à la fin laborieuse et remplie, il importe de le dire, non pas seulement à sa louange, mais pour donner courage et confiance à ceux qui, jeunes encore, peuvent comme lui se trouver aux prises avec les rudes batailles de la vie. De ces batailles, Brunetière est sorti victorieux, et si, au bout de quelques années de lutte, il a imposé son nom à l'attention publique, si une lente ascension l'a conduit au premier rang de ceux dont l'opinion compte, dont l'autorité s'impose, qu'entoure l'estime et que recherche la faveur publique, ce n'est pas seulement par un labeur obstiné, par une prodigieuse faculté de travail, par une merveilleuse intelligence des questions les plus diverses, à l'étude desquelles le portait l'incessante curiosité de son esprit, c'est encore et surtout parce qu'il a su mettre une conscience scrupuleuse, un caractère indomptable et un courage indéfectible au service de ce qu'il croyait être la vérité.

La vérité, il s'est acharné à sa poursuite, sans

tenir aucun compte des indulgences ou des caprices de la mode, ni des courants de l'opinion qu'il semblait parfois se complaire à remonter. Dès ses premiers écrits, il cherchait à rétablir la vérité littéraire qui, à ses yeux, se confondait avec le goût, à l'encontre d'une école à laquelle il reprochait précisément de la travestir en prétendant la reproduire avec une fausse exactitude, et il la retrouvait dans les modèles de notre littérature classique, où il admirait une peinture plus fidèle des passions humaines que dans les exagérations du naturalisme.

Il la cherchait également dans les théories nouvelles de l'histoire naturelle, et il donnait la preuve de ses rares facultés d'assimilation en s'appliquant à déterminer dans quelle mesure pouvaient s'adapter à l'histoire de la littérature les théories de l'évolution. Il s'adonnait ensuite à la recherche de la vérité philosophique. Il discutait les affirmations d'un système alors triomphant dont il n'adoptait pas les prémisses, mais dont il ne répudiait pas toutes les conclusions, et il s'efforçait de faire, dans la doctrine positiviste, le départ entre les conséquences qu'il fallait rejeter, comme enseignées mal à propos par des disciples infidèles du maître, et celles qu'il fallait au contraire conserver, comme pouvant être utilisées au profit des vérités d'un

autre ordre. Et tout cela au prix de quel travail, de quelles recherches, de quelles lectures, le moindre volume laissé par Brunetière en porte la trace, car perpétuellement il déborde le sujet qu'il traite et jette à droite ou à gauche des coups de sonde dans la profondeur des doctrines dont il ne parle qu'en passant.

Ainsi, d'année en année, s'est affirmée sa maîtrise dans les arts les plus divers et s'est établie son autorité sur un public de plus en plus large et plus attentif aux manifestations sans cesse renouvelées d'une pensée qui commandait l'attention par sa vigueur et le respect par sa sincérité.

Le jour ne pouvait manquer de venir où la recherche de la vérité religieuse l'obséderait. Est-il besoin de rappeler les différentes étapes parcourues par lui sur les chemins de la croyance, marquées chacune par quelque loyale exposition de l'état de sa pensée, dont il était attentif à ne jamais forcer l'expression, soit qu'il exposât le besoin de croire, soit qu'il en reconnût, au contraire, les difficultés. Il a donné ainsi pendant plusieurs années le spectacle d'une admirable bonne foi dans cette recherche où, disait-il lui-même, « c'est une question de franchise et de dignité personnelle de ne pas s'avancer au delà de ce qu'on pense actuellement. » Mais il

avançait cependant pas à pas dans cette voie qui devait le conduire jusqu'au « seuil du temple », et si la pudeur des confidences intimes ne lui a sans doute pas permis de révéler le moment précis où il en a franchi le seuil, cependant nous savons que sa pensée dernière a été fidèlement traduite lorsque sur son lit de mort, entre ses mains jointes, a été placé un crucifix <sup>1</sup>.

Dans l'existence de Brunetière, il y a eu cependant quelque chose qui ne s'impose pas à un moindre respect que cette ardeur et cette loyauté dans la recherche de la vérité sous toutes ses faces, c'est la conscience qu'il apportait dans l'accomplissement de tous les devoirs qu'il avait assumés et le dévouement qu'il mettait au service de toutes les causes qu'il croyait nobles et justes : c'est, comme le disait si bien celui qui aurait dû prendre aujourd'hui la parole à ma place, si une mort prématurée ne nous l'avait également enlevé : « la libéralité dans le don perpétuel de soi-même. » Un mieux placé que moi vous dira tout à l'heure avec quelle assi-

1. Tout ce livre a établi, au contraire, que les confidences et les déclarations de Brunetière nous ont bien révélé le moment où il a franchi le seuil du temple. En 1901, il disait dans une réunion publique : « ... Et de ce jour, je me suis nettement déclaré catholique. » Le crucifix qu'il avait entre les mains sur son lit de mort disait donc les sentiments de foi et les actes de vie chrétienne qui avaient rempli une partie de sa vie.

duité minutieuse il se consacrait à la direction du plus important de nos recueils périodiques. Un plus jeune vous dira également avec quelle générosité, dans la chaire occupée par lui à l'École normale, il distribuait à ses élèves les largesses de son érudition. Mais tous nous avons été témoins de ce don perpétuel de lui-même qui allait jusqu'à la prodigalité.

Que quelque idée nouvelle lui parût juste et féconde, qu'il découvrit au contraire dans quelque autre un péril pour l'âme française, aussitôt il descendait dans la lice et, dans le combat pour ou contre, il faisait de préférence usage de cette arme de la parole dont il avait reçu de la nature le don magnifique, mais avec laquelle il ne remuait si profondément les esprits et les cœurs que parce qu'il dépensait dans l'action oratoire toutes les ressources de son organisme nerveux et frêle. Chacun de ses discours était un acte et un effort où il consumait quelque chose de sa substance, et il suffisait de s'entretenir quelques instants avec lui à l'issue d'une de ses conférences, au moment où on le trouvait encore vibrant, mais épuisé, pour mesurer combien l'effort avait été grand.

A cette dépense incessante de lui-même, il se ruinait et il ne pouvait l'ignorer. Lorsque la main du mal implacable sous lequel il devait succom-

ber le toucha pour la première fois, il ne se fit point d'illusion, mais il ne voulut pas lui céder. Sourd aux objurgations, insensible à la souffrance, il continua le combat au profit de toutes les causes qui lui étaient chères, se refusant à acheter au prix du sacrifice de son activité la prolongation de ses jours. Quand il dut cesser de parler, il continua d'écrire, et la mort seule fit tomber la plume de sa main défaillante. C'est ainsi que, par sa vie et par sa mort, notre ami nous a donné un également noble exemple. Par sa vie, il nous a enseigné le culte désintéressé de la vérité, et, par sa mort, le mépris superbe de la vie.

Il ne faut pas que de tels exemples soient perdus, et il n'aurait pas suffi que son souvenir demeurât toujours vivant dans la mémoire de ceux qui l'ont aimé, mais qui sont destinés à disparaître les uns après les autres. Il convenait encore qu'un hommage public lui fût rendu. C'est l'intention de cet hommage qui nous a réunis aujourd'hui. Ma faible voix a été impuissante à parler de lui comme il le méritait. Mais ce monument, qui est dû à la piété de ses admirateurs et où l'artiste a su le rendre si vivant qu'il semble que nous allons l'entendre encore, s'élève du moins pour traduire nos regrets et pour honorer par un témoignage durable l'un des esprits

les plus vigoureux, l'un des caractères les plus fiers, l'une des natures les plus nobles que notre génération ait connus et dont le modèle puisse être offert aux générations futures.

---

## Discours de M. Francis Charmes

Membre de l'Académie française

Directeur de la « Revue des Deux Mondes »

MESSIEURS,

Je n'aurais eu rien à ajouter aux paroles éloquentes de M. le comte d'Haussonville, et je me serais tu dans le recueillement qui convient aux souvenirs évoqués par lui devant vous, si ce n'était pas un devoir pour moi — et je le remplis de tout cœur — d'apporter à Ferdinand Brunetière l'hommage de la *Revue des Deux Mondes*. C'est à elle, en effet, qu'à des titres divers il a, pendant plus de trente ans, consacré l'activité de son esprit toujours en travail et aussi, qu'il me soit permis de le dire, de son âme véhémement et passionnée, car il ne savait pas se donner à demi ; il se mettait tout entier dans tout ce qu'il faisait.

C'est par là d'ailleurs qu'il était séduisant, entraînant, convaincant. Tous ceux que la sym-

pathie, l'amitié, la reconnaissance ont conduits ici ont connu l'ascendant de sa parole écrite ou parlée — et, qu'elle fût écrite ou parlée, sa parole était toujours la même — ils savent qu'on échappait difficilement à la force prenante qui émanait d'elle et qui, portée à ce degré d'autorité, était vraiment une puissance. Lui-même n'y échappait pas ; il exerçait sur son propre esprit la stricte discipline qu'il imposait aux autres ; il éprouvait le besoin impérieux d'obéir à quelque chose de supérieur à lui, et ce quelque chose qu'il semblait toujours avoir trouvé, il l'a en réalité cherché toujours, avec une conscience invinciblement indépendante, scrupuleuse, inquiète, c'est-à-dire douloureuse et tourmentée. Aussi n'a-t-il trouvé la paix qu'avec une foi nouvelle dans les derniers temps de sa vie, peut-être même seulement dans la mort. Tel il a été comme critique, et Brunetière a été avant tout un grand critique, tel il a été comme directeur de revue, car il était partout lui-même, et nul homme, en dépit des hésitations de sa pensée, n'a eu une personnalité plus accusée et plus tranchée. On pouvait se demander quelquefois où il vous conduirait ; on était sûr du moins que ce serait à un but très élevé, qu'il y marcherait pour son compte avec un désintéressement absolu et que les voies qu'il prendrait pour l'at-

teindre ne seraient jamais vulgaires. Ayant puisé dans l'étude et dans l'admiration du xvii<sup>e</sup> siècle le sens des choses grandes, il s'en est inspiré constamment.

C'est en 1875 qu'il a écrit sur le roman réaliste contemporain son premier article, suivi depuis de tant d'autres. L'article fit sensation. Ce coup d'essai avait été un coup de maître, et François Buloz, grand connaisseur en hommes, discerna tout de suite dans le jeune écrivain les qualités qui devaient en faire un des plus précieux collaborateurs de la *Revue*. Il l'y attacha bientôt comme secrétaire de la rédaction. Brunetière était de la maison, et, là où il était, il se faisait vite une large place. Sa capacité de travail était presque sans limites. Dans le domaine littéraire il avait tout lu, il s'était tout assimilé, et déjà sa curiosité investigatrice se portait fiévreusement sur d'autres terrains pour y faire d'autres conquêtes. Sa campagne contre le naturalisme, souvent reprise, jamais abandonnée, n'a pas duré moins de douze années : c'est en 1887 qu'il a cru avoir définitivement ruiné l'adversaire et qu'il en a proclamé la « banqueroute ». Mais qu'on ne s'y trompe pas, Brunetière était loin de rejeter en bloc le naturalisme ; il lui reconnaissait au contraire, dans la tradition elle-même, des antécédents recommandables, et il le jugeait propre à

apporter à une littérature appauvrie quelques éléments qui la tonifieraient. Par exemple, il prisait très haut le talent robuste et sain de Mau-  
passant. Du naturalisme, il ne condamnait que la grossièreté voulue, où il voyait, en même temps qu'une affectation insupportable, une marque de stérilité. Après avoir fait la part du mal, qu'assurément il n'amoindrissait pas, il faisait celle du bien. De même pour le symbolisme, auquel il appliqua ensuite l'acuité, la vigueur, la rigueur et, finalement, l'indulgence avisée de sa critique. Ce grand lutteur, qui ne mesurait pas toujours ses coups dans le combat, relevait les blessés sur le champ de bataille, les pansait, les reconfortait, songeait à s'en servir, à les utiliser, comme il disait. Était-ce par esprit de miséricorde ? Non, Messieurs, c'était par esprit de justice. Brunetière en a toujours été animé, et c'est ce qui donne à sa critique, lorsqu'on en dépouille les formes parfois intransigeantes, un mérite vraiment durable. Au fond, il était bienveillant : il avait plaisir à l'être pour les personnes, et, quand il estimait en avoir trouvé l'occasion, rien ne pouvait l'empêcher de traduire son sentiment, non seulement par une approbation écrite, car il ne se sentait pas quitte à si peu de frais, mais par des actes qui ont été souvent secourables. Il a fait, dans le sens le

plus concret du mot, beaucoup de bien aux jeunes, dont il a été quelquefois le premier à découvrir le talent, alors qu'ils avaient encore besoin d'être encouragés, soutenus, défendus. Je ne prononcerai aucun nom, mais plus d'un vous reviendra à la mémoire, sans parler de ceux qui sont restés un secret entre le bienfaiteur et l'obligé.

J'éprouve de plus en plus, vous le voyez, quelque difficulté à séparer l'homme de son œuvre, tant ils se ressemblent. Cette œuvre si vaste, la *Revue des Deux Mondes* l'a recueillie presque entière. Je ne sais en vérité à quoi elle ne s'est pas étendue. Littérature proprement dite, histoire, philosophie, sociologie, religion, jusqu'à la critique dramatique dont il a voulu se charger pendant deux ans et dont il s'est supérieurement acquitté, Ferdinand Brunetière a touché à tout, et il a laissé sur tout sa marque distincte, qui ne s'effacera pas. Parmi tant d'entreprises où il s'est porté avec l'ardeur et l'impétuosité de son âme, quelques-unes sont restées incomplètes. Il préparait, par exemple, sur l'Encyclopédie un grand ouvrage où toute la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle aurait comparu en accusée, et je l'aurais plainte de tomber dans ses mains redoutables. Mais que dis-je ? elle y est tombée : nous avons au moins quelques fragments, et des

fragments importants, de cette œuvre critique implacable qui, dans la pensée de Brunetière, devait se compléter par une apologétique religieuse destinée, en ce début du xx<sup>e</sup> siècle, à être comme une suite, ou plutôt une mise au point de celle que Pascal n'avait pas pu achever dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle et que Chateaubriand avait faite au commencement du xix<sup>e</sup>. Qu'aurait été cet édifice dont la conception seule est si grande ? Messieurs, je ne saurais le dire. Déjà les amis de Pascal avaient mis en exergue au recueil où ils avaient de leur mieux réuni ses *Pensées* : *Pendent opera interrupta*.

Ferdinand Brunetière ne s'était pas encore attaché à ces grands projets lorsque la direction de la *Revue des Deux Mondes* lui a été confiée. Il n'avait pas prévu que cette lourde tâche lui incomberait un jour, mais toute sa vie antérieure l'y avait préparé et on pouvait être sûr qu'il y apporterait sa prodigieuse puissance de labeur, augmentée encore, si la chose avait été possible, par le sentiment de sa responsabilité accrue. Il se mit à la besogne, en effet, avec l'ardeur qu'il mettait à tout, plus soucieux, semble-t-il, de l'étendre que de la restreindre. C'est, en effet, comme directeur de la *Revue* qu'il joua un rôle prépondérant au Syndicat de la presse périodique, au Congrès international des éditeurs,

enfin au Cercle de la librairie, auquel il donna, en France et dans ses réunions à l'étranger, le précieux concours de son intelligence pratique et de son éloquence. Les représentants de ces institutions ont tenu à ce que leur reconnaissance fût exprimée ici à leur regretté collègue et je lui en apporte en leur nom le touchant témoignage. Mais il fallait voir Brunetière à la *Revue* même. Pendant treize ans, aucun détail de sa direction n'a été négligé par lui. Il s'y appliquait jour et nuit avec une attention intense, usant ses yeux à lire des manuscrits et à corriger des épreuves, toujours prêt à recevoir ses collaborateurs, à causer avec eux aussi longtemps qu'ils le voulaient, à discuter aussi, car sa conversation prenait volontiers cette forme, et ceux-là seuls, — mais ils sont nombreux, — qui ont participé avec lui à l'œuvre commune savent ce qu'il a semé en eux de germes féconds, à moins qu'il ne les ait aidés à débrouiller et à dégager ce qui était obscurément dans leur propre fonds. Il avait alors l'esprit vraiment généreux, prodigue même ; on pouvait y puiser abondamment, on se retirait toujours pourvu. Sans doute, dans ce jet ininterrompu, où tout était original, saisissant et frappant, il fallait faire un choix, car Brunetière, quand il était en confiance avec son interlocuteur, s'abandonnait à toutes les

audaces, à toutes les fantaisies de sa verve prime-sautière ; mais que d'érudition dépensée ! Que de vues nettement indiquées ! Que de voies largement ouvertes dans ces causeries éloquentes ! Et j'ajoute : Que de sentiments délicats qui jaillissaient du plus profond de l'âme ! Si le rôle d'un directeur est celui d'excitateur et, comme Socrate le disait de lui-même, d'accoucheur des idées d'autrui, nul, j'ai quelques raisons de le croire, ne l'a mieux rempli que Ferdinand Brunetière, et je n'imagine pas qu'il puisse y être jamais surpassé, ni même de longtemps égalé. Aucun de ceux qui ont entendu ces improvisations qui, par leur aisance et leur abondance, semblaient être chez lui une heureuse fonction de sa nature, n'en perdra jamais le souvenir : tous ceux qui en ont profité en garderont à sa mémoire une inaltérable gratitude,

Sans doute, tel qu'il était, il ne fallait pas lui demander de se distinguer de la *Revue des Deux Mondes*, de se mettre en dehors d'elle ou de la mettre en dehors de lui. Je vous ai dit de quelles pensées son esprit était obsédé et son âme agitée jusqu'à l'angoisse. Dans le grand combat qu'il livrait, il enrôlait bon gré mal gré sous sa bannière et il mettait en ligne toutes les forces dont il disposait. C'est en vain qu'il aurait voulu faire converger tous les coups sur

lui seul : ils tombent partout dans la bataille ; mais cette bataille, tant étaient fortes sa conviction et sa confiance, il ne doutait pas de la gagner un jour, et la victoire devait alors tout illuminer. Il sentait en lui et nous y sentions une telle puissance de vie, même dans les heures sombres et tragiques des derniers mois, que nous aussi nous voulions espérer. La mort est venue, cruellement prématurée, et la pierre qui est devant nous couvre et presse de tout son poids tant de projets animés d'une si belle vaillance et d'espérances qui ne devaient pas se réaliser.

Je ne crois pas cependant que la mort ait, en toutes choses, le dernier mot, ou, si elle l'a, c'est pour le révéler à ceux qu'elle nous arrache. Cette vérité qu'il a cherchée avec une héroïque ténacité à travers de si dures épreuves, Ferdinand Brunetière l'a aujourd'hui : il jouit du repos que son âme noblement exigeante ne pouvait trouver que dans la certitude. Et nous, Messieurs, continuateurs de son œuvre, émus de sa destinée douloureuse, mais fiers de l'exemple qu'il nous a laissé, au nom de la *Revue*, à laquelle il a donné le meilleur de lui-même, nous lui adressons respectueusement et affectueusement notre suprême adieu.

---

## Discours de M. Joseph Bédier

Professeur au Collège de France

MESSIEURS,

En 1886, comme Ferdinand Brunetière avait trente-six ans, M. L. Liard et M. G. Perrot, « sans lui demander ni diplômes ni bouton de cristal, » le nommèrent maître de conférences à l'École normale supérieure. Ce beau titre, aujourd'hui aboli, Brunetière fut fier de le porter, et, durant dix-sept ans, il l'a bien porté. Il convient qu'il en soit loué, au nom de ses anciens élèves. Il se trouve que j'appartiens à la plus ancienne promotion de normaliens qu'il enseigna, et il se trouve encore qu'ayant professé pendant dix ans dans la chaire la plus voisine de la sienne, j'ai connu presque tous ses élèves, qui furent aussi les miens. Le comité m'a donc désigné pour parler en ce jour parce que je suis le plus vieux des élèves de Brunetière, parce que je fus le plus jeune de ses collègues et aussi parce que je l'ai beaucoup aimé.

Non plus que Nisard et non plus que Sainte-Beuve, qui l'ont précédé dans sa chaire, il ne nous appartient pas tout entier. Pourtant, puisque, au jour où il fit sa première leçon à l'École

normale, c'est à peine s'il avait une ou deux fois déjà parlé en public, puisque, dans une de nos petites salles de conférences, c'est nous, quelques très jeunes hommes ardents et rebelles, qu'il a les premiers émus et conquis, nous sommes fiers de lui avoir révélé à lui-même son talent d'orateur, le plus beau de ses dons. Et puisque, généreusement, il a donné à tant d'entre nous l'aide et le conseil, il nous est doux de redire comme il fut bon et qu'à son intelligence nous avons encore préféré son cœur. Et puisque son *Manuel de l'histoire de la littérature française*, et son *Évolution de la critique depuis la Renaissance*, et son *Histoire de la littérature française classique*, et tant d'autres livres, ses plus beaux livres, furent d'abord des cours professés à l'École normale, nous lui sommes reconnaissants d'avoir intimement mêlé sa gloire à la gloire de notre maison.

Il n'a pas seulement ajouté à sa gloire, il a participé à son esprit. Il a dit : « De toutes les libertés, la plus précieuse peut-être est celle de ne pas se faire le complaisant de soi-même et l'esclave de sa propre pensée. » Il a dit encore : « Le dilettantisme n'est qu'un nom plus spécieux dont on masque l'égoïsme intellectuel. » Il a dit encore : « Je ne puis m'associer à ce dédain qu'on affecte parfois pour les idées générales,

même prématurées, même arbitraires, même fausses. Ce sont elles qui font avancer la pensée, comme ce sont les grandes hypothèses qui font avancer la science... Les exclure de la science, c'est en ôter le levain même. Mais les exclure de l'enseignement, c'est le nier dans sa raison d'être, qui est de transmettre à la génération future, avec la science acquise, les moyens les plus propres à le pousser en avant. » En ces paroles et à ces traits, — goût et souci des idées générales, haine de tout dilettantisme et de tout aristocratism intellectuel, hardiesse de la pensée à se contrôler elle-même, — vous avez reconnu, Messieurs, Brunetière presque tout entier ; mais n'avez-vous pas reconnu aussi l'esprit même de notre Université, tel qu'il était naguère et tel qu'il est encore, et le meilleur de l'esprit normalien ? Et, puisque au précepte Brunetière a toujours ajouté l'exemple, il n'est que juste de reconnaître en lui un très bon universitaire et un normalien qui a honoré sa maison d'adoption.

Mais je cherche, pour les dire auprès de son tombeau, des paroles pieuses, donc vraies, qui le peignent, lui, non pas les autres, qui ne conviennent qu'à lui et que tous ses anciens élèves puissent accepter d'un même cœur. Or, un scrupule risque de m'arrêter. A toute époque, vous

le savez, des préoccupations morales et sociales l'ont hanté, même lorsqu'il traitait de problèmes purement littéraires ; à toute époque, il a pensé que « la critique ne saurait séparer l'art d'avec la vie qui l'inspire, l'enveloppe et le juge, » et il ne dépouillait pas à la porte de sa salle de cours, comme des souquenilles, sa « sociologie » et sa philosophie : elles imprégnaient, au contraire, son enseignement et le dominaient. Par là, à toute époque, ses leçons ont heurté maints de ses élèves, tantôt les protestants et tantôt les catholiques, tantôt et plus tard ceux pour qui la science rationnelle est l'unique maîtresse de la vérité. Dois-je me taire de ces conflits, puisque je voudrais parler au nom de tous ses élèves, ou me borner à y faire quelque allusion vague, rapide et prudente, comme s'il valait mieux pour sa mémoire les dissimuler ? Non, je n'ai pas à les dissimuler ; bien au contraire, s'il est vrai que nous, ses élèves, catholiques, protestants ou rationalistes, nous l'avons aimé, je ne dirai pas malgré ces conflits, mais à cause même de ces conflits, pour leur âpreté et pour leur franchise ; s'il est vrai que des dissentiments d'idées, de méthodes, de tendances ne blessent pas des hommes de vingt ans, mais les émeuvent au contraire comme des bienfaits, quand l'homme plus âgé qui parle devant eux

semble participer encore lui-même aux grandes inquiétudes de la vingtième année, et que, dans sa chaire magistrale, il cherche encore, lui aussi, librement, bravement, sa vérité; et s'il est vrai que l'enseignement de notre maître fut semblable à sa vie, et que sa vie ne fut qu'un long apprentissage du désintéressement de l'esprit.

Rappelez-vous, en effet, Messieurs. De tout temps, Brunetière a cru que les œuvres de l'art et de la pensée ne nous ont pas été données simplement pour en jouir; qu'au plaisir de les goûter, à la joie de les comprendre, s'ajoute l'obligation de les juger; et nous ne devons pas les juger au gré de nos impressions personnelles, mais trouver à celles-ci des motifs plus généraux qu'elles-mêmes, des justifications qui les dépassent. Et c'est ainsi que de toute son énergie, à force d'empire sur lui-même et d'effort vers la vérité, il travailla, lui, le plus sensible des hommes, le plus mobile et l'un des plus passionnés, à devenir le plus impartial des critiques. Mais où trouver à nos impressions des justifications qui les dépassent, des causes qui leur soient antérieures, extérieures, supérieures? Dans l'idée de tradition qui, dès les premiers écrits de Brunetière et jusqu'aux derniers, fut le fondement de sa critique et son pilier d'airain. Nous ne vivons nécessairement, disait-il, que de

l'héritage que nous ont transmis nos morts ; tradition et progrès se définissent l'un par l'autre ; « en tout temps, ce qu'il y a de plus vivant dans le présent, c'est peut-être le passé. » En présence de l'œuvre d'un écrivain quelconque, il s'agit donc de savoir ce que nous lui devons, de quelle acquisition durable il a enrichi l'art ou la pensée, le trésor de la tradition. Mais encore, puisque « en aucun temps la tradition n'est tout le passé, mais seulement le peu qui en a survécu, » et le peu qui a mérité d'en survivre, où sont, dans chaque cas particulier, les titres de la tradition ? Et s'il n'est peut-être pas une idée aujourd'hui vivante qui ne plonge ses racines bien loin dans le passé, devons-nous préférer la tradition qui nous vient de Rabelais ou celle qui nous vient de Bossuet ? Est-ce Joseph de Maistre qu'il faut sacrifier, ou si c'est Voltaire ?

On ne peut répondre qu'au nom et à la lumière d'une philosophie ou d'une religion. Aussi Brunetière fut-il toujours possédé du désir de choisir entre les systèmes un système et de s'y arrêter. Il s'y essaya plusieurs fois avec des scrupules infinis. Il le savait bien, que, quand il laissait se déployer la redoutable puissance de dialectique qui était en lui, il suivait ses syllogismes jusqu'au bout, là où ils le menaient, et qu'il obéis-

sait à leurs conclusions comme si elles eussent été des données immédiates de la conscience. De là son souci d'éprouver à fond chaque idée avant de la faire sienne, d'en faire le tour et de la pénétrer. Plusieurs fois pourtant, il crut se fixer en une doctrine définitive. Faut-il rappeler, par exemple, qu'en 1890, il donnait à la philosophie de Schopenhauer une adhésion solennelle et retentissante, et qu'en 1892 encore, ayant loué Bayle « d'avoir affranchi la morale des religions positives, » il appelait de ses vœux le jour prochain, disait-il, « où ce philosophe oublié redeviendrait un maître des esprits? Mais ces systèmes ne lui fournirent que des abris provisoires. Il pouvait bien répéter à ses élèves le grand précepte :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ;

mais lui, c'est sa loi même qu'il cherchait encore après l'avoir trouvée; et la paix, l'a-t-il jamais connue? D'un effort toujours repris, d'une âme inassouvie, pascalienne, il se combattait lui-même; il n'a jamais polémisé que contre lui-même, l'infatigable polémiste, contre les idées dont il redoutait et souhaitait tour à tour qu'elles prissent sur lui de l'empire, opposant sans cesse à ses croyances des « difficultés de croire, » et c'est de cet effort qu'il a donné à ses élèves le spec-

tacle émouvant. Mais cette inquiétude, c'est la loi des grands cœurs ; ce besoin intérieur de se critiquer soi-même, de se dépandre de soi, de se renouveler, c'est le principe des grandes initiatives scientifiques, c'est le ressort de tout héroïsme, c'est l'aiguillon de toute sainteté. Enfin, il est allé vers la foi chrétienne. A la grande joie de ceux de ses élèves qui l'avaient précédé sur les chemins de la croyance, à la grande tristesse des autres, accompagné du respect de tous, il est allé, vaillant comme toujours : il n'avait pas changé. Quand il se fit, avec son ardeur coutumière, l'apologiste de la religion catholique, il trouva debout contre lui plusieurs de ses anciens élèves, mais qui se souvinrent qu'ils avaient appris de lui-même à bien faire leur devoir, et que, devenus ses adversaires, ils restaient encore ses disciples, en sorte que pas un chagrin, peut-on dire, ne lui est jamais venu de l'un d'eux. C'est que tous, qui que nous soyons, nous pouvons l'accepter tout entier, l'aimer et le vénérer tout entier, comme un des maîtres qui nous ont donné, aux jours de notre jeunesse, ce fort viatique, l'exemple du courage intellectuel. Ceux qui ont compris cela, voilà sa cabale et sa coterie, et ce sont, je crois, tous ses normaliens.

C'est pourquoi, quand il fut évincé de l'Université, tous ses normaliens en souffrirent avec

lui. C'est pourquoi, quand, touchée par le mal, sa grande voix s'affaiblit, sa voix prestigieuse, et que, pour l'entendre encore, il fallut être tout près de lui, il trouva encore tout près de lui, comme jadis dans sa petite salle de conférences, ses normaliens. C'est pourquoi ils me comprendront tous, je le crois, si je lui applique à mon tour ces paroles de Chateaubriand : « A ces martyrs de l'intelligence, impitoyablement immolés sur la terre, les adversités sont comptées en accroissements de gloire ; ils dorment au sépulcre avec leurs souffrances immortelles, comme des rois avec leurs couronnes. » Puissions-nous, nous ses élèves, les plus vieux, les plus jeunes, lui ressembler en quelque mesure par le désintéressement, le courage, la vertu ; et puisque, comme il l'a dit. « pour cesser d'exprimer l'adhésion du fidèle aux enseignements d'une religion, les mots de croyance et de foi ne se vident pas de leur sens, comme une écorce creuse, » puissions-nous croire ce que nous croyons, faire nos tâches, servir nos causes d'une âme toujours aussi française que la sienne, et toujours aussi religieuse !

---

## IX.

**Manifestation en 1911, à Besançon, en l'honneur de Brunetière.**

— **Allocution de Mgr Gauthey, archevêque de Besançon.** —

**Belle conférence de Denys Cochin, de l'Académie française.**

— **Discours d'Étienne Lamy, de l'Académie française.** — **Réception solennelle à la Conférence Saint-Thomas d'Aquin.**

La fête patronale de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin était célébrée le 2 avril 1911, avec un éclat particulier. Par suite de circonstances dont il y avait lieu de se féliciter, elle coïncidait, cette année, avec une grande séance oratoire organisée au profit d'un monument à élever à Brunetière, au cours de laquelle MM. Denys Cochin et Étienne Lamy, de l'Académie française, devaient parler. La fête ne pouvait pas ne pas être pleine d'attraits pour tous ; elle eut en effet le plus légitime succès.

Comme aux jours des grandes solennités, où Brunetière paraissait à Besançon, toute la société bisontine et des étrangers nombreux venus des divers points de la région s'étaient donné rendez-vous au Kursaal.

Il s'agissait d'entendre parler précisément de Brunetière, dont la mémoire est restée si vivace au cœur des Franc-Comtois, et par des hommes éminents, penseurs profonds, écrivains remarquables :

*Denys Cochin* et *Étienne Lamy*, tous deux de l'Académie française. Aussi, à l'heure marquée, l'immense Kursaal est bondé.

*M. Étienne Lamy* préside, assisté de *M. Carrelet*, président de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, et *M. Muller*, avocat à la Cour d'appel.

*Mgr Gauthey*, archevêque de Besançon, apparaît sur l'estrade pour présenter, en sa qualité de président d'honneur de la société, les deux orateurs. Sa Grandeur, saluée par les applaudissements sympathiques de toute l'assistance, prononce l'allocution suivante :

### **Allocution de M<sup>gr</sup> Gauthey**

MESDAMES,  
MESSIEURS,

Cette assemblée ne sera pas surprise si je lui dis qu'à titre de président d'honneur de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin, pour cette année, je regarde comme un devoir et j'éprouve une vraie joie de lui présenter les deux orateurs qu'elle entendra dans un instant.

*M. Étienne Lamy* est de notre province, et nous en sommes fiers. Il eut, jadis, un rôle brillant dans la politique. Si les pouvoirs publics avaient été bien avisés, ils en auraient fait un président du conseil et la France eût été bien gouvernée. (*Applaudissements.*) L'histoire

et les lettres ont profité d'une retraite qui a appauvri le Parlement. L'Académie française a bénéficié de son talent si fort et si sûr, si élevé et si délicat.

C'est un Montesquieu chrétien dont la plume burine de nobles idées telles que des médailles et des eaux-fortes, ou trace des portraits qui sont des camées exquis et des pastels charmeurs.

M. Denys Cochin, Parisien de Paris, est le fils d'un des plus grands hommes de bien du siècle dernier. Il s'est formé, sous la savante discipline du grand Pasteur, à la science, à la philosophie. Il a écrit de beaux livres ; il a donné des leçons meilleures encore à nos contemporains, il a abrité dans sa demeure le cardinal Richard expulsé de sa maison. (*Applaudissements.*) L'Académie française s'est fait un grand honneur en l'admettant récemment dans son sein.

Son caractère, ses sentiments élevés, ses hautes idées, sa parole chaude et imagée l'imposent à l'attention du Parlement, où il a des adversaires, mais pas d'ennemis, son attitude et son caractère inspirant à tous le respect et la sympathie.

Je ne sais qui est aussi compétent que lui, sinon peut-être M. Étienne Lamy, pour traiter

des intérêts de la France au dehors de nos frontières.

Tous les deux, d'une égale dignité de vie, sont orateurs, écrivains, penseurs et chrétiens convaincus. Ils sont ici ce soir pour honorer la mémoire d'un homme qui a fait grand honneur à la France.

M. Ferdinand Brunetière — je le disais ce matin, — a peut-être été le plus grand chercheur de la vérité au XIX<sup>e</sup> siècle. Il l'a cherchée et l'a trouvée, et l'a fait rayonner sur le monde.

S'il avait pu désigner les hommes qui devaient parler de lui et auxquels il eût voulu remettre le soin de sa mémoire et de son œuvre, il aurait sans doute choisi MM. Denys Cochin et Étienne Lamy, assuré qu'elles ne pourraient pas être confiées à des mains plus dignes, à des cœurs plus chauds et à des lèvres plus éloquentes. (*Vifs applaudissements.*)

Quand les applaudissements ont cessé, M. Denys Cochin se lève. Sa physionomie est de celles qu'on n'oublie pas quand on l'a vue une première fois. De haute taille, le front large, le regard assuré, le geste puissant mais sobre, tout respire en lui la force mêlée de bienveillance et de bonté. C'est le lutteur, non pas qui se ramasse sur lui-même, épie l'adversaire et s'apprête à se lancer sur lui au moment propice, mais qui debout, de pied ferme,

l'attend, sûr de le vaincre, parce qu'il est sûr de la solidité de ses armes et de la bonté de sa cause.

Il comparera tout à l'heure Brunetière au chevalier errant du moyen âge, mourant en pleine bataille, couché dans son armure. M. Denys Cochin ne pourrait-il être comparé à l'architecte d'une de nos vieilles cathédrales ? Son œuvre est un monument élevé à sa foi. D'une vaste érudition, il connaît tous les secrets de son art ; d'une puissance de travail et d'une ardeur peu communes, il entasse matériaux sur matériaux. Mais, ce faisant, il sait distinguer la pierre précieuse de la vulgaire matière ; il la taille d'une façon qui n'appartient qu'à lui ; il rejette le faux, ou le brillant qui ne serait pas solide ; et avec une bonne humeur toujours vaillante, se moquant de la naïveté de ses devanciers et des erreurs de ses collaborateurs, il achève en souriant son œuvre, et, la contemplant, jette un défi au temps et à la critique : « Elle est solide et elle est belle. Les matériaux viennent bien de la terre de France, la franche ; et l'art qui a présidé à leur agencement et à leur sculpture revêt bien le cachet parisien. Reposons-nous en paix. »

---

## Discours de M. Denys Cochin

MONSEIGNEUR,

MESDAMES,

MESSIEURS,

J'ai accepté avec reconnaissance l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser, Monseigneur, de venir dans votre ville épiscopale rappeler le souvenir d'un homme que j'ai aimé et admiré toute ma vie.

Je voudrais mériter les éloges que l'extrême bienveillance de Votre Grandeur me décernait tout à l'heure, et j'aurais plus de confiance en moi-même si je croyais les mériter, mais au contraire je me sens assez ému de la tâche que j'ai à remplir.

Brunetière! Parler de Brunetière à Besançon, où il a prononcé son plus retentissant et plus noble discours, celui qui décida de sa vie et en indiqua la direction définitive! Voilà la tâche qui m'est offerte et que j'ai acceptée non sans quelque crainte, n'ayant qu'un titre pour la remplir : avoir été un camarade de collège de Brunetière et un confident de ses dernières pensées.

A Louis le Grand, en rhétorique — sous la discipline de maîtres auxquels j'ai gardé une profonde reconnaissance, M. Merlet, par excellence

l'homme de lettres, M. Aubert, l'esprit français en personne, aussi fin lettré que son confrère, sous une apparence de rudesse et des ans-gêne — j'avais des camarades dont j'aime à me vanter, vous allez le comprendre : Paul Bourget, Saint-René Taillandier, le diplomate, Collignon, l'éminent érudit, Gérard, qui est ambassadeur au Japon.

Parmi nous, un élève venu de province, un peu plus âgé que nous, inspirait à tous de la considération, presque du respect. Le chemin des écoliers passait par l'admirable jardin du Luxembourg, que je ne revois jamais sans émotion.

Il y avait là, après les classes, de belles parties de barres et de saute-mouton. Jamais on n'eût osé offrir à Brunetière de partager ces amusements ; non, jamais une boule de neige ne dérangerait le lorgnon qu'il portait déjà. Il rentrait à la hâte dans la belle et grave maison de la rue de Tournon qu'habite maintenant M. Ribot. Il travaillait beaucoup, et nos professeurs le qualifiaient élève laborieux et estimable, sans prévoir l'éclat de sa carrière. Il est resté longtemps jeune ; dès le collège, il n'était plus enfant. Son travail acharné nous le faisait estimer. Sa maturité précoce, son caractère un peu hautain nous intimidaient.

Plus tard, après la grande tourmente, après cette guerre qui coupe pour tout homme de mon âge la vie en deux parties, nous nous sommes retrouvés et j'ai senti grandir pour lui mon affection. Ce jeune et modeste répétiteur de collègue me paraissait déjà être un personnage très grand et très noble. C'était un chevalier, et un chevalier errant, d'une conscience à toute épreuve, d'un sublime désintéressement; plein de mépris pour toute ambition personnelle, plein de l'unique désir du bien, et vaillant! Ah! quelle vaillance il montra dans toutes les circonstances de sa vie! Toujours la lance en arrêt, avec ce courage entêté, que rien n'arrêtait; prêt à tout braver pour défendre l'idée, la vérité. Ce n'est pas trop que de dire qu'il est mort à la bataille, mort à la peine, sachant bien qu'il se sacrifiait.

Son arme, c'était son éloquence batailleuse. Brunetière était un combattif, malgré son cœur très bon. Il aimait la bataille, et sa tournure d'esprit créait en lui une certaine défiance des idées des autres.

Charles Benoist m'a raconté qu'un jour, à la *Revue*, on s'amusait à chercher quel était pour chacun le mot habituel, caractéristique, revenant machinalement sur les lèvres.

« Pour Brunetière, dit Charles Benoist, je le

connais. C'est : Je ne suis pas de votre avis, mon bon ami. »

« Ah! s'écria aussitôt Brunetière, cette fois, non, mon bon ami : Je ne suis pas de votre avis ! »

Il y a une fort belle page de M. Poincaré, sur deux caractères opposés, qui apparaissent chez les mathématiciens. Il y a des intuitifs, des voyants : hommes graves, silencieux et solitaires. D'autres aiment à argumenter, à confondre l'adversaire, et M. Poincaré cite comme type du premier genre M. Hermitte ; comme type du second, M. Bertrand.

Brunetière appartenait à cette deuxième catégorie d'hommes. C'était un logicien, moins occupé de contempler la vérité que de l'asseoir sur un solide échafaudage et de la défendre contre l'ennemi.

Brunetière fut un très rare orateur, parce qu'il a voulu donner à son auditoire ce qu'il y avait de plus personnel et de plus original dans ses idées.

Telle n'est pas la coutume des orateurs ordinaires ni la maxime de leur art. Pour soulever et enflammer un auditoire, ils choisissent ce qui est le plus connu, et donnent une forme brillante à ce qui est dans l'esprit de tout le monde. Chacun applaudit, heureux de voir ornée d'une

belle parure sa propre pensée. Cette éloquence vulgaire n'est que la mise en valeur des lieux communs.

Brunetière, plus respectueux de son auditoire et plus confiant, offrait sincèrement le résultat de ses méditations laborieuses, et ne gardait pour lui aucune pensée comme trop ardue ou trop subtile. C'est rendre hommage à un pareil orateur que de le discuter, car sa sincérité allait au-devant de la discussion.

Logicien, esprit didactique, orateur puissant, Brunetière était tout l'opposé d'un penseur solitaire. C'était un philosophe essentiellement social, un bon citoyen, occupé de ses semblables, ennemi de tout égoïsme. Chercher la vérité pour la vérité, cela ne lui suffisait pas, cela lui paraissait un égoïsme d'une sorte très noble, mais encore un égoïsme. Il voulait faire du bien et communiquer les vérités découvertes. Il voulait convaincre et instruire.

Cette passion s'explique quand on connaît la doctrine qu'il professait au sujet de la vérité.

Toute l'œuvre de Brunetière est fondée sur cette conviction : il y a, en dehors de nos goûts et de nos préférences, une vérité que nous devons considérer comme un objet extérieur à nous, dont le critérium n'est pas en nous-même.

Elle existe ; elle règne ; nous ne la créons pas par nos préférences et par notre assentiment, et tout notre effort doit tendre à la bien voir et à la débarrasser de ses voiles.

Cette recherche de la vérité objective domine toute sa vie. Elle inspire dans toute son œuvre critique. Il ne vous permet pas, à propos d'un poème, d'un drame ou d'un tableau, de vous écrier : « Je l'aime, il me charme, et cela me suffit. » Vous seriez coupable d'individualisme, de subjectivisme, de dilettantisme. Et ce sont les vices que Brunetière couvrait d'un même mépris.

Dans sa critique, le goût devient une science. Une œuvre possède une valeur absolue qui se pèse et se mesure en elle. Ne déclarez pas, dit Brunetière, que la Ronde de Nuit à Amsterdam vous a fait un plus grand plaisir que la Smala à Versailles. Si vous avez bâillé à la *Phèdre* de Pradon et pleuré à celle de Racine, ne nous offrez point en témoignage vos bâillements ou vos larmes. Sachez voir et nous montrer qu'en elle-même l'une des deux œuvres est meilleure que l'autre, et pour quelles raisons. Vous n'avez pas à émettre un avis personnel, mais à constater ce qui est ; cette constatation exige des connaissances particulières, et le devoir du critique est de les acquérir d'abord. Oseriez-vous tenter de

reconnaître un alcool d'un éther sans avoir appris la chimie ?

Je ne puis ici qu'indiquer l'idée générale qui éclaire le *Manuel d'histoire littéraire*, et les études sur l'évolution des genres. Combien d'exemples fournis par une inépuisable érudition ; combien de portraits brillants d'écrivains ou de peintres ; combien de hautes vues morales, et d'entraînantes démonstrations enrichissent ces beaux ouvrages !

Écrire un livre, c'est, avec plus ou moins d'art, présenter, soutenir, et même orner et embellir une doctrine. Je vous laisse lire le beau livre ; et je tâche de résumer la doctrine, dépouillée de tous ses agréments ; et, ce faisant, de suivre à la piste celui que j'ai appelé un chevalier errant. Le voici lancé à la poursuite de cette souveraine inspiratrice de tous ses exploits : la Vérité. Non pas ma vérité ou la vôtre, faite pour vos yeux ou pour les miens, et répondant à notre fantaisie ; mais celle devant laquelle nous devons tous nous incliner, ou plutôt nous heurter : la vérité objective, la vérité de fait.

Or cette vérité souveraine règne-t-elle dans l'art et dans la littérature ? Il me semble que son hardi champion a voulu défendre d'abord les frontières extrêmes et contestées de son empire. Brunetière — qui s'oppose lui-même à Sainte-

Beuve, modèle du dilettantisme en critique — me rappelle Karl Marx qui opposait aussi aux économistes une théorie de la valeur objective des choses : valeur, suivant lui, incorporée en elles. Le prix de la chose dépend du nombre de gens en ayant envie, disaient les économistes — et cette opinion est assurément entachée de dilettantisme et de subjectivisme. — Non, répliquait Marx, elle vaut par la quantité de travail absorbée en elle. Et les économistes de répondre, comme le misanthrope : « Voyons, monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire. »

Il n'y a pas de valeur absolue incorporée dans un sac de blé, un stère de bois ou un bateau de charbon de terre ; ils valent tout justement le service qu'ils me rendent et le plaisir qu'ils me font. Existera-t-il pour un livre, un tableau ou un chant, une valeur objective certaine en dehors de mon plaisir qui en fixe le prix ?

Oui, répondra sans hésiter Brunetière. Et les exemples énormes qu'il propose et que j'ai cités, tels que : Rembrandt opposé à Vernet, Racine à Pradon, Offenbach à Beethoven, déroutent le contradicteur.

Sur quelles lois cependant se fondent de pareilles constatations, puisque nous ne devons jamais nous fier à notre seul plaisir, et à peine employer le terme de jugements ? On ne saurait

répondre en un mot. La réponse la plus abrégée remplit le Manuel de Brunetière, que Victor Giraud affirme être le plus beau monument de critique littéraire élevé depuis les études de Taine sur l'Angleterre. Là, nous apprenons l'histoire de la formation de l'idéal classique, de la « nationalisation de la littérature ».

Eh bien, trouverons-nous là les règles définitives du beau et la vérité objective? Nous devrions ici apprendre sans pouvoir discuter. Le pourrions-nous cependant? Jugez-en, Messieurs.

Nous voici en plein moyen âge. Les fabliaux, les chansons de geste ne portent point la marque d'un écrivain ni même d'une race; l'auteur l'affirme et le sait mieux que moi. Mais les cathédrales! « Une cathédrale gothique n'a rien, dit-il, de plus français à Paris qu'à Cologne, ou à Cologne qu'à Cantorbéry! » Ici, j'emploierai le mot favori : Je ne suis pas, mais pas du tout de votre avis, mon bon ami. Combien chacune d'elles, agenouillée dans sa robe de pierre, comme dit Musset, possède, au contraire, son caractère, son attitude et sa profonde expression personnelle!

La Renaissance apparaît « avec ce sentiment de l'art que nous avons vu faire si cruellement défaut au moyen âge, » dit notre auteur. Et de

pareils mots confondent toutes nos idées. Où ira-t-il chercher le sentiment de l'art ? Il cite aussitôt la fameuse lettre de Raphaël à Castiglione. Vous vous en souvenez : la beauté parfaite doit être empruntée, suivant l'inspiration, à diverses beautés. Lettre dont je ne me sens nullement édifié : car où donc se montre le génie de Raphaël ? Est-ce dans l'expression prodigieuse des sombres traits de Jules II, de la lourde et puissante figure de Léon X, accompagnée du vivant et peu séduisant cardinal Bibbiena ? Ou bien est-ce dans l'impeccable dessin de belles, grandes et inexpressives Madones dont les traits étaient empruntés à des beautés diverses ?

Nous arrivons à la France et aux principes de Boileau, dont Brunetière va tirer grand parti. Vous les connaissez : le vrai seul est aimable.... Aimez donc la raison. Et par le vrai et la raison, il faut entendre ce qui fut toujours vrai et toujours raisonnable en toute époque de l'histoire et en tout pays ; prendre l'homme et non point l'habitant d'Athènes, de Rome ou de Paris, le sujet d'Auguste ou de Louis XIV. Noble dessein, bien digne d'inspirer et de conduire le génie de Corneille ou de Racine. Toute recherche de pittoresque ou de couleur locale déguiserait le Cid et diminuerait Polyeucte. Cela est certain.

Il ne faut pas costumer d'immortelles figures. Sans doute.

Mais, d'autre part, l'art a mille aspects divers. La Grèce antique n'a pas produit seulement Praxitèle : elle a aussi donné le jour aux auteurs inconnus des statuettes de Tanagra. De modestes objets peuvent être dignes d'un poète. Et quand il s'est proposé comme Boileau lui-même de peindre les embarras de Paris, un peu de pittoresque, un peu de couleur locale seraient agréables. Nous ne sommes point émus par l'encombrement en général dans une ville de toutes les latitudes et de tous les temps. Un coup d'œil sur un carrefour du Paris de Louis XIV, un écho de ses cris, feraient mieux notre affaire. Et dans toute cette satire inutile, un seul vers m'intéresse et me réjouit ; c'est

Guéneau sur son cheval en passant m'éclabousse.

— Je m'excuse de ces quelques superficielles objections ; je me sens, d'ailleurs, entaché de subjectivisme et de dilettantisme. Et je cherche en vain, sur les traces de Brunetière, la règle universelle du beau, et la vérité objective, en matière de goût.

Taine devint naturellement pour lui le modèle du critique scientifique, opposé au fantaisiste Sainte-Beuve. Considérez la race, le milieu,

le moment. Voyez comment, dans les races animales, les organes sont liés entre eux de telle façon que le développement exagéré de quelque organe amène la diminution des autres ; voyez les bras immenses de la chauve-souris, les jarrets énormes du kangourou. Il en est de même de nos facultés ; chez les Hindous, la faculté métaphysique a pris toute la place, et les autres dons sont atrophiés. C'est l'aile de la chauve-souris.

La race, le milieu, le moment : faites une habile combinaison chimique de ces trois éléments, et le génie doit en sortir, comme la tête du Roi sort du chaudron des sorcières de Macbeth. Vous devez démontrer l'apparition naturelle de l'œuvre.... Ce n'est pas tout de savoir que Giotto est venu avant Raphaël, ou Bach avant Beethoven et Wagner, ou que Shakespeare était Anglais. Il faut établir que Beethoven ne pouvait venir qu'après Bach, comme le fruit et la fleur succèdent à la graine, et que Shakespeare ne pouvait naître ailleurs que dans l'Angleterre d'Élisabeth.

Malheureusement, de bons juges estiment que Giotto, d'un premier élan, atteint, dans l'art d'exprimer nos sentiments par des figures et des attitudes, la perfection. D'autres professent pour Bach le même culte. Ces ancêtres ne seraient

plus des débutants apportant au monde de belles espérances, mais des maîtres dont le génie a, dès l'abord, tout deviné. Et pour Shakespeare, on nous le représente maintenant comme le fils d'un petit seigneur de province, ayant fui la maison d'un père avare, et vécu à Londres d'expédients. L'expédient fut d'écrire *Macbeth*, *Richard III*, *Jules César* ! Entré en possession de l'héritage paternel, il aurait renoncé à ces fantaisies de jeunesse et dédaigné d'écrire.

Ici encore il faut séparer la théorie de l'ornement littéraire. L'ornement, ce sont les vivantes peintures de Taine : vous voyez de vos yeux les fêtes de Florence ou de Ferrare sous les Médicis et les Borgia ; les guets-apens, les trahisons, les meurtres aussi. Que ce siècle ait dû produire Benvenuto Cellini, aventurier et spadassin terrible : nous l'accordons, et le portrait est un chef-d'œuvre. Mais que ce spadassin dût être aussi un divin ciseleur... Ici commence la théorie.

Nous ferons la même distinction en lisant *l'Évolution des genres*, de Brunetière. La verve, l'érudition sont admirables ; mais la doctrine ! Il a lu *l'Évolution des espèces*, et il croit pouvoir appliquer l'idée de Darwin aux écrivains ; trouver (ce que Darwin cherchait surtout) les genres intermédiaires : des ornithorynques ou des céta-

cés littéraires ! La tentative est, je le crois, chimérique. Cela n'ôte rien à la science et à l'éclat du livre. Un passage curieux est celui où il constate que l'éloquence proprement dite disparut, en France, entre le dernier sermon de Massillon et les premiers écrits de Rousseau. Car il n'accorde pas l'éloquence à Voltaire ou à Fontenelle. Et il démontre qu'il en devait être ainsi, et que cette lacune était nécessaire !

Messieurs, l'Esprit de Dieu souffle où il veut, dit l'Écriture. Et, parmi ses créatures, aucune n'est plus imprévue ni plus libre que le génie de l'homme. Remercions, cependant, les historiens de l'Art, qui nous montrent, au milieu de leurs contemporains, les grands maîtres, et nous dépeignent le monde où ils vivaient. S'ils croient pouvoir emprunter à la science expérimentale ses méthodes, pardonnons-leur cette illusion ; car, au temps où Taine écrivait, on était en pleine période positiviste et on croyait ces méthodes propres à résoudre tous les problèmes. Allons plus loin : louons sans réserve l'état d'âme d'un jeune professeur, épris de sa tâche parce qu'il en voit le caractère social, et n'estimant pas digne du titre d'enseignement l'étalage de jeux d'esprit ou la confiance d'impressions personnelles. La vérité, objective, absolue, appuyée sur les faits et sur l'observation de lois

invariables et certaines : voilà ce que Brunetière cherche à démêler et veut offrir à ses élèves ; toujours prêt ensuite à coucher sa lance en arrêt pour terrasser le mensonge !

L'histoire de l'art, les règles du beau lui ont-elles fourni d'assez solides fondements pour un monument inébranlable ? Il est permis d'en douter, car voici que notre chevalier errant se remet en campagne et dirige sa marche vers un nouveau royaume, celui des sciences positives.

Sciences positives ! Ce nom seul avait dû l'enchanter. Ici, plus d'individualisme, plus de dilettantisme. Nous cherchons la vérité hors de nous. L'expérience confirme ou détruit nos plus belles hypothèses. Elle est la souveraine et s'impose. L'autorité, dont il a besoin au point de vue social, il l'a cherchée en vain dans l'histoire de l'art et les règles du beau ; la science va le satisfaire, car, si chacun de nous peut être plus ou moins touché par une figure de Raphaël, nous ne pouvons pas donner plus ou moins vivement notre adhésion à la loi de Mariotte. Avec quelle joie Brunetière s'écrie : Voilà enfin des choses auxquelles je ne suis pas libre de ne pas croire. La gravitation, l'égalité des rayons d'un même cercle ; la non-existence des générations spontanées. Ce sont là enfin des vérités positives.

Affirmations d'ordre différent et de valeur différente aussi, pourrons-nous lui dire. Dans votre zèle de néophyte, vous citez, sur le même plan et au même titre, d'abord une loi, puis une simple définition, puis une constatation faite en l'état présent de la science. Mais poursuivons.

La République célèbre le centenaire de Comte. Brunetière ne se laisse pas émouvoir par les orateurs officiels qui pensent avoir découvert et glorifient amplement un héros laïque. Il voit en Auguste Comte le défenseur le plus certain de l'autorité, puisque, pour la conduite des âmes, ce philosophe s'appuie sur des vérités dont le critérium, cette fois, est certainement hors de nous, et dont le dépôt est confié à une élite d'hommes munis de science et voués à l'enseignement. C'était tout le modèle, au moins extérieur, d'une église, c'est-à-dire d'une organisation sociale autoritaire et traditionnelle. Il est au comble de ses vœux.

Dans un de ses élans d'éloquence, il tire un parti admirable d'une citation de l'Écriture prise au fronton d'un des sermons de Bossuet. Judas Machabée ayant détruit, sur la frontière, deux grands châteaux du roi de Samarie, avait bâti, de leurs pierres mêmes, des forteresses destinées à tenir en respect les ennemis du peuple de Dieu, retournant contre l'ennemi les créneaux

et les barbacanes. C'est de cette façon que Brunetière entendait « utiliser le positivisme ».

Il se livre dans les articles sur le « centenaire de Comte », sur la métaphysique du positivisme, à une consciencieuse étude de cette méthode.

La vérité scientifique, dit-il, est objective. Ses données s'imposent et obtiennent l'adhésion, non d'un esprit, mais de toute la race humaine.

La science n'a pu progresser que depuis que ses lois ont été reconnues immuables. Le phénoménisme universel exclut la science. Doutez-vous, nous demande-t-il, qu'avant Kepler et avant Descartes le monde ne fût ce qu'il est ? Une pareille question est absurde. Les lois de la nature étaient en action avant que les législateurs de la nature ne les eussent réduites en formules. Kepler, Descartes, Newton les ont peu à peu aperçues et comprises, et le trésor acquis par le premier servait de mise de fonds au successeur. Ce qu'il y a d'immuable et d'identique à soi-même dans la nature, dit Brunetière, est justement la condition du progrès.

L'idéalisme s'amuse en vain à nous montrer que nos sensations, n'existant qu'en nous-mêmes, fournissent du monde une représentation fort différente de ce qu'il peut être en dehors

d'elles. Inutile inquiétude. Les rapports, en effet, subsistent, et ce lien invariable qui unit les phénomènes est l'objet propre de la science.

La science évolue, ce qui ne veut pas dire qu'elle se contredit, mais qu'elle progresse. Le cardinal Newman n'a-t-il pas enseigné que les vérités les plus hautes, bien qu'affirmées une fois pour toutes par des maîtres inspirés, peuvent n'être pas aussitôt comprises de tout le monde, et avec toute leur portée?

Enfin, la science est critique. Elle est, dit admirablement Brunetière, une histoire des grands problèmes et une introduction à leur solution définitive.

Ainsi, dans l'enseignement d'une vérité objective, supérieure à nos préférences individuelles, et imposée à tous, dans l'institution d'une autorité enseignante, conservatrice de la vérité, Brunetière reconnaît les formes extérieures d'une Église. Au surplus, Comte lui-même indique la voie, ayant fini par se considérer comme le fondateur d'une religion.

Mais quelle religion, et quelle Église? L'Église n'est pas seulement une autorité constituée, appelant la foule dans un temple. Elle n'est pas seulement une administration; elle est un enseignement. Il faut que cette autorité parle et se fasse entendre de notre raison et de notre cœur;

qu'elle nous apprenne une religion et une morale : religion positive et morale positive, répète Brunetière, à qui ce mot est cher, et à qui nous le passons bien volontiers. Il faut aussi que cette religion et cette morale soient si hautes et si bienfaisantes que leur utilité sociale ne puisse être contestée. Or, la religion de la science, la religion du positivisme a-t-elle su rendre à la société ces services éminents ?

Ici, Messieurs, suivant toujours à la trace de ses pas notre chevalier errant, nous l'apercevons livrant le plus hardi de ses combats, dans des nuages de poussière qui mirent longtemps à cesser d'obscurcir le ciel. Tout à coup, l'idée vient à ce positiviste découragé de proclamer la faillite de la science !

Il n'y a faillite que lorsque des engagements pris n'ont pas été tenus. La science, dirons-nous tous, a tenu, dans la merveilleuse période du XIX<sup>e</sup> siècle, bien au delà de ses promesses les plus hardies ! Seulement, des esprits chimériques avaient annoncé plus encore, et c'est à ceux-là que Brunetière demande des comptes sévères. Quelle est l'utilité morale et, par conséquent, sociale de la physique, de l'astronomie, de la linguistique ? Elle n'existe pas. Cependant, Condorcet avait vu dans un avenir prochain, l'homme « se nourrissant de sentiments doux et

purs.... car tel est le point où doivent infailliblement le conduire les travaux du génie et les progrès des lumières ». « La science, dit Renan, fournira toujours à l'homme le seul moyen qu'il ait pour améliorer son sort.... Organiser scientifiquement l'humanité, tel est le dernier mot de la science moderne. » Et quelle organisation ! Les lettres à Berthelot nous en donnent l'idée : toute la force matérielle serait concentrée entre les mains d'une aristocratie de physiciens ! Ces sages feraient trembler — pour son bien — la vile multitude. Paris a eu, l'année dernière, un aperçu de ce merveilleux régime ; malheureusement, le maître de la force électrique était M. Pataud !

Brunetière donc demande si Darwin — que, cependant, il égale à Newton — nous a fait faire un pas vers la connaissance de ce que nous sommes et de notre origine ; et si la linguistique et les sciences paléographiques, qu'elles aient poussé leurs recherches en Grèce, en Égypte ou en Orient, ont été plus heureuses. Et il rappelle ces paroles imprudentes : « La science n'a vraiment commencé que du jour où la raison s'est prise au sérieux et s'est dit à elle-même : tout me fait défaut, de moi seule me viendra mon salut ! » — « Taisez-vous, s'écrie-t-il, en ce cas, ô raison imbécile,.... impuissante à nous déli-

vrer seulement de nos doutes, bien loin de pouvoir faire vous-même notre salut,.... incapable de fournir un commencement de réponse aux seules questions qui nous intéressent! »

Alors, il se fait pèlerin et part pour Rome. Il est reçu dans le plus petit des royaumes, riche cependant des plus précieux trésors de l'histoire et des plus grands chefs-d'œuvre du génie humain, par le pape Léon XIII, de sainte et glorieuse mémoire.

La faillite qu'il reproche à la science — vous l'avez bien compris — est une faillite sociale. La passion du bien social emplit son âme et explique ce mot violent : faillite. Lisez le célèbre article : « Après une visite au Vatican », et admirez ces mots exprimant une si belle sincérité : « Nous, cependant, que ferons-nous ? » Il est désormais sûr que la science ne peut aspirer à remplacer la religion et même ne peut rien contre la religion. « La physique, affirme-t-il, ne peut rien contre la miracle ; l'exégèse rien contre la révélation. » Il n'admet pas non plus qu'on oppose la religion à la science. « L'Église aussi bien, dit-il, ne le demande à personne. Et pourquoi le demanderait-elle, puisque l'impuissance radicale de la science à résoudre les questions d'origine et de fin semble avoir désormais opéré la séparation du domaine respectif de

la certitude scientifique et de la certitude inspirée. »

Que ferons-nous donc ? Nous reconnaitrons qu'il y a plusieurs ordres de connaissance. C'est, en effet, ce que les philosophes enseignent aujourd'hui. Avec des raisons plus subtiles, des vues moins nettes et moins décisives, mais plus complexes et plus pénétrantes que celles de notre bon combattant.

Sa foi naissante s'appuie sur des raisons positives, sur cette vérité objective, si chère à sa jeunesse. Et la vérité objective qu'il aperçoit et qui lui paraît tangible, c'est la grande utilité sociale de la religion.

Messieurs, entre deux pèlerins de Rome, tous deux ayant subi, comme toute leur génération, l'influence du positivisme, je veux dire Renan et Brunetière, voyez combien la comparaison est intéressante. Renan, par sa race et son pays, poète et philosophe, semblait bien mieux disposé aux émotions religieuses que le logicien Brunetière. Rappelez-vous ses souvenirs de Saint-Sulpice et d'Issy, et le portrait de ses savants et pieux maîtres. Avez-vous lu *Patrice*, pages merveilleuses, publiées vingt ans après sa mort ? Qui a mieux célébré Rome, ses pierres illustres, ses pompes religieuses, et son peuple, las de gloire et de souvenirs ; endormi dans la

foi catholique indiscutée et qui semble mêlée par miracle à l'air pur et doux que l'on respire en la ville éternelle. Mais trêve de rêveries : le positiviste veille. Combien un tel poète, atteint de positivisme, doit être malheureux ! — De l'âme de Renan, en présence de Rome, s'élève un hymne magnifique. Mais, halte ! Un coup sec, comme le coup du chef d'orchestre sur son pupitre, coupe brusquement la symphonie. Voici le fait positif qui va tout briser. Mais, tant de siècles pleins de cette histoire : la morale renouvelée, la marche de la civilisation changée ; ce sont aussi des faits ? Ceux-là ne comptent pas. La critique est infaillible ; l'argument de Beausobre est sans réplique : saint Pierre n'est jamais venu à Rome. Donc Renan ne priera pas.

Hâtons-nous de dire que l'argument de Beausobre est réfuté par Mgr Duchesne ; et que la plus savante et sévère critique historique démontre maintenant la venue de saint Pierre à Rome. Ces accidents arrivent parfois au positivisme.

Revenons à Brunetière. Cet autre disciple de Comte me paraît un meilleur logicien. Il a vu le grand pape Léon XIII. Il a sous les yeux sa lettre aux cardinaux français, son Encyclique *De conditione opificum*. Il constate — ce sont

ses paroles — qu'un pape politique, s'inspirant le premier des nécessités de l'heure présente, a conçu l'espérance et formé le projet de diriger le mouvement de son siècle.

Ses prédécesseurs ont eu d'autres soucis, « notamment celui de repousser l'assaut de la science laïque.... Mais qui se détacherait aujourd'hui de la communion de l'Église pour des raisons philologiques ?.... »

Il montre, par de longues citations des Encycliques, la prévoyante sagesse de Léon XIII; et, par des preuves nombreuses et faciles, le prodigieux effet des paroles du grand pape sur la marche des idées contemporaines. Jetant un regard sur l'Église réformée, il reconnaît au catholicisme de grands avantages, « dont le premier est sans doute d'être, selon le mot de Renan, la plus caractérisée et la plus religieuse des religions. » Il ajoute que le catholicisme est d'abord un gouvernement, et que le protestantisme n'est que l'absence de gouvernement.

Ce sont là autant de faits positifs. Et la méthode de Comte n'interdit pas de faire un choix entre les faits et de chercher les plus manifestes et les plus importants pour en tirer des conséquences. N'avais-je pas le droit de dire qu'entre ces deux pèlerins, venus à Rome avec le culte de la vérité objective et la passion du progrès

social, c'est Brunetière, en bonne logique, qui a raison contre Renan ?

Et cependant, Mesdames et Messieurs, cette bonne logique positive vous suffit-elle ? Votre foi saura-t-elle se contenter de ce fondement : l'incontestable utilité, le grand bienfait social de la religion ? Je pose seulement cette question à laquelle j'essaierai de répondre tout à l'heure. Car je ne puis terminer cette étude sans vous soumettre deux réflexions.

La première m'est inspirée par l'évolution des idées depuis la mort de Brunetière. Que nous sommes loin du positivisme ! Il se réfugie dans les manuels scolaires ; c'est une sagesse laïque et primaire. Et si Brunetière avait vécu, comme il proclamerait, à plus juste titre, la faillite de la science ! Il n'a signalé qu'une faillite sociale, faillite aux chimériques promesses d'un Condorcet ou d'un Renan. Ces promesses-là, les vrais hommes de science, les Ampère ou les Pasteur, les Cauchy ou les Hermite, ne s'en étaient jamais portés garants. La déception portait seulement sur les bienfaits sociaux et moraux qu'on avait attendus de la vérité scientifique.

Aujourd'hui, le trouble est plus profond. Cette vérité même est attaquée par le pragmatisme idéaliste, au moins en tant que vérité objective, ayant son critérium hors de nous. Nous nous

inclinions devant le vrai; nous l'employons, dit le pragmatisme, et il ne demeure tel qu'autant qu'il me sert à quelque chose. Les lois de la science, mots que notre jeunesse ne prononçait qu'avec respect, ne seraient plus que des recettes, des repérages commodes, des conventions aussi arbitraires que celles du jeu du tric-trac; ainsi l'a dit M. Le Roy. Et le fait, le fait positif? Il faut, dit le pragmatisme, distinguer entre le fait brutal et le fait scientifique. La théorie s'édifie sur des faits considérés d'un certain point de vue arbitrairement choisi, reliés à d'autres dont le choix est également arbitraire. En sorte que le fait brutal, pour devenir scientifique, est enveloppé d'un tel tissu de conventions qu'il disparaît, digéré comme la mouche dans la toile d'araignée.

Je n'exagère pas, Messieurs, et dans le « pragmatisme » et la « vérité » de William James, dans l'« humanisme » de M. Schiller, dans les ouvrages de M. Le Roy, je trouverais de nombreux exemples de ce que j'avance. M. Le Roy, rare esprit philosophique et fidèle chrétien, sa soumission si noble et si résolue l'a bien montré, avait entrepris des œuvres d'apologétique comme le firent jadis les savants chrétiens Quatrefage ou Lapparent, en employant les armes du jour, les raisons actuelles de croire,

aurait dit Brunetière. Quatrefage et Lapparent, dans la période positiviste, s'évertuaient à mettre d'accord la Genèse et la géologie. M. Le Roy, mettant à profit le pragmatisme, a voulu montrer qu'un dogme méritait autant de confiance qu'une loi, fût-ce celle de Newton ou celle de Mariotte. Seulement que devient la loi ?

En ces doctrines hardies se reconnaissaient des souvenirs de la « grammaire de l'assentiment » du P. Newman. Chose bien remarquable, elles provoquèrent des protestations toutes semblables et en même temps, du côté de la science et du côté de la foi. C'est que l'une et l'autre ont besoin également qu'en l'esprit de l'homme, la notion de vérité ne soit pas obscurcie. Lisez, Messieurs, l'encyclique *Pascendi gregis*, et lisez ensuite la *Valeur de la science* de M. Henri Poincaré, la *Crise de la physique* de M. Abel Rey. Vous trouverez que ces défenseurs de la science laïque parlent comme le pape et emploient presque les mêmes expressions. J'ai entrepris un jour d'expliquer cela à la Chambre des députés, après le discours d'un brave radical, qui embrouillait le modernisme avec les droits de l'homme et les principes de 1789.... Ainsi la faillite, ou plutôt la menace de faillite de la science, n'a éclaté qu'après la mort de Brunetière.

J'arrive, Messieurs, à la seconde réflexion que je voulais vous soumettre et à un aveu. Je dois, sur un point capital, me séparer de Brunetière et employer encore son expression favorite : Non, je ne suis pas de votre avis, mon bon ami.

Il n'avait affirmé qu'au seul point de vue social la faillite de la science. Il condamne d'une manière définitive et absolue la philosophie. Lisez sa préface, faite pour l'aimable et joli livre de M. Balfour sur les bases de la croyance. Vous verrez que tous deux admettent une certitude scientifique et une certitude religieuse, celle-ci fondée surtout sur le bienfait moral et social de la religion. Et ils s'accordent pour proclamer qu'entre les deux il n'y a aucune place pour une certitude philosophique.

Balfour s'applique à détruire notre confiance en la raison. A propos du monde extérieur, cet auteur — qui a lu son compatriote Reid — distingue les qualités primaires d'étendue et de solidité, des qualités secondaires — goût, odeur, couleur — lesquelles n'existent que dans nos sens ; et prétend que la raison ne nous offre ainsi qu'une conception incohérente de la matière ! Brunetière loue sa critique, et la rapproche de celle de Kant ; honneur excessif assurément. Ailleurs M. Balfour, chef d'un parti conservateur, prétend que la pure raison en politique

conduirait à Marx, à Kropotkine ! En est-il sûr ?

Et tous deux s'acharnent contre la métaphysique. Je ne parlerai pas, dit Balfour, de Descartes ni de Spinoza, car « mon but est strictement pratique, et je fais table rase des théories.... incapables de nous fournir actuellement des bases de convictions. » Non, s'écrie bien plus éloquemment Brunetière, plus de « ces palais d'idées » que l'homme prenait plaisir à édifier et où il pensait trouver un asile <sup>(1)</sup> ! « La confiance de l'humanité ne les habitera plus.... » « Entre la science et la religion il n'y a plus de place comme système de connaissances pour la philosophie <sup>(2)</sup>. »

Il cite Lewes, le positiviste. « Le point de départ de la philosophie, c'est le raisonnement, et le point de départ de la religion, c'est la foi. Il ne peut pas y avoir de philosophie religieuse. Les termes sont contradictoires <sup>(3)</sup> ! »

Il l'approuve. Il conclut <sup>(4)</sup> : « Toute religion se définit par l'affirmation même du surnaturel et de l'irrationnel. »

Messieurs, ne sommes-nous pas entraînés bien loin de l'admirable formule : *Fides quærens*

(1) *Questions actuelles*, p. 382.

(2) *Ibid.*, p. 383.

(3) *Ibid.*, p. 384.

(4) *Ibid.*, p. 385.

*intellectum*? Bien loin aussi de la définition du concile du Vatican, qui, confirmant la doctrine de saint Thomas, anathématise quiconque prétendra que les lumières naturelles ne sauraient nous conduire à l'idée de Dieu?

Admirons les élans de la foi chez des esprits ardents, déçus et découragés par la faillite de tant d'espérances humaines! Admirons la sincérité avec laquelle ils saluent les bienfaits moraux et sociaux que, seule, la religion procure! Ne les chicanons pas, écoutons cette déclaration de Brunetière : « Quand la question se pose de savoir comment l'homme doit agir dans un cas difficile — ou encore s'il y a du divin dans le monde — je me fierais bien au cœur autant qu'à la raison! » et ne lui rappelons pas qu'il n'accordait rien jadis au sentiment et à l'instinct, même en matière d'art et de littérature!

Mais nous, si nous croyons pouvoir trouver pour notre croyance des bases rationnelles plus larges et plus solides que celles que nous offre Balfour, cet espoir nous sera-t-il interdit?

Messieurs, prouver la nécessité de la religion par ses bienfaits sociaux et moraux, cela peut suffire pour une religion en général, mais non point pour la nôtre. Cournot, mathématicien et philosophe profond, a prononcé cette belle parole : « Notre pays est un pays comme un autre ;

notre langue est une langue comme une autre. Mais, en vérité, notre religion n'est pas une religion comme une autre! » Non, Messieurs, elle ne veut pas seulement notre soumission, pas seulement notre reconnaissance, elle nous veut tout entiers; elle attend et elle obtient l'assentiment de notre raison. *Fides quærens intellectum*; *Fides est cognitio rerum non apparentium* ne sont pas des affirmations irrationnelles; et ce sont de plus nobles paroles que *Credo quia absurdum*. Je vois Brunetière et Balfour repousser du pied l'effort de la philosophie; j'aime mieux le temps où les croyants l'acceptaient en qualité de *ancilla theologiæ*. Cela valait mieux que de congédier avec un tel dédain cette noble servante.

Au reste, ces écrivains dédaigneux des « Palais d'idées » ont-ils essayé d'y pénétrer et d'y vivre? Les connaissent-ils?

Quoi! ils viennent nous dire, par exemple, que « la métaphysique de Hartmann et de Schopenhauer, dont on a prétendu faire le support du pessimisme, ne fait même pas corps avec lui! »

En vérité! Au lieu de dire : « Je pense, donc je suis, et Dieu, être parfait, ne me trompe pas, » je ne vais plus voir en moi-même qu'une obscure volonté; au lieu d'être une lumière faible et courte, sans doute, mais non trompeuse, je ne

suis plus qu'une tendance sans objet, un amour sans espoir ; une force qui va, comme dit Hernani, et qui va dans la nuit, sans aucune notion de ce que je dois vouloir, aimer, poursuivre ; une volonté inassouvie, qui jamais n'atteint ni n'aperçoit même son objet ? Et le pessimisme ne ferait point corps avec une pareille doctrine qui me réduit à une pareille condition !

Et quand Brunetière oppose la vérité positive, existant hors de nous, et la même pour tout le monde, à la vérité que Descartes admet, parce que lui, René Descartes, l'a clairement et distinctement aperçue ; et quand, pour cette raison, il le traite de subjectiviste, d'individualiste, de dilettante, et même — une fois — de névropathe, a-t-il compris Descartes ? Il y a des vérités que la raison découvre en elle-même *a priori* : ne fût-ce que les vérités mathématiques, qui ne sont pas affaire d'impressionniste et de dilettante. Ces vérités-là s'imposent à tout le monde et leur certitude est d'un ordre supérieur à celui des faits positifs attestés par le témoignage des sens. Combien de faits dits positifs sont relégués dans le rêve par le doute cartésien ! La formule de Descartes, mal interprétée par Brunetière, n'est autre chose que la règle de conduite d'un mathématicien.

Messieurs, quand la critique nous a convain-

cus que nos connaissances sont relatives (et, en ce sens, la critique de Descartes avait, du premier coup, concédé tout autant que celle de Kant), nous ne sommes point satisfaits, ayant soif de certitude ; et pour compléter ces connaissances, nous cherchons, pour elles, en dehors de nous-mêmes, un appui. Nous sentons, en quelque sorte, le besoin de les étayer. Un certain complément — appelons-le ou fondation ou clef de voûte — est nécessaire à l'édifice de nos pensées qui, abandonné à lui seul, s'écroule. Ce complément, nous le cherchons, ou dans la société des hommes, ou, comme l'enseignaient Descartes et Bossuet, dans la connaissance de Dieu.

Voulez-vous essayer de vous contenter de la première ressource, je veux dire le secours que vous offre la société des hommes. Pour soumettre ce secours à une épreuve sincère, ne craignez pas d'abattre d'abord autour de vous ce qui vous semblait le plus solide. Allez jusqu'aux extrêmes conséquences de la critique de Kant. Admettez avec lui que les connaissances fournies par mes sens ou ma raison ne valent que pour moi-même, et que l'espace et le temps ne sont que les formes générales de ma faculté de percevoir. Puis, sortez de votre isolement et regardez vos semblables. Comme ils sont tous faits de même, et perçoivent tous le monde exté-

rieur dans le temps et dans l'espace, le temps et l'espace, qui n'étaient que des noms, deviennent, par l'assentiment général et au point de vue social, des réalités.

Autre épreuve. Dites, après Kant, que nommer Dieu et l'adorer, c'est personnifier une simple opération intellectuelle et lui conférer fictivement une réalité extérieure à nous ; essayez d'affirmer, comme lui, que l'humanité a érigé « en principe constituant un principe régulateur. » Dieu cependant, adoré sous la même forme et dans les mêmes circonstances par tous les esprits semblables au mien, fiction de l'humanité tout entière, deviendra encore, socialement parlant, une réalité. De même, on fondera la morale sur les rapports sociaux, malgré la manifeste insuffisance de la théorie de la solidarité. Un philosophe italien prétendait naguère qu'en dehors de la société la morale n'existe pas. Ainsi se crée une métaphysique sociale, le besoin, l'assentiment, et on peut dire le suffrage universel ayant érigé des formes vides en réalités extérieures à nous-mêmes.

Dans ce palais d'idées-là, suivant le mot de Brunetière, il me semble voir d'innombrables arceaux qui s'appuient les uns sur les autres et ferment la vue du ciel. C'est une demeure confortable et fabriquée seulement pour cette

vie et pour le monde ; une construction démontable, munie d'une clef de voûte, mais sans fondements.

Notre âme exige davantage et nous ne sommes pas sauvés du nominalisme, par ces apparences de réalité. Une forme, une fiction peuvent-elles être transformées en réalité par le grand nombre des dupes ? Zéro est toujours zéro, quel que soit le nombre qu'on lui donne pour coefficient.

Au contraire, la rencontre de l'être parfait et infini, transcendant à la société comme à l'individu, offre aux Palais d'idées de saint Anselme et de Descartes un fondement sûr. Ce fondement posé, aucun doute ne les épouvante, et Descartes, dans les Réponses aux objections, explique à Gassendi comment, ayant douté même de la géométrie, il est rassuré par la pensée que l'Être parfait ne nous trompe pas. Ainsi la raison et la foi qu'on avait tort de déclarer contradictoires se rencontrent, dans la même affirmation.

Dieu, c'est la vérité objective, extérieure à nous, que Brunetière cherchait depuis sa jeunesse, et que, dans les lois de l'art ou de la science, il avait aperçue par échappées. Notre sincérité avait le devoir de discuter parfois les chemins qu'il a suivis. Mais si quelques détours de sa route semblent maintenant avoir été inu-

tiles et pouvaient devenir trompeurs, il a toujours retrouvé la bonne direction et il a atteint le but.

Sa vaillance ne s'est jamais démentie ; d'autant plus méritoire qu'il n'était ni aveugle devant le péril, ni insensible aux coups. Dans ses derniers temps, il adressa à nos évêques, dans l'intérêt de la paix religieuse en ce pays, une prière que j'avais grandement approuvée et signée avec lui ; bien résolu, comme tous les signataires, à nous incliner devant un refus ; car une supplique n'a jamais été une révolte. Je veux vous citer quelques lignes qu'il m'écrivit à ce sujet deux mois avant sa mort.

« ....Nous continuerons cependant, mon ami, de combattre jusqu'au bout : nous le devons à notre cause et nous nous le devons à nous-mêmes. Il y a d'ailleurs je ne sais quelle fierté dans la tristesse d'être vaincu quand on a la conscience de ne s'être battu que pour l'idée. Mais nous avons le droit de dire avec un peu d'amertume que c'est donc un genre de fierté dont la Providence a multiplié les occasions pour nous.

« Bien à vous, mon cher ami.

« F. BRUNETIÈRE. »

Admirez, Messieurs, les mots de ce mourant :  
« Nous continuerons de combattre ! » Non, ce

n'est pas par une vaine recherche de rhétorique que je l'ai appelé chevalier errant. Je n'ai jamais pu relire sans émotion l'admirable fin de Don Quichotte. Vous vous en souvenez : sa folie l'a quitté. Il vient de faire au curé sa confession — bien courte. Et ses vieux amis le curé, le barbier, lui disent : « Quel bonheur ! Vous voici rendu à nous ; votre esprit est guéri et nous passerons ensemble quelques bons jours encore. »

Et le bon et doux héros secoue la tête : « Mon rêve, dit-il, est fini. Mais je ne puis plus vivre sans mon rêve. »

Brunetière a été plus heureux. Sa conviction, son espérance ont duré jusqu'à son dernier soupir. Ce combattant s'est endormi, couché dans son armure, et la croix devant les yeux.

\*  
\* \*

M. Étienne Lamy, à son tour, se lève ; tous les yeux sont tournés, fixés sur lui, chacun est avide d'entendre l'éminent académicien et le si noble écrivain qu'est Étienne Lamy. Il semble, en effet, que l'auditoire l'écouterait longtemps, lui aussi ; toutes les attentions ont été captivées, au son de cette voix ferme et claire, sous le charme ému d'une diction nette et élégante, d'idées finement exprimées. Mais les heures se sont écoulées ; voilà une heure et demie que Denys Cochin parle ; Étienne Lamy ne dira qu'un mot pour clôturer cette belle séance.

## Allocution de M. Étienne Lamy

MESDAMES,

MESSIEURS,

Brunetière reçoit aujourd'hui un hommage rare et magnifique. Je ne parle pas de l'éloge que nous venons d'entendre. Que la vie si pleine et la nature si originale de Brunetière aient été déployées dans leur ampleur par un maître en l'art de dire, cela n'est pas pour surprendre. L'insolite, le pathétique de cette solennité, est l'affluence d'une telle foule rassemblée par un souvenir, l'intérêt ému qu'un nom fait vibrer encore, la popularité toujours vivante d'un mort après quatre années.

J'aurais aimé à louer cette constance, à en dire les raisons. Ce grand lutteur vous a conquis pour s'être rapproché de vos croyances au moment où elles étaient combattues, avoir rompu avec son passé, ses prédilections intellectuelles, tous ses intérêts, et porté jusqu'à la mort le secours de sa force aux vaincus.

Mais les heures ont passé durant le premier discours, et il ne me reste plus le temps d'en faire un second. Je puis du moins, au lieu de rendre hommage à ce grand mort, solliciter de vous pour lui un hommage meilleur ; un hom-

mage qui soit le couronnement naturel de votre affection pour le disparu, et qui perpétue le lien établi entre Brunetière et Besançon. Si, en effet, Brunetière continue à vivre partout où l'infini tourmente, irrite ou attire les âmes, nulle part son souvenir n'habite plus qu'ici. Il y a des places de prédilection pour les rencontres des armées, il y a aussi pour les idées des places mystérieuses où elles aiment à naître et à revenir. C'est ici que Brunetière a commencé son évolution religieuse et qu'il l'a achevée. Les cinq discours où, de 1898 à 1903, s'est poursuivie sa défense contre le divin, ont été prononcés ici. C'est vous qui avez assisté à la longue lutte de Jacob avec l'ange. C'est à vous que, vaincu par la vérité, il a annoncé la gloire de sa défaite.

A Paris, centre de son action, capitale de sa renommée, Brunetière a sa tombe, et sur cette tombe s'élèvera le monument auquel votre générosité veut contribuer. Cela est bien. Mais ne serait-il pas bien aussi qu'à Besançon, une trace demeurât de l'homme et de son passage ? Il n'est pas besoin d'un vaste édifice pour garder une noble mémoire. Je voudrais au moins, dans l'une des salles où Brunetière parla, sur une simple pierre, son nom, une date, et ces mots de lui : « Je me suis laissé faire par la vérité ».

Monseigneur, laissez-moi, en témoignage de

gratitude pour la bienveillance dont vous m'avez honoré, placer ce projet sous votre patronage. Si vous faites l'idée vôtre, elle est sûre du succès, et elle mérite de vous plaire. Sans tenter aucune comparaison — elle serait une irrévérence — entre le vaillant penseur que fut Brunetière et le sublime soldat du Christ que fut saint Paul, et sans rien diminuer de la distance qui sépare leur dévouement et leur action, il est permis de reconnaître dans l'un quelques traces des énergies qui trouvèrent dans l'autre leur plénitude. Le plus infatigable, le plus éloquent, le plus impérieux des apôtres, saint Paul, a, dans la Rome où il prêcha le Christ par la parole, les souffrances et la mort, un monument magnifique élevé par la piété universelle. Mais si cette piété savait où, sur le chemin de Damas, le Saul ennemi du Christ fut renversé de son cheval, arrêté dans ses desseins, changé en homme nouveau, n'aimerait-elle pas à marquer aussi la place où il entendit l'appel de Dieu ?

---

## Réception à la Conférence Saint-Thomas d'Aquin

Il est de tradition à la Conférence Saint-Thomas d'Aquin de recevoir chez elle les invités de marque qui l'honorent de leur visite et de leur exprimer, dans l'intimité d'une réception plus amicale, son admiration et sa gratitude. Le soir de cette journée du 2 avril, les membres de la Conférence, nombreux et empressés, se retrouvaient dans les salons de la Société, entourant MM. Étienne Lamy et Denys Cochin des manifestations de leur joie reconnaissante.

Pour clôturer comme il convenait cette brillante journée, M. Carrelet, président, prononçait une allocution dans laquelle il remercia les hôtes éminents que la population bisontine avait eu plaisir à entendre et à applaudir.

Après avoir salué M. Denys Cochin, et lui avoir dit combien son nom était, pour de nombreux motifs, particulièrement cher à la jeunesse bisontine, M. Carrelet s'adressait spécialement à M. Étienne Lamy :

« A vous aussi, Monsieur Lamy, les membres de la Conférence Saint-Thomas d'Aquin m'ont chargé de présenter leurs remerciements toutspéciaux. Vous avez bien voulu prendre, cet après-midi, la place de leur président pour donner plus d'éclat à leur fête. Je crois qu'après le discours si délicat que vous avez prononcé, ils ne regrettent qu'une chose,

et je serai tout le premier avec eux pour le regretter, ils regrettent seulement que vous n'ayez été leur président que pour quelques instants, et que vous ne puissiez le demeurer pour toujours.

« Tout à l'heure, lorsque vous preniez la parole, à la fin de la réunion du Kursaal, votre public vous a su gré de traduire si fidèlement les sentiments qu'il avait dans le cœur.

« Brunetière n'est pas mort, nous disiez-vous, et son influence se perpétue après lui. Les incroyants le savent si bien qu'ils se défendent encore contre les coups dont il les accabla. Dimanche dernier, par exemple, à l'autre bout de la Franche-Comté, dans une réunion organisée par la libre pensée, M. Painlevé, un membre de l'Institut, s'essaya à démolir l'œuvre si vivante toujours de Brunetière. Ainsi, dix ans après les déclarations du maître, le temps, qui détruit cependant bien des choses, n'a pu en affaiblir la portée.

« C'est avec une fierté légitime que nous vous avons écouté, Monsieur, au cours de cet après midi. Fierté d'entendre célébrer Brunetière par un des esprits les plus éminents de notre temps, orateur de grande allure et de haute pensée, écrivain délicat, élégant et vigoureux, qui est en même temps un grand catholique. Fierté aussi, Monsieur Lamy, que vous soyez Comtois, un bon Comtois, qui aime de temps à autre à venir respirer l'air de la province sur les plateaux du Jura.

« Je pense, Monsieur, que vous pardonneriez à

notre chauvinisme juvénile, si en portant votre santé, nous unissons dans un même souvenir et l'éloquent académicien que vous êtes pour Paris, et le fidèle Franc-Comtois que l'on aime ici. »

### **Toast de M. Étienne Lamy**

Nous donnons, à défaut du texte exact, le sens de l'improvisation par laquelle M. Lamy répondait.

MESSIEURS,

Puisqu'il ne nous est pas possible, à M. Denys Cochin et à moi, de répondre en même temps aux aimables paroles qui viennent de nous être adressées par votre président, je prendrai le premier la parole pour le remercier, uniquement à titre d'ancienneté. D'ailleurs, la plus grande partie des éloges prononcés s'adressent à M. Denys Cochin.

Pour mon compte, je ne puis que vous faire part de quelques souvenirs personnels qui vous rappelleront ce que Brunetière fut pour vous. Il m'a été donné, en effet, d'être son confident à certaines époques décisives de sa vie. Et vous avez été une des joies de cette vie, qui, bien que brillante, fut souvent très sombre. Comme il savait distinguer et apprécier les cœurs généreux et sincères, il vous aimait et était heureux de parler de vous.

De votre côté, vous avez conservé un souvenir très grand de lui ; mais il faut que ce souvenir soit un souvenir vivant. Il faut que vous gardiez le souvenir des trois vertus essentielles qui furent les siennes et dont la pratique est de toutes les conditions et de tous les âges. Mais si on ne les acquiert pas dans la jeunesse, on ne les a jamais.

Il savait mettre tout d'abord les intérêts généraux au-dessus des intérêts particuliers. Il détestait en effet par-dessus tout l'individualisme, qui n'est pas autre chose que l'égoïsme. S'il avait été égoïste, sa destinée eût été tout autre. Critique souverain de l'histoire de notre littérature française, il aurait pu laisser couler les événements politiques et se contenter d'apprendre aux générations à bien écrire, sans s'occuper si elles pensaient bien ou mal. Il aurait eu pour lui tous ses contemporains. Il aurait eu la Sorbonne ; et il aurait eu les succès politiques. Il n'était pas, à vrai dire, insensible aux marques d'estime. Il fut même tenté, à un certain moment, de faire de la politique ; mais il se rendit compte qu'il devrait, pour réussir, abandonner une partie de son indépendance : il y renonça. Il fit dans sa vie une part de plus en plus grande aux grands intérêts généraux, pensant qu'un homme ne s'appartient pas, mais qu'il se doit aux autres.

Cette générosité, il l'a eue avec courage à une époque où le courage est devenu une chose très difficile. Non pas que je veuille vous faire le procès du régime actuel ; mais il semble qu'il contraigne à rechercher l'approbation du plus grand nombre, et qu'il rende difficile le caractère. Ce courage, il l'a eu sous toutes ses formes et dans toutes les occasions. Il faut que vous ayez ce même courage et qu'appartenant à cette société de Saint-Thomas d'Aquin, dont il fut longtemps le protecteur, son regard puisse vous suivre et vous approuver en tout.

Enfin, il avait une très grande sincérité et il a montré qu'il la poussait jusqu'au scrupule. Appliquant la méthode positiviste à laquelle, comme on vous l'a dit, il était si fortement attaché, il dosait à chaque instant l'état de sa propre conscience. Sincère vis-à-vis des idées, il l'était aussi vis-à-vis des personnes, et il ne se prêtait jamais, dans ses rapports, à ces facilités habituelles du monde en matière d'éloges. Aussi cette sincérité a-t-elle été une de ses grandes forces ; quand il disait quelque chose d'approbateur, cela avait une portée énorme. En cela encore vous devez imiter Brunetière. Dégagez-vous comme lui de la vaine complaisance des paroles, c'est par là que s'émousse la force du caractère. (*Applaudissements nourris.*)

Honorez la mémoire de Brunetière en vous dévouant aux intérêts généraux du pays, en particulier aux croyances religieuses, qui seules font les grands peuples. Pratiquez cette générosité avec courage et générosité; car ce sont des vertus bien comtoises. Et puisque vous avez bien voulu me rappeler mon origine, qui me rattache à vous, permettez-moi de vous dire combien je suis heureux de me trouver au milieu de vous. Et chaque fois que vous vous adresserez à moi en me disant : « Comtois, rends-toi ! » détournant le sens du dicton, je serai toujours heureux de me rendre à votre invitation.

Lorsque les applaudissements chaleureux, qui saluèrent les paroles de M. Lamy, eurent cessé, M. Henri Mairot, au nom des membres honoraires, s'adressant spécialement à M. Cochin, prononça les paroles suivantes :

#### **Allocution de M. H. Mairot**

MONSIEUR,

Près de quinze ans se sont écoulés depuis que, dans cette même salle où vous venez de nous faire entendre l'éloge de Brunetière, vous nous teniez suspendus à vos lèvres en nous parlant de Pasteur.

Que de tristes événements se sont succédé pendant ces quinze années ! La dissolution des congrégations, la séparation de l'Église et de l'État, la spoliation du clergé et des communautés religieuses, l'enseignement chrétien menacé de ruine par la dispersion des maîtres, poursuivi par une haine chaque jour grandissante, les liens sociaux partout relâchés, le patriotisme violemment attaqué, la lutte de classes mettant en danger la vie même de la nation, nous avons assisté à tout cela. Vous y avez assisté avec nous, et votre vie a été ce que nous aurions voulu que fût la nôtre : vous avez souffert, vous avez lutté, vous êtes resté sur la brèche en vaillant catholique et en bon citoyen.

Vous avez souffert : ce n'est pas sans un profond déchirement du cœur que vous avez vu chassés de la patrie ces religieux qui étaient une de ses forces les plus pures ; ce n'est pas sans une douloureuse émotion que vous avez vu le vénérable archevêque de Paris expulsé de sa demeure. Si vous avez eu la consolation de lui offrir un asile, quelque généreuse qu'ait été votre hospitalité, ce contact plus intime avec le pontife exilé vous a fait ressentir plus vivement encore sa peine, et celle de ses confrères dans l'épiscopat, aussi maltraités que lui.

La séparation vous a infligé une autre dou-

leur, l'angoisse intime de l'homme qui se débat parmi les obscurités d'un difficile problème, qui cherche avec tout son cœur, avec l'esprit le plus loyal, le parti le meilleur; et qui, plus tard, lorsqu'il s'est honoré par une soumission sans réserve, voit ses intentions discutées et sa bonne volonté méconnue.

Nous avons parcouru avec vous ces étapes douloureuses : nous en avons admiré davantage la vaillance que vous avez opposée à ces épreuves, votre ferme courage, votre persévérance, et, qualité si française, la bonne humeur souriante, qui, sans exclure la faculté de souffrir, donne à la lutte ce caractère chevaleresque devenu si rare de nos jours.

Vos goûts, votre première culture, vous orientaient vers la science, et nous ne pouvons douter, après vos livres sur *l'Évolution et la vie* et sur le *Monde extérieur*, après votre conférence sur Pasteur, que vous y fussiez bientôt passé maître. Mais le devoir vous appelait ailleurs, et comme autrefois, lors de l'invasion, vous aviez couru au drapeau, ainsi, avec la même décision et la même ardeur, vous vous êtes jeté dans la mêlée politique pour défendre la société, pour y mettre votre éloquente parole au service de la patrie et de l'Église catholique.

Conseiller municipal, député de Paris, vous

avez pris part à toutes les discussions où se sont débattus les grands intérêts de la nation. Vous avez défendu « contre les barbares » le patrimoine de Paris et la civilisation chrétienne. Vous avez démasqué les sophismes des sectaires en combattant les lois qui, avant la dispersion des congrégations, cherchaient à les ruiner par des impôts injustes. Lors de la discussion du projet de loi sur la séparation, vous avez été de cette petite phalange qui a lutté, pied à pied, avec une inlassable patience, pour les droits de l'Église de France.

Soucieux de l'âme de nos enfants, vous avez énergiquement défendu la liberté scolaire ; préoccupé du rôle séculaire de la France, vous avez supplié les pouvoirs publics de maintenir au dehors le protectorat catholique.

Le recueil dans lequel, sous le nom d'*Esprit nouveau*, vous avez réuni ces discours, est une émouvante histoire de nos tristes luttes extérieures.

Une autre partie de votre œuvre oratoire, *Ententes et ruptures*, révèle une nouvelle face de votre talent, la connaissance approfondie de notre politique étrangère, la recherche de la ligne de conduite la plus propre à maintenir dans le conseil des nations, au milieu de rivaux redoutables, la légitime influence de la France.

Vous avez apporté à l'étude de ces questions vitales une attention passionnée et toujours en éveil. L'Égypte, la conquête de Madagascar, les accords anglo-français, l'épineuse affaire marocaine, ont été pour vous l'occasion de véritables succès de tribune. La série n'est pas achevée ; un nouveau volume se prépare dans lequel votre discours sur les récents combats au Maroc pourra figurer en bonne place.

La Conférence Saint-Thomas d'Aquin conserve pieusement le souvenir des orateurs dont les conférences, après l'avoir instruite et charmée, sont pour elle un titre d'honneur et comme une brillante couronne. Ces orateurs, ces hommes qui, dans des champs d'activité très divers, ont tous fait honneur à la France, lui appartiennent désormais quelque peu ; elle les suit dans leur vie et se réjouit de voir leur réputation grandir ; elle se serait volontiers enorgueillie du magnifique discours de M. Lamy, lors de la réception de Mgr Duchesne à l'Académie française ; elle a été tout à fait heureuse de voir cette même Académie vous ouvrir ses rangs, et donner ainsi une suprême consécration à votre brillante carrière.

C'est de cette façon, la seule dont elle dispose, que se traduit, Monsieur, pour M. Lamy et pour vous, la gratitude de la Conférence : sa

reconnaissance est grande, vous me permettrez de le redire encore, de la collaboration précieuse que vous avez bien voulu tous deux apporter pour la seconde fois à ses travaux, en rendant en son nom un public hommage à l'homme éminent qui fut son président d'honneur.

L'analyse si fine, si pénétrante, si remarquable à tous égards, que vous nous avez présentée de la vie intellectuelle de Brunetière, nous a mieux fait comprendre l'évolution de ses idées. Grâce à vous, nous avons saisi sur le vif le travail de ce grand esprit; plus heureux que le héros de Cervantès, auquel vous l'avez comparé, il a cru, à certains jours, être arrivé au port, avoir rencontré et fixé d'une manière durable la vérité positive qui était le but de ses efforts. Et cependant, c'est seulement lorsqu'il a cherché plus haut qu'il s'est senti vraiment touché de la lumière qui ne trompe point. Merci à vous, Monsieur, merci aussi à M. Lamy d'avoir ajouté un trait nouveau au vivant portrait que vous nous aviez tracé.

La journée a été bonne pour la Conférence : puisse-t-elle l'avoir été également pour la réalisation du généreux projet qui fera revivre sur le marbre les traits de l'illustre penseur !

### Toast de M. Denys Cochin

MESSIEURS,

Je ne puis vous dire à quel point je suis reconnaissant de vos marques de sympathie. Quand, dans une vie déjà longue, on a essayé de traverser de son mieux une époque difficile, la meilleure récompense est d'avoir pu donner des satisfactions à des âmes droites comme les vôtres.

L'ami, dont vous fêtez la mémoire, a été pour moi un modèle. Son positivisme et son objectivisme le portaient à se considérer comme un instrument pour rechercher la vérité et comme une arme pour défendre la vérité lorsqu'il l'avait aperçue. Comme vous le disait si bien M. Lamy, s'il avait pensé à son moi, autrement que comme à un instrument, comme à une fin, il aurait agi différemment et il s'en fût mieux trouvé. Mais il ne le cherchait pas et ne le voulait pas.

J'ai été très touché de voir votre président me suivre dans mes différents métiers de soldat, d'helléniste, de chimiste, de conseiller municipal, de député, d'académicien. Ce sont là des positions sociales très diverses, mais avec l'idée de Brunetière on ne pense qu'à se faire l'instrument de la cause que l'on sert.

J'assistais dernièrement à l'enterrement d'un

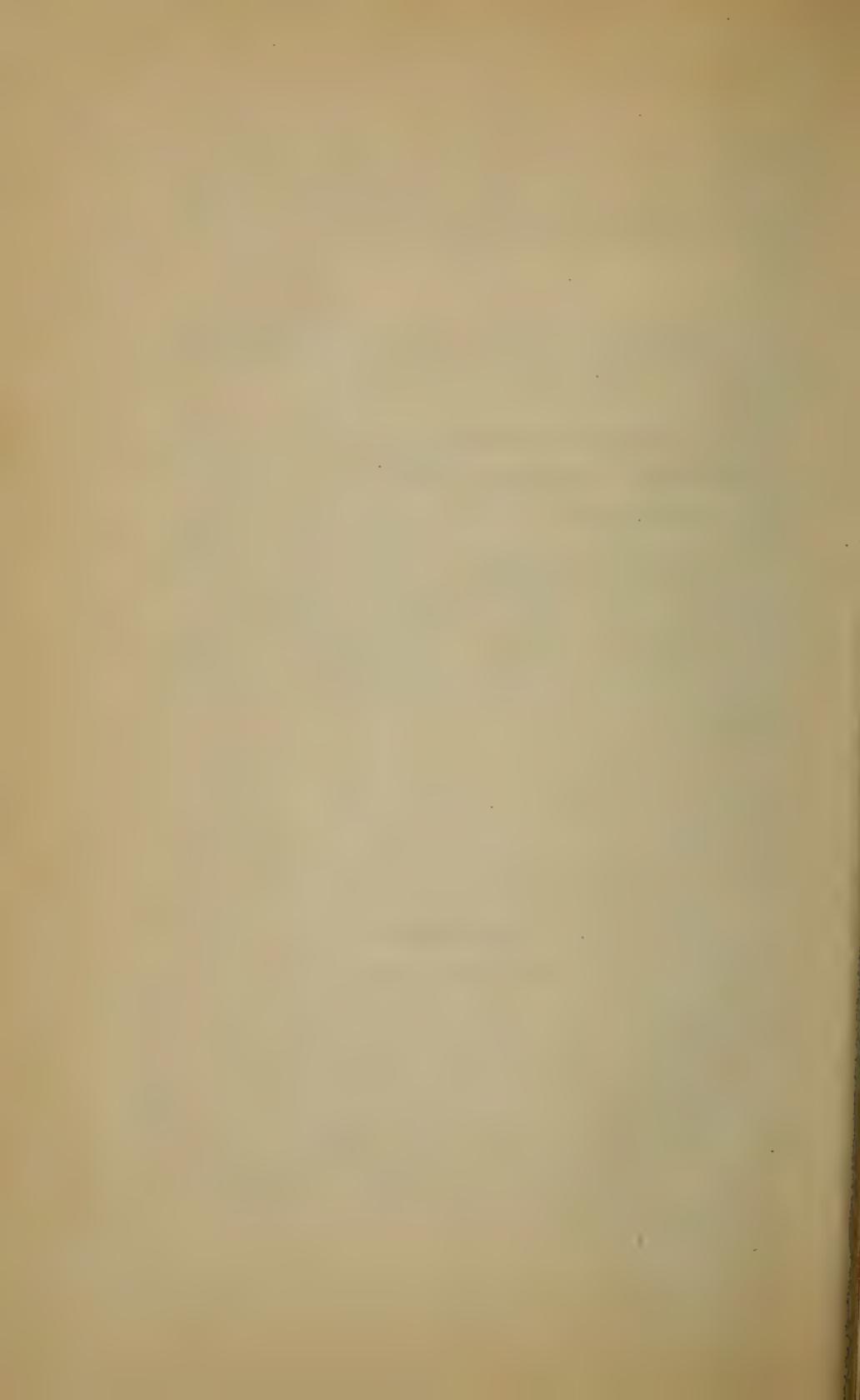
ministre dont la devise était « là ou ailleurs ».

Pourvu que l'on serve, là ou ailleurs, helléniste, député ou chimiste, on sert ce que l'on croit.

Ces paroles, prononcées avec conviction par le député de Paris, soulevèrent de frénétiques applaudissements.

Les verres s'entre-choquèrent, l'on but à l'avenir, aux disparus, à la jeunesse fidèle aux traditions et aux leçons du passé. Des conversations très animées s'engagèrent entre les académiciens et les jeunes étudiants qui faisaient cercle autour d'eux. Puis, après les premières chansons, MM. Lamy et Denys Cochin se retirèrent, laissant libre carrière à la gaieté des jeunes et au talent toujours très goûté des artistes.

---



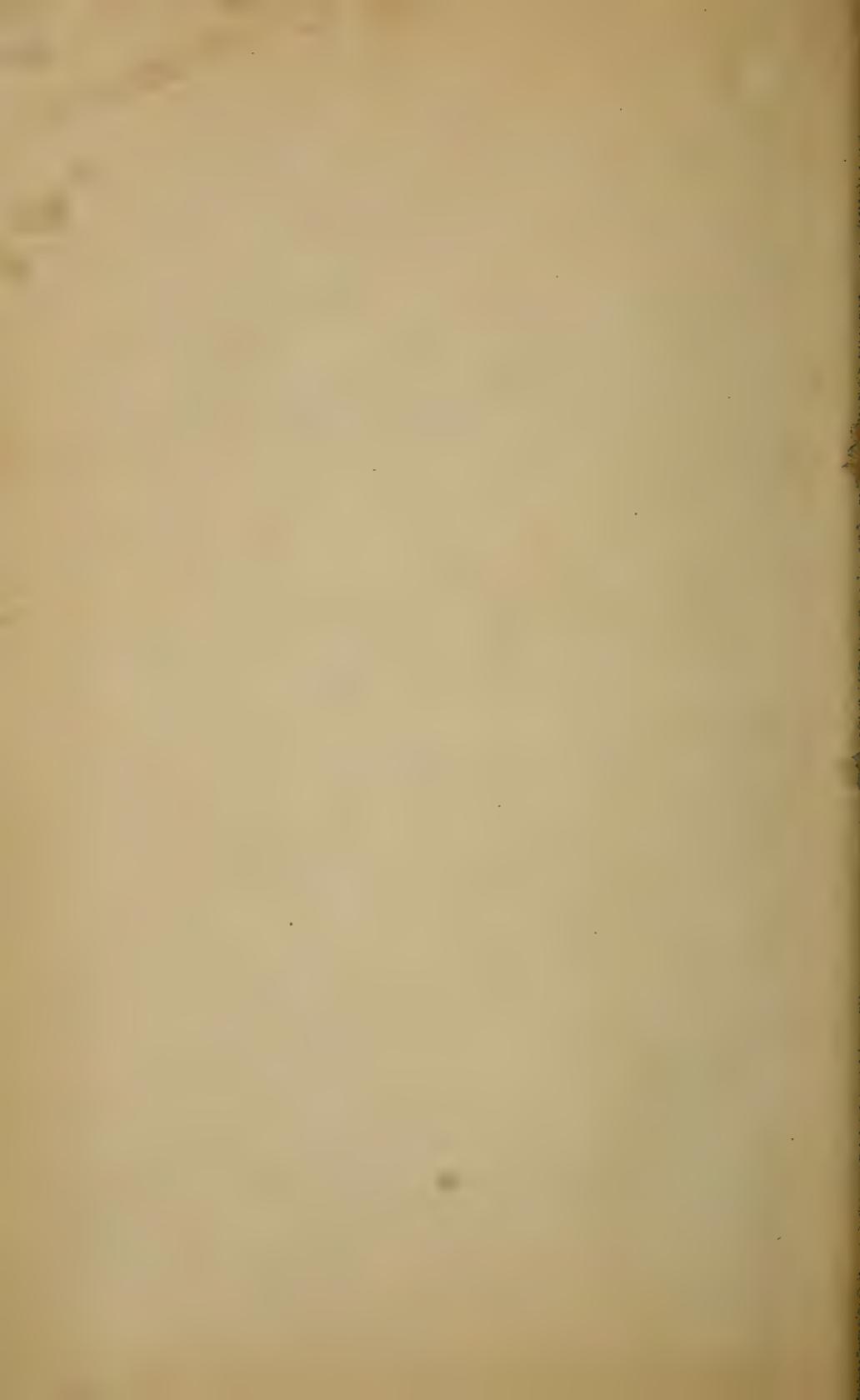
## TABLE DES MATIÈRES

---

LETTRE DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE BESANÇON . . . . .	VII
AVANT-PROPOS . . . . .	XI
I. — Brunetière et la Conférence Saint-Thomas d'Aquin en 1896. — Les Conférences de la Sorbonne sur Bos- suet. — Après une visite au Vatican. — La Renais- sance de l'Idéalisme . . . . .	1
II. — Une tournée de Conférences en Amérique. — Le Catholicisme américain au Vatican. — Brunetière et Victor Hugo. — Déclaration de Brunetière : Partout le Catholicisme c'était la France, la France c'était le Catholicisme . . . . .	26
III. — Brunetière et la Jeunesse catholique. — Les Con- grès des Œuvres de Jeunesse : Paris, Marseille, Lille. — Le Congrès de Besançon en 1898. — Le besoin de croire. — « Je me suis toujours laissé faire par la vérité. » . . . . .	45
IV. — Brunetière et Bossuet. — Conférences à Rome sur la modernité de Bossuet. — Ce qu'on apprend à l'école de Bossuet. — Brunetière se déclare nettement catho- lique. — Extraits de sa correspondance . . . . .	71
V. — Quelques caractères de sa « conversion. » — Dis- cours sur l'« Action sociale du christianisme. » — Brunetière est nommé président d'honneur de la Con- férence Saint-Thomas d'Aquin. — Brunetière et les protestants. — Discours de Porrentruy sur la réunion des Églises . . . . .	95
VI. — Les Discours de combat. — Ce qu'ils nous révèlent du tempérament de leur auteur. — Brunetière ora- teur. — Conférences sur l'Encyclopédie . . . . .	123

VII. — Derniers moments de Brunetière. — Ses sentiments chrétiens. — Récit d'un témoin. — Conclusion .	138
VIII. — Erection d'un monument à Brunetière. — Discours de M. d'Haussonville, de M. Francis Charmes et de M. Joseph Bédier. . . . .	150
IX. — Manifestation en 1911, à Besançon, en l'honneur de Brunetière. — Allocution de Mgr Gauthey, archevêque de Besançon. — Belle conférence de Denys Cochin, de l'Académie française. — Discours d'Étienne Lamy, de l'Académie française. — Réception solennelle à la Conférence Saint-Thomas d'Aquin . . . . .	176







La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

--	--	--



UD70P OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	12	08	09	16	6